

Antoinette Bourdin

Les souvenirs de la folie

Chapitre I

C'était une belle soirée d'été éclairée par la lune reflétant ses doux rayons dans la mer calme et bleue qui baigne la belle cité de Marseille.

Sur les contours gracieux de la corniche promenait un jeune couple. La jeune fille paraissait souffrir et s'appuyait langoureusement sur le bras de son cavalier. Leur démarche était lente et mesurée, ils ne se parlaient pas et semblaient comme étrangers l'un à l'autre tant ils restaient absorbés dans la profondeur de leurs pensées. Ils étaient beaux tous deux, et cette beauté s'augmentait du charme indéfinissable que leur prêtait l'astre des nuits illuminant leurs visages pâles et rêveurs.

Ils allèrent ainsi jusqu'au vallon des Auffes ; arrivés là, le jeune homme fit signe à un batelier de s'approcher, et lui demanda s'il voulait les piloter à l'heure.

- Où faut-il vous conduire ? dit le père Piton avec un accent provençal des plus accusés.

- Où vous voudrez, répondit son interlocuteur, pourvu que vous ne parliez pas trop pendant le trajet

- A votre aise, mon beau monsieur, mais vous me permettrez alors de côtoyer la plage.

- Non, je désire au contraire aller en pleine mer ; pourtant comme vous paraissez avoir peur, louez-moi, si vous le voulez, le bateau pour la nuit.

Le marin accepta avec empressement la proposition, fit payer cher la fantaisie de ses clients nocturnes, puis retourna tranquillement à son cabanon situé à peu de distance. Il se coucha en arrivant, les fatigues de la journée lui accordant chaque nuit un profond sommeil ; mais contre son habitude, le vieux batelier ne put s'endormir, il repassait dans sa mémoire les paroles brèves du jeune homme, et le silence obstiné de la jeune fille. Son imagination ordinairement si calme se perdait en conjectures, son premier mouvement fut de croire à un enlèvement, cependant il réfléchit qu'il y avait pour ces sortes de voyages tout un programme de recommandations à faire, et de précautions à prendre, tandis que ceux-ci semblaient indifférents à tout pourvu qu'ils fussent conduits au large et que lui, père Piton s'abstint de parler. C'était beaucoup demander à ce vieux loup de mer qui connaissait sa Méditerranée à fond et qui aimait à raconter à ses promeneurs les aventures de sa jeunesse pendant ses voyages au long cours, qu'il prenait souvent soin d'embellir d'horreur ou d'incidents comiques, selon que son esprit fécond se prêtait à son humeur triste ou gaie.

Il réfléchit ensuite que ces deux jeunes gens avaient l'air rêveur et mystérieux. Pour sûr, se dit-il, ils sont contrariés dans leurs amours, et je comprends maintenant, ils vont se donner la mort ! C'est affreux de n'avoir pas eu cette pensée plus tôt, je ne les aurais pas quittés, ou bien j'aurais refusé net de louer mon bateau car c'est un crime de se donner la mort pour des contrariétés d'amourettes et moi père Piton, je prête pour ainsi dire la main à ce suicide. Ah ! Bonne mère de la Garde, pardonnez-moi et veillez sur eux !

Plein de confiance en sa courte prière, le vieux marin s'endormit profondément.

Chapitre II

Pendant que le batelier faisait ces tristes réflexions, les deux jeunes gens s'étaient installés dans la barque. Marguerite (ainsi se nommait la jeune fille) avait jeté sur sa tête une cape blanche fixée à sa mantille, et sans prononcer une seule parole s'était placée à côté de son compagnon.

Le bateau reçut une légère impulsion et quitta le rivage ; mais avant de s'éloigner davantage, le jeune homme se pencha vers sa compagne, et lui dit d'une voix pleine de sollicitude :

- Marguerite, nous sommes seuls maintenant, tu n'as rien à craindre, veux-tu enfin me révéler le secret qui te fait tant souffrir ? Nous pouvons rester ici immobiles, ou, si tu le désires, en quelques coups de rames nous serons complètement isolés.

- Je préfère cela Henri, répondit laconiquement Marguerite.

Et sans ajouter un seul mot, le jeune homme dirigea sa barque du côté du Château d'If.

Pendant le trajet, Henri regardait sa sœur avec un intérêt toujours croissant, il lui semblait que ses traits se transformaient et que la vie intellectuelle se manifestait de nouveau en elle, il n'osait lui parler de crainte de troubler ce réveil de l'esprit, depuis si longtemps désiré.

Chapitre III

Depuis deux ans, Marguerite avait perdu la raison, et malgré tous les soins qui lui furent prodigués elle ne put recouvrer cette santé morale qui lui avait été enlevée si rapidement.

Tout lui était devenu indifférent, elle ne connaissait plus sa famille et ne voulait sortir de sa chambre sous aucun prétexte, elle était insensible à tout ce qui se passait au dehors comme autour d'elle, ne prenait presque aucune nourriture et le sommeil venait rarement la visiter. Néanmoins, elle n'avait rien perdu de la douceur de son caractère, et sa santé physique n'était pas altérée. Marguerite avait vingt ans : issue de parents français, elle était née à Genève, où sa famille habitait depuis longtemps. Là, elle avait reçu une éducation très étendue, comme on la donne du reste dans ce pays où l'on attache tant d'importance à former le cœur de la femme et à la rendre l'égale de l'homme par une instruction qui la détourne de la dissipation et de la coquetterie.

Henri son frère, venait d'être reçu médecin, il habitait avec sa famille une charmante villa au bord du Léman.

Eva, leur jeune sœur, avait quinze ans, d'un caractère vif et turbulent, elle se sentait enchaînée par la tristesse qui régnait depuis tant d'années dans leur demeure, elle ne laissait donc passer aucune occasion de se distraire, et se livrait alors à une joie folle et extravagante qui dénotait bien la contrainte qu'elle devait observer devant son père. Son cœur était très sensible et sa bonté la faisait aimer malgré sa grande étourderie.

Leur mère était morte il y avait longtemps, dans des circonstances terribles ; voici comment :

Quelques temps après la naissance d'Eva et à l'occasion de son baptême, monsieur et madame Valéry donnèrent une grande fête. Après le diner, l'on proposa une promenade sur le lac. A cet effet, on loua quatre barques toutes pavoisées, et l'on se munit de lampes vénitiennes pour éclairer le retour.

Les bateaux marchaient de front et la gaieté la plus franche régna pendant la traversée. Il était convenu que l'on toucherait terre à Hermance, charmant petit village sur les côtes de Savoie. Le temps était lourd, mais sur le lac la chaleur accablante était tempérée par une petite brise que l'on apprécie doublement lorsqu'on sort de prendre un bon repas, quelques nuages passaient rapidement dans l'espace et venaient se rejoindre au-dessus de la montagne qui longe la côte. Rien cependant ne pouvait faire pressentir un orage, mais à peine la joyeuse société se trouvait-elle à vingt minutes d'Hermance qu'une bourrasque terrible vint les envelopper, les voiles frappées si violemment firent pencher les embarcations. Madame Valéry saisie d'effroi se leva brusquement pour repousser une voile qui, en se gonflant menaçait de faire chavirer le frêle esquif. Elle perdit tout d'un coup l'équilibre et tomba dans l'abîme, qu'une vague referma sur elle.

Ce ne fut qu'un cri de désespoir, tous les hommes se jetèrent à son secours, mais ce fut inutile, elle avait sans doute rencontré un de ces tourbillons si fréquents et si redoutés dans les lacs de la Suisse. Les canots stationnèrent sur le lac encore plusieurs heures, on espérait voir reparaitre le corps de l'infortunée afin de lui rendre les derniers devoirs, mais cette triste consolation ne leur fut pas même accordée. Le lac devenait de plus en plus furieux, la nuit arrivait et l'on redoutait de nouveaux malheurs, il fut décidé que l'on reprendrait le chemin de la maison.

Il était dix heures lorsqu'ils furent de retour, le deuil était peint sur tous les visages, les enfants pleuraient et appelaient leur mère au milieu de la tempête qui augmentait à chaque instant, tous les éléments semblaient déchaînés, les pins qui bordaient le parc de la villa poussaient des plaintes lugubres sous la pression du vent qui semblait vouloir les déraciner, les oiseaux de nuit

étendaient leurs ailes sombres au-dessus de l'habitation en poussant des cris aigus, et, comme une dérision amère, les bateaux amarrés à des boucles de fer fixées à un mur servant de rempart à la terrasse se livraient à une cadence accompagnée du grincement des chaînes qui retenaient leurs sinistres ébats, le tonnerre grondait avec force, et une pluie torrentielle commençait à tomber. La nuit se passa dans une fiévreuse agitation. Lorsque le jour parut, on fit de nouvelles recherches, qui, comme celles de la veille, restèrent infructueuses.

Chapitre IV

Monsieur Valéry demeura plusieurs années dominé par une profonde tristesse, il ne recevait que très rarement la visite de ses amis les plus intimes, et ne put jamais se décider à quitter cette propriété qu'il n'habitait auparavant que pendant la belle saison. Il ne sortait plus, son seul bonheur était de passer une partie de la journée dans un petit pavillon donnant sur le lac, et de là il contemplait le vaste tombeau de son épouse bien-aimée. Quelquefois dans ses accès de tristesse, il détachait la barque de son fils, et il la dirigeait vers l'endroit où s'était passé le triste drame, restant là des heures entières à sonder du regard le fond limpide du lac, interrogeant ses profondeurs, et semblait évoquer cette âme immortelle qui s'était envolée si brusquement, laissant après elle tant de regrets et tant de douleurs.

Malgré sa tristesse, M. Valéry n'avait rien négligé pour accomplir la tâche que lui imposait l'instruction de ses enfants. Pendant le cours de leurs études, il avait confié Marguerite et Henri à une de ses sœurs, femme d'un grand mérite, habitant Genève. Elle était veuve depuis plusieurs années ; n'ayant jamais eu d'enfants, son affection se reporta tout naturellement sur ceux de son frère. Ils allaient passer le jeudi et le dimanche près de Monsieur Valéry. C'était son unique consolation.

La petite Eva était élevée à la maison par une gouvernante qui était depuis longtemps dans la famille et qui méritait à juste titre toute la confiance qu'on lui accordait.

Chapitre V

Quelques années passèrent bien lentement, hélas ! Sur les événements que nous venons de rapporter. Marguerite avait fini ses études, et son frère préparait ses derniers examens. Ils rentrèrent donc tous deux sous le toit paternel, et le deuil qui avait obscurci si longtemps ce séjour finit par se dissiper peu à peu ; l'influence irrésistible de la jeunesse peut seule opérer de pareils prodiges. M. Valéry se laissa aller sans trop de contrainte à cette nouvelle vie ; il ne pouvait vouer à la tristesse ses jeunes enfants qui, débarrassés des aridités de l'étude, venaient de conquérir une sorte de liberté par les succès qu'ils avaient obtenus. Ils arrivaient à l'âge où s'ouvrent de nouveaux horizons. Des projets sérieux se formaient dans leurs cœurs avec le concours d'une imagination féconde et encore vierge de déception.

La fortune et les charmes de Marguerite avaient attiré auprès d'elle de nombreux prétendants ; mais son choix était fait depuis longtemps ; elle aimait un ami de son frère, Maurice Latour ; il n'avait pas une grande fortune, mais il promettait de suivre comme avocat les traces de son père qui s'était fait une réputation d'éloquence et de loyauté plus précieuse que la richesse. Ils s'aimaient d'un amour sincère qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler. S'appréciant sans détour et aussi sans passion, ils voyaient un avenir de bonheur s'ouvrir devant eux ; ils attendaient depuis trois ans la réalisation de leurs vœux. Maurice venait deux fois par semaine à la villa, et les heureux moments qu'ils passaient ensemble ne faisaient qu'augmenter l'estime de ces deux âmes si bien choisies pour marcher ensemble dans les sentiers difficiles de la vie.

L'époque de leur union était proche ; leurs causeries devenaient plus intimes. En Suisse, les détails de l'installation et les emplettes qu'elle nécessite, se discutent généralement entre les fiancés, qui font les achats à leur goût. Un jour, Maurice vint plus tôt que de coutume à la petite-villa; il était question de choisir l'ameublement ; de nombreux échantillons de damas de toutes nuances, des broderies, des tapis étaient étalés sur une grande table ; toute la famille était réunie, chacun donnait son avis et appréciait la valeur des étoffes. C'était un vrai conseil où Maurice et Marguerite avaient le droit de décider en dernier ressort, ils avaient donc mis de côté ce qu'ils avaient choisi, et le tapissier devait venir le lendemain recevoir leurs ordres. Le reste de la journée se passa très gaiement et lorsque le soleil disparut derrière la longue chaîne du Jura, on s'apprêta pour la promenade du soir, Henri détacha son bateau, et Marguerite y prit place à côté de sa soeur Eva, les deux jeunes gens prirent la direction du charmant esquif portant à sa poupe le nom de « Marguerite. »

Le lac était calme et ses eaux étaient argentées par les rayons de la lune qui venait de se lever entre cette grande coupure qui sépare le Salève des Voirons, ces deux verdoyantes montagnes tant fréquentées des touristes et des malades qui vont y trouver l'air pur, les forces et la santé.

Henri et Maurice ramaient lentement, ils avaient entonné leur chant favori, une de ces hymnes graves et poétiques dont les Suisses seuls ont le secret.

L'itinéraire de leur parcours était tracé, ils suivaient ordinairement les bords dans la direction de Genève jusqu'à la Jetée, puis ils traversaient pour venir se mêler aux nombreuses barques qui stationnent au bas du Jardin-Anglais pendant les délicieux concerts d'été ; mais ce soir-là ils dévièrent de leur route habituelle et gagnèrent aussitôt le large.

M. Valéry, appuyé sur le parapet de la terrasse suivait d'un mélancolique regard cette frêle nacelle prendre la fatale route d'Hermance. Tout un passé de souvenirs amers se pressait dans sa mémoire, il assistait de nouveau à cette scène sinistre qui avait brisé une partie de son existence, ses yeux humides ne quittaient la barque que pour consulter le ciel, mais il était pur et tout

parsemé d'étoiles; des chants lointains tout en le rassurant venaient caresser son oreille; bientôt il ne vit qu'un petit point noir sur la surface des eaux, et les voix n'arrivèrent plus que bien faibles jusqu'à lui, quand, un cri perçant, puis des voix confuses semblant appeler du secours, vinrent le frapper au cœur. Il comprit qu'un second malheur venait fondre sur lui, le sol sembla lui glisser sous ses pieds, ses yeux se voilèrent et il tomba privé de sentiment.

Voici ce qui était arrivé :

A mesure que la barque avançait vers le milieu du lac, une voix avait cessé de chanter sans qu'on eût remarqué cette lacune, le concert joyeux continuait quand tout à coup Marguerite se leva au milieu de là avec peine : « Ma mère ».

Un tumulte indescriptible se produisit instantanément, Henri se servant du seul remède qu'il eût à sa disposition inonda d'eau le visage de sa sœur, mais le corps de Marguerite demeurait rigide et aucun signe ne se manifestait pour donner un peu d'espoir, son état devenait de plus en plus inquiétant, Eva était saisie de terreur et ses yeux fixés ne se détachaient plus du visage de sa sœur.

Lorsqu'ils arrivèrent vers leur petit port, Henri sauta promptement à terre et sonna à la grille, le concierge vint ouvrir, suivi de Jacques, le valet de chambre de M. Valéry.

- Venez, leur dit Henri, ma sœur est souffrante, tâchons de la transporter dans sa chambre sans éveiller l'attention de mon père.

- Quelle fatalité ! dit Jacques d'un air troublé.

- Mon Dieu, qu'est-il encore arrivé ? Mon père serait-il malade ?

- Oh ce ne sera sans doute rien, voici ce qui s'est passé : voyant que monsieur restait sur la terrasse plus longtemps que de coutume, je me permis d'aller me rendre compte de ce qui aurait pu lui arriver, je m'approchais de l'endroit où monsieur se tient ordinairement, et je le vis étendu à terre et sans vie.

- Mon père mort ! s'écria Henri, en s'arrêtant brusquement.

- Non, monsieur, rassurez-vous, mon maître sommeille en ce moment, le docteur qui est près de lui nous a fait espérer qu'une bonne nuit réparerait ce malaise.

Cette conversation se faisait tout en marchant à pas précipités vers l'abordage. Henri choisit des deux dangers celui qui exigeait le plus prompt secours.

Jacques s'empara d'Eva qui commençait à reprendre possession de ses sens.

- Elle est sauvée, s'écria Henri, confiez-la à sa gouvernante, et vous Louis, dites au docteur qui est près de mon père qu'il vienne promptement à notre secours.

Les deux jeunes gens portèrent Marguerite toujours inanimée dans sa chambre ; le médecin, après s'être fait raconter l'évènement de la soirée, affirma que d'ici au matin Marguerite serait morte ou folle si comme pour Eva, d'abondantes larmes ne venaient rétablir l'équilibre dans ce chaos intellectuel. Il se borna à ordonner la glace sur la tête, et les sangsues derrière les oreilles.

- Et mon père, docteur, dit Henri, puis-je le voir maintenant, que pensez-vous de son état ?

- Votre père, mon cher ami, a besoin de repos. Je ne vous conseille pas de le visiter en ce moment, je crains que le moindre bruit l'agite, car il est gravement menacé d'une paralysie cérébrale, il a été trouvé sans connaissance, et est resté assez longtemps dans cet état avant de recevoir les premiers secours ; après de vigoureuses frictions il a donné quelques signes de vie, mais tous les efforts qu'il a fait pour parler ont été inutiles.

- Quelle cruelle épreuve vient de nous frapper en quelques heures ! dit Henri, avec l'accent du plus profond désespoir.

Puis prenant sa tête entre ses mains, il chercha le moyen de réparer tant de malheurs, il mais le trouble de son esprit était si grand qu'aucune pensée lucide ne pouvait s'y faire jour.

Maurice assis près de sa fiancée, couvrait ses mains de baisers, il l'appelait des plus doux noms

sans pouvoir obtenir le moindre signe d'intelligence.

Lorsque le jour parut, le visage de Marguerite se couvrit d'une rougeur subite, son pouls battit avec force, ses yeux s'ouvrirent, et son regard erra sans expression sur ceux qui l'entouraient sans les reconnaître, elle parla beaucoup, mais ce langage était incompréhensible et sans suite.

Elle était folle

L'énergie d'Henri se brisait sous le poids de ce nouveau malheur.

- Ne nous laissons pas abattre par cette rude épreuve, lui dit Maurice, je souffre plus que toi, Marguerite était mon espérance, la vie pour moi ne me paraissait belle que parce qu'elle devait être ma compagne, son coeur que je possédais tout entier vient de m'être ravi, et je ne puis ni atteindre ni me venger du terrible rival qui vient de détruire tout mon bonheur. Mais je ne me retire pas vaincu, je resterai fidèle à celle qui ne me connaît plus.

Puis dans sa douleur insensée, il semblait accuser le Ciel et défier Dieu de lui arracher du coeur son amour.

Il s'approchait ensuite de Marguerite qu'il comblait de caresses, il lui rappelait leurs douces causeries du soir émaillées de tant de projets d'avenir, mais elle demeurait insensible à toutes ces démonstrations d'un amour désespéré.

Henri allait du lit de son père à la chambre de sa sœur. Le sommeil de Mr. Valéry n'avait pas amené en lui le résultat que le médecin avait prévu et que tout le monde espérait, ses idées étaient confuses, et, il ne se faisait comprendre qu'avec beaucoup de difficultés, il ne s'était même pas aperçu de l'absence de Marguerite.

Chapitre VI

Il y avait deux ans que s'étaient passés ces événements, lorsque nous retrouvons Henri et Marguerite à Marseille. Aucun changement ne s'était opéré dans l'état des malades malgré tous les moyens employés pour les ramener à la santé.

Maurice était resté fidèle à sa fiancée, il passait auprès d'elle tous ses moments de loisir. La sœur de W Valéry était venue se fixer près de son frère, et elle dirigeait la maison où la tristesse régnait en souveraine au sein de cette famille qui avait si peu récolté de ces quelques jours de gaieté et d'espérance. La science avait dit son dernier mot sur le père et la fille, et les médecins eux-mêmes fatigués de ne point voir d'amélioration avaient décidé qu'il fallait les voyages et un changement de climat à Marguerite. Quant à Mr Valéry, son état ne laissait aucun espoir, il s'affaiblissait de jour en jour, et l'on s'attendait à une fin prochaine.

Henri avait proposé d'accompagner à Marseille sa sœur avec sa gouvernante. Elle fit une vive résistance lorsqu'il fut question de sortir de sa chambre et de paraître au grand jour ; cependant le trajet de Genève à Marseille sembla lui sourire et provoqua en elle une sorte de réaction avantageuse.

Marguerite regardait silencieuse les pays qu'ils traversaient, mais en apercevant la mer, elle parut inquiète et se rejeta au fond du coupé.

- Le lac ! s'écria-t-elle en désignant la vaste étendue d'eau.

- Non, ma bonne sœur, lui dit Henri, c'est la mer, elle n'est pas méchante comme le lac, nous irons nous y promener sans danger.

La jeune fille ne répondit rien, mais arrivée à la gare de Marseille, ses frayeurs la reprirent, la vue du monde l'importunait, mais Henri fit avancer une voiture qui les conduisit à un hôtel voisin du port.

Marguerite prit quelque nourriture et se coucha, la nuit fut bonne. Le lendemain, elle resta dans sa chambre où elle se promena de long en large. De temps en temps elle restait devant la croisée regardant ce qui se passait au dehors ; elle ne recherchait plus l'obscurité. Lorsque vint le soir elle voulut s'asseoir sur le balcon, et de là elle contemplait le ciel comme une chose nouvelle pour ses yeux, puis la lune paraissant au travers des milliers de mâts qui garnissent le port, une forte secousse vint agiter son esprit, elle s'approcha d'Henri qui observait avec bonheur le mieux qui se manifestait en elle depuis leur arrivée à Marseille.

- Henri, lui dit-elle, conduis-moi faire une promenade sur mer.

Son frère étonné du ton naturel qu'elle avait pris pour formuler sa demande, profita bien vite de cette bonne disposition, il pria la gouvernante de les accompagner, mais Marguerite s'y opposa.

- Non, dit-elle, j'ai beaucoup de choses à te dire, et je tiens à être seule avec toi.

Ils se mirent en route, et Henri remerciait Dieu dans son cœur, mais il craignait à chaque instant de voir s'envoler cette douce espérance qui lui laissait entrevoir la guérison de sa sœur.

Chapitre VII

Pendant le récit que je viens de faire des malheurs de la famille Valéry, nos voyageurs voguaient doucement, le silence n'avait pas encore été rompu. Henri tout pensif reportait sa pensée au bon temps de leurs promenades sur le lac où tout était joie et bonheur, aujourd'hui ils se voyaient sur la mer par une même soirée que celle qui avait éclairé la démence de sa sœur, il se demandait si la raison lui serait rendue dans les mêmes circonstances.

Arrivé au Château d'If Henri déposa ses rames dans la barque.

- Nous sommes assez loin maintenant, ma petite sœur, lui dit-il en lui prenant les mains.

Marguerite eut un soubresaut comme si on la tirait brusquement d'un songe.

- Où sommes-nous ? dit-elle, éloignons-nous de ces murs, ils me font peur.

Henri reprit les rames et se dirigea du côté de l'île de Frioul. Il se fit un moment de silence, Marguerite se recueillit un instant, puis relevant la tête avec un mouvement énergique, elle se rapprocha de son frère.

- Je suis réveillée maintenant, lui dit-elle ; quel sommeil terrible je viens de subir ! Mes souvenirs sont encore bien confus ; ils se pressent en foule dans ma mémoire, mais ne peuvent s'y fixer. Aide-moi, Henri ; voyons, ce sommeil, comment m'est-il venu ?

- C'est pendant une soirée semblable à celle-ci ; nous étions sur le lac de Genève, du côté d'Hermance ...

Henri accentuait fortement ces paroles sur ce point afin de mieux éveiller les souvenirs de Marguerite.

- Oh ! dit-elle, je me souviens de cette vision étrange. Nous étions comme tu viens de le dire, en plein lac, lorsque je vis tout à coup sortir de ses profondeurs un char en forme de coquille, traîné par des monstres que je ne puis te dépeindre. Sur ce char se tenaient des hommes ressemblant plutôt à des démons ; ils étaient armés de tridents et s'approchaient de notre barque dans l'intention de la faire couler ; mais au moment où le danger devenait imminent je vis apparaître l'âme de notre chère mère. Elle était toute lumineuse, et se plaçant entre ce char marin et notre barque, elle arrêta d'un geste suprême ces êtres surnaturels qui voulaient nous faire périr.

Mon esprit, en ce moment dégagé, reçut une telle secousse qu'il ne put reprendre la possession complète des organes de son corps.

- Et maintenant ? lui dit Henri, qui se demandait si au lieu de reprendre la raison sa sœur n'entrait pas dans une nouvelle phase de folie.

- Maintenant, reprit Marguerite, je me sens guérie, mais l'impression que j'ai reçue sera longue à se dissiper.

- Souffrais-tu physiquement ?

- Non, j'étais au contraire à l'abri de la maladie.

- Cependant tu étais privée de sommeil et d'exercice, la nourriture que tu prenais n'était ni assez abondante ni assez substantielle pour soutenir ton corps si fatigué par les secousses morales qu'il subissait.

- Lorsque l'esprit est absent des organes matériels, la substance vitale qu'il dégage est absorbée par le corps ; c'est bien la nourriture la plus saine qu'il puisse recevoir.

- Quelle est donc la nature de cette substance dont la science médicale n'a jamais parlé.

- Je le crois bien, puisqu'elle est invisible.

- Tout ce que tu me dis là, ma chère Marguerite, est un peu abstrait, tâche de me faire comprendre ces choses par des explications plus claires ; s'il est vrai que tu sois guérie, dis-moi ce qui a pu

déterminer cette amélioration subite.

- Ecoute Henri, je vois tes hésitations et tes craintes ; tu es médecin, cette carrière est souvent remplie d'obstacles lorsqu'on veut la suivre avec conscience. Malheureusement la plupart de ceux qui embrassent cette vocation ne voient qu'une chose, une position honorable au milieu de la société, ils font leurs études, ils reçoivent un diplôme et les voilà en quête d'une bonne clientèle. Puis lorsqu'ils connaissent la maladie pour laquelle ils sont consultés, ils appliquent invariablement le remède enseigné dans le programme de la médecine officielle, mais ils cherchent rarement la cause du mal qu'ils veulent combattre.

Les passions voilà en partie la cause de presque tous les maux dont l'humanité est atteinte et c'est sur ce point surtout que le malade est disposé à garder le silence. Les passions usent le corps, irritent les nerfs, et suspendent la circulation de la vie dans les différentes fonctions du mécanisme de notre pauvre corps, mais lorsque ces passions prennent un autre cours, c'est-à-dire, lorsqu'elles s'exaltent sous la pression d'une idée fixe, alors elles se déchainent comme une tempête, et, furieuses, brisent tous les obstacles que d'autres passions naissantes sèment sur leur passage.

Alors, c'est le moral qui est atteint, c'est la folie, le corps ne souffre plus. Le fou au contraire le prendra comme un adversaire redoutable, et se livrera alors à toutes sortes d'extravagances. Il se frappera violemment, il fera des chutes dangereuses, et l'on sera obligé de prendre des précautions inouïes pour l'empêcher de se donner la mort.

La folie est une tempête qui éclate dans le cerveau par l'effet d'une passion arrivée à son apogée, elle obscurcit la raison et enchaîne toutes les facultés intellectuelles, elle déteint sur les sentiments, et égare la mémoire. Le libre arbitre n'a plus sa raison d'être, mais une autre intelligence peut, par sa volonté, relever ces ruines, et rayonner autour de ces ténèbres de l'esprit, mais il faut une grande sagacité pour ne rien heurter, ne rien briser dans ce dédale de la folie, les remèdes violents et la force brutale que l'on n'emploie que trop souvent pour la calmer ne font que l'exciter et la rendre plus vivace.

Il y a autant de manières de traiter la folie qu'il y a de fous. L'avare qui a perdu son trésor ne doit pas être traité comme le dissipateur qui a vu peu à peu s'écrouler sa fortune, ni comme celui qui par des épreuves successives ne voit bientôt que la ruine dans sa maison, suivie souvent de celle des amis qui l'ont obligé.

Dans le premier cas, c'est une passion sordide qui a éclaté sous la pression d'une idée fixe ; la moindre brèche faite à sa fortune occasionne l'éruption de cette passion concentrée ; ce fou est rarement furieux, mais il est toujours défiant, soupçonneux ; il voit des ennemis dans tous ceux qui l'entourent ; il refuse obstinément toutes sortes de remèdes ; la conviction que l'on en veut à ses jours fait qu'il voit du poison dans tous les aliments qu'on lui prépare ; il veut sans cesse changer d'habitation, et renouveler son personnel.

Au début de cette folie, il faudrait, pour qu'elle avortât, provoquer une crise contraire en lui donnant l'espoir de rentrer dans ses fonds ; lui annoncer une nouvelle qui doit l'impressionner péniblement ou bien encore abonder dans son sens lorsqu'il croit que l'on en veut à sa vie ; on gagne ainsi sa confiance, ces sensations diverses peuvent rétablir l'équilibre dans ses idées. Lorsqu'une passion s'exalte au point de rendre un homme fou, cette passion ne tarde pas à s'engourdir, il est donc facile avec du tact, du dévouement et de la patience, je ne dirais pas de l'étouffer entièrement, mais, de l'éveiller doucement et de la modérer. Il est certain que jamais cet avare ne deviendra généreux, mais il laissera diriger sa passion par les personnes qui auront su capter sa confiance et elle n'aura plus assez de force, d'énergie pour s'exalter de nouveau.

La folie du dissipateur, qui par son inconduite se trouve sans ressources, ne se manifeste pas de la même manière.

Ce fou est généralement très agité, mais non violent, on peut même le garder sans danger dans la famille. Il sort beaucoup, se parle sans cesse sans porter attention autour de lui, il s'arrêtera instinctivement devant une affiche de théâtre, devant une jolie femme, il regardera avec curiosité un bel équipage. IL est malpropre sur lui, tout en voulant conserver une certaine élégance ridicule. Il n'est pas défiant, mais il redoute la moquerie et surtout les espiègleries des enfants, toujours disposés à s'amuser aux dépens des malheureux.

Dans ce genre de folie, il y a plusieurs vices qui ont pu contribuer à ce désordre moral, l'esprit n'étant pas fixé sur un point spécial, comme chez l'avare. C'est au contraire une germination de passions qui ont grandi ensemble et qui se sont alimentées les unes par les autres, elles n'ont donc pas fait irruption, mais elles se sont étendues simultanément et ont envahi l'intelligence. Voilà par ce fait toutes ces passions éteintes, il n'en reste plus que le simulacre, toutes les vertus qui auraient pu naître de ces passions, si elles avaient été bien dirigées, se trouvent inondées et détruites.

Le dissipateur est presque toujours généreux, actif, aimant, dévoué, spirituel, intelligent, mais ces vertus ne sont pas dirigées par la raison. Sa générosité s'applique à dépenser avec ses amis des sommes énormes à des choses superflues, au lieu de les employer à soulager l'infortune. Son activité est indiscutable, mais il l'emploie dans le monde, au cercle, aux soirées, il passe ses nuits dans les maisons de jeux, cette activité qui n'est que de la fatigue en pure perte, serait une grande vertu si elle était appliquée à un travail utile. Son amour, sa sensibilité, son dévouement se déversent sans cesse dans un milieu corrompu où il en ressort toujours un bénéfice à ses penchants impurs. Son esprit et son intelligence sont constamment tendus vers la recherche de nouvelles jouissances qui entretiennent le feu dévorant de tous ses vices.

Il faut, pour réparer les désastres de cette intelligence, relever d'abord une à une ses passions, c'est toujours par là que l'on doit commencer, ensuite il convient d'agir sur sa sensibilité en lui dépeignant de grandes misères, de grandes souffrances ; il se verra alors plus heureux que ceux qui implorent sa pitié ; sa générosité, son dévouement se déploieront peu à peu, soit pour donner de prompts secours s'il le peut encore, et, dans le cas contraire, l'impossibilité de soulager ses semblables éveillera son activité et son esprit ; son intelligence sera stimulée pour chercher un moyen de se rendre utile.

Si son esprit avait suivi cette voie avec de telles vertus, sa raison n'aurait pas sombré. Le travail est aussi un bon auxiliaire pour atteindre un bon résultat.

Passons maintenant au troisième cas de folie occasionné par une perte d'argent.

C'est l'homme honnête qui subit des revers lui empêchant de faire honneur à ses engagements, il est triste, le chagrin le ronge et le mine, il a des idées de suicide, et dans sa démence il se croit constamment poursuivi par la police. Son état est d'autant plus dangereux que sa santé reçoit le contrecoup de la souffrance morale, les organes sont atteints et s'affaiblissent tous les jours. Sa vie même est menacée si l'on n'apporte un prompt remède à cet état.

Il faut d'abord l'entourer de sympathie, le rassurer sur son avenir et sur celui des personnes qui, avec lui, ont succombé dans sa ruine, lui inspirer le goût de se remettre au travail pour le distraire des pensées qui l'absorbent.

Le physique étant attaqué, il faut apporter de grands soins à sa manière de vivre. Une nourriture substantielle lui est nécessaire, il faut aussi qu'il s'abstienne de boissons alcooliques, l'air de la montagne, l'exercice, les bains, des occupations où le corps travaille plus que l'esprit, en un mot il faut que cet homme mène une vie active qui laisse peu de temps à la méditation.

Ce genre de folie n'est pas, comme les précédents, excité par les passions, mais bien au contraire par la délicatesse de sentiments d'une conscience honnête ; dans ce cas, il n'y a pas exaltation, il y a faiblesse dans l'ensemble des sentiments, une sorte de timidité, de susceptibilité qui se

manifeste du cœur à la tête, car les vertus calmes peuvent sombrer sous l'excès de la timidité, de la susceptibilité, elles se brisent au premier choc qu'elles rencontrent, et deviennent alors comme un mécanisme dépourvu de moteur.

Il n'y a donc point de vertus viriles si elles ne sont mues par une passion bien dirigée. Tu auras souvent à le constater pendant le cours du récit que j'ai à te faire.

Chapitre VII

Minuit sonnait à toutes les horloges de Marseille et le son confus de leurs cloches était répercuté par les ondes et venait mourir au bord de la barque comme les vibrations d'un instrument éolien qui la faisait frissonner légèrement sur l'abîme endormi.

Marguerite avait cessé de parler et ses yeux demi-clos semblaient vaincus par le sommeil. Son frère n'osait troubler son repos, il était là assis près d'elle, il réfléchissait à la justesse du raisonnement que sa sœur venait de lui tenir sur des choses aussi intéressantes et si difficiles à résoudre avec la science purement humaine.

La fraîcheur de la mer et l'heure avancée décidèrent Henri à quitter ces lieux pour ramener la barque à bord, mais à peine Marguerite se sentit-elle entraînée qu'elle rouvrit les yeux, prit les mains de son frère, et lui dit d'un ton suppliant :

- Oh ! Restons encore ici, Henri, restons jusqu'à ce que la lune cesse de nous éclairer.
- Si tu le veux, Marguerite, mais tu es fatiguée et tu as besoin de repos.
- Non, oh ! Non, je me trouve au contraire si bien !
- Me permets-tu alors de t'adresser quelques questions qui m'aideront à comprendre le phénomène remarquable qui vient de s'opérer en toi ?
- Très volontiers, mon ami : parle.
- Dis-moi, d'abord, pour quelle raison tu as choisi cet endroit pour me faire ces révélations ?
- Il m'a été conseillé d'agir ainsi pour m'aguerrir et, par là, essayer les forces de ma raison. Pendant ma démente, je m'obstinais à rester dans la solitude et l'obscurité afin d'éviter la vue du lac où il me semblait sans cesse revoir la vision d'Hermance. Mon esprit y était souvent attiré, mais, par un effet de ma volonté, je faisais les ténèbres autour de lui pour ne rien voir sur les eaux, et par une analogie toute naturelle des rapports des sens avec l'âme, je désirais en même temps que tout fût obscur autour de mon corps.
- Mais d'où vient, Marguerite, que la mer ne t'ait pas fait éprouver le même sentiment de terreur que te causait invariablement le moindre aspect de l'eau ?
- Tu vas me comprendre, Henri, si tu veux te pénétrer un instant de l'effet des impressions que l'esprit reçoit par l'intermédiaire des sens.

Lorsqu'on éprouve un malheur, une déception, aussitôt tout ce qui nous entoure matériellement se revêt d'un voile sombre. En voici la raison, nos frayeurs, nos appréhensions, nos souffrances oppressant toutes nos facultés intellectuelles et tous nos sentiments, il se produit une sorte de dégagement de fluides qui émanent de tout le mal qui impressionne, ce fluide se localise dans l'endroit où il est dépensé, de cette manière il est sans cesse alimenté.

Si vous vous éloignez de cet endroit, la mémoire, cette compagne inséparable de l'être intelligent, retourne toujours sur les traces de ses souvenirs pénibles, elle s'en pénètre et ce ressouvenir est toujours accompagné de la peinture des lieux qui ont été témoins de vos malheurs.

Les souvenirs agréables se gravent moins dans la mémoire. Le bien-être nous paraît un état si naturel qu'il laisse moins d'impression dans l'esprit.

- Mais alors, dit Henri, si, comme tu le dis, ces fluides s'amassent à l'endroit où ils ont été dégagés, ils doivent influencer les personnes qui habitent ensuite l'appartement du malade ?
- Les fluides, en effet, se dissipent difficilement sans le secours de personnes initiées à ce mystère de l'âme, il serait par conséquent dangereux à un être impressionnable et sensitif d'occuper l'appartement d'une personne affectée d'une maladie morale. Combien de fois a-t-on pu constater

un de ces faits que l'on met toujours sur le compte de la fatalité ? Les maladies de l'âme sont contagieuses comme celles du corps, le suicide lui-même a aussi sa généalogie qui doit être attribuée à l'influence triste d'un milieu saturé de mauvais fluides. La cause n'est pas tout-à-fait la même mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet lorsque je te parlerai d'un autre genre de folie qui est malheureusement bien commun et contre lequel la science s'est montrée jusqu'ici impuissante.

- Mais s'il en est ainsi, je verrais quelque danger à ce que tu retournasses dans l'appartement où tu as tant souffert, les fluides que tu y as laissés te satureront de nouveau.

- Il est vrai qu'il ne serait pas prudent d'y retourner bientôt, mais j'espère que d'ici à peu de temps je serai assez forte pour les repousser et les dissiper complètement.

Henri était étonné que sa sœur ne parlât pas de ceux qu'elle aimait tant. Les noms de son père, et de son fiancé n'étaient pas encore sortis de sa bouche ; il se demandait s'il devait les rappeler à son souvenir. Il réfléchit pourtant qu'il valait mieux laisser opérer la nature de crainte de provoquer de nouvelles émotions, d'ailleurs les explications qu'elle donnait l'intéressaient au plus haut point ; il se bornait par de nouvelles questions à rappeler la mémoire de Marguerite sans sortir du sujet qu'elle avait suivi depuis le commencement de leur entretien.

- D'où vient, ma bonne sœur, que tu me parles de choses si en dehors de tes études ?

- Je ne fais que te raconter les observations que j'ai faites pendant que mon esprit était libre ; car, à part les courts moments de trouble qu'il éprouvait, je jouissais de grandes facultés, lesquelles me sont retirées maintenant que j'ai repris possession de mes sens.

- Tes souvenirs sont-ils complets dans ta mémoire ?

- Non, ils me viennent à mesure que je parle.

De cette réponse, Henri conclut combien il était important que la mémoire de l'esprit lui revînt avant celle du cœur.

- Tu avais alors un guide pour te diriger dans tes excursions extra-terrestres ?

- Oui, mon frère, j'avais pour guide l'âme de notre mère qui m'entraîna aussitôt après l'horrible vision lorsqu'elle vit l'impossibilité de faire rentrer mon esprit dans ses organes. La secousse que j'avais reçue ayant été trop violente, elle craignait avec raison que les monstres qui m'avaient tant effrayée ne s'emparassent de mon esprit qu'ils auraient obsédé ; et mon corps aurait alors reçu le contrecoup des souffrances morales qu'ils m'auraient fait endurer.

- Mais, ma chère petite sœur, il faudra donc que je croie aux esprits pour comprendre ton récit ?

- Je ne veux pas te forcer à croire ; je te laisse entièrement libre. Ce que je te demande, Henri, c'est d'écouter et de juger sans prévention aucune. Laisse un moment reposer ta science, et si tu ne crois pas ensuite, je te serai reconnaissante d'avoir bien voulu m'écouter.

- Tu es toujours bonne, Marguerite, et je reconnais bien là ton âme juste et bienveillante.

- Dis-moi, hasarda-t-il, reconnaissais-tu les personnes qui te prodiguaient les soins pendant ta maladie ?

- Non, je ne venais du reste près de mon corps que lorsqu'on voulait le contraindre à la promenade ; comme je te l'ai dit, je faisais l'obscurité autour de moi afin de cacher la vision que je croyais toujours présente. J'éprouvais en ce moment les mêmes angoisses que lorsque j'étais sur le lac.

- Alors toutes nos prévenances, tous nos soins ne faisaient qu'agiter ton esprit ?

- Oui, parce que vous le forciez de s'approcher des lieux où j'avais éprouvé de la terreur.

- Notre mère ne pouvait donc pas te préserver de ces impressions pénibles que nous te faisons subir, bien involontairement ?

- Ma mère, je ne la voyais plus dans mes moments de trouble. Il s'opérait entre nous une sorte de rupture instantanée ; tout rentrait dans l'obscurité, il fallait un grand moment de calme pour

revoir la lumière. Et ce cher guide, plein d'attention pour moi, m'entourait de toute sa force, et nous recommencions ensemble nos excursions.

- Chère Marguerite, encore une question. J'ai souvent entendu parler du magnétisme, j'ai même vu des personnes endormies, et il me semble trouver en toi quelques symptômes de cet état étrange. Peux-tu me renseigner sur ce point ?

- Je le fais très volontiers, et je te conseille d'étudier cette science si importante qui est la base de la vie universelle. Pour moi, je ne suis pas comme tu le penses, sous une influence magnétique, j'en suis dégagée depuis quelques heures seulement.

- Mais, reprit Henri, la folie serait donc un état magnétique ou somnambulique ?

- Pas toujours : pour moi, je n'ai jamais été folle, et je ne souffrais pas dans l'état où je me trouvais. Je remercie Dieu de tout mon cœur de m'avoir envoyé cette épreuve, et de m'avoir laissé le souvenir de ce qui s'est passé ; mon désir est de te faire profiter de mes observations afin que tu t'intéresses spécialement au soulagement de ces pauvres déshérités de l'intelligence qui sont tant à la charge à la société. Je me suis imposé cette mission avec l'aide de ma mère, notre seule ambition est qu'elle porte de bons fruits.

Ah ! Bonne mère, bonne sœur dit Henri en déposant un baiser sur le front de Marguerite ; parle, parle toujours, mon orgueil se fond devant tant de dévouement. Chère mère ! Continua-t-il avec les larmes dans les yeux, tu nous a laissés si jeunes sur la terre, à peine avons-nous eu le temps de te connaître et de jouir de ton amour. Cependant, en ma qualité d'aîné, j'ai été plus privilégié que mes sœurs, j'ai pu apprécier ta bonté et j'ai plus goûté de ta tendresse. Je ne suis qu'un ingrat, car j'ai douté jusqu'à présent de ton intervention dans les grandes joies qui me sont accordées en ce moment ; je t'en prie, chère mère, si tu nous vois ; si tu nous entends, tu dois aussi lire dans mon cœur mon profond repentir ; ne nous abandonne pas, et surtout, pardonne-moi mes doutes. Ce que je viens d'entendre est si nouveau et si incompréhensible pour moi que je suis confondu.

- Ne t'affliges pas ainsi, Henri, notre mère veille sur nous, et elle veut continuer comme sur la terre à soulager les misères de ceux qui souffrent.

- Dis-moi, ma sœur, comment faisiez-vous ces études ? Sans doute dans les hôpitaux, au chevet des mourants ?

- Non, nous allions visiter les esprits qui avaient souffert moralement et physiquement sur la terre, mais nous nous attachions principalement aux malheureux qui avaient subi ces maladies incurables dont je t'ai entretenu longuement, il y a un instant. Demain je reprendrai mon récit à la même place où nous nous trouvons maintenant.

Le jour allait paraître, les rayons de la lune pâlissaient devant l'astre du jour qui blanchissait déjà l'horizon. Henri surpris comme s'il sortait d'un rêve reprit lentement ses rames et dirigea l'esquif vers le bord. Le batelier était déjà à son poste et regardait venir, non sans une grande satisfaction, sa barque qu'il croyait abandonnée au milieu des flots. Lorsqu'il eut pris possession de son bien, il se dit, en regardant partir ses deux clients :

- Décidément, je les avais mal jugés, ce sont des amants de la lune.

Chapitre IX

Pendant le trajet, le frère et la sœur n'échangèrent que quelques paroles qui n'avaient plus trait à leur conversation de la nuit. Arrivée à l'hôtel, Marguerite reçut les soins de sa gouvernante qui avait passé une nuit d'angoisses en ne voyant plus rentrer ses jeunes maîtres, convaincue qu'il leur était arrivé malheur.

Marguerite s'endormit d'un sommeil paisible. Henri raconta à madame Servet (c'est ainsi que se nommait la gouvernante), tout ce qui s'était passé, en lui recommandant de ne jamais parler à sa sœur de sa famille, ni de lui rappeler les souvenirs du passé, de crainte de provoquer une rechute. La brave dame promit de se conformer à cette mesure de prudence, qu'elle trouvait des plus utiles pour achever la guérison de la jeune fille.

Henri écrivit aussitôt à sa tante et à Maurice la bonne nouvelle de la guérison de sa sœur ; puis il prit aussi à son tour quelques heures de repos.

Chapitre X

Marguerite s'éveilla dans l'après-midi ; son frère attendait déjà son réveil avec impatience ; malgré lui, il doutait encore et craignait une forte déception après une aussi grande joie. Mais il fut rassuré en voyant sa sœur se rapprocher de lui avec le regard calme et le sourire sur les lèvres.

-Tu as bien dormi, belle paresseuse, lui dit-il en lui donnant un baiser ; voici l'heure de dîner, et tu dois avoir bon appétit après un jeûne aussi prolongé ?

- Mais je dînerai très volontiers, je me trouve si bien depuis que le sommeil m'accorde ses douces faveurs.

Pendant le repas, Henri tâchait d'engager la conversation sur des faits antérieurs à sa maladie ; mais il remarqua avec peine que les souvenirs de Marguerite étaient complètement étrangers à ce qu'il lui disait ; la conversation ne l'intéressait que lorsqu'elle traitait des choses accessibles à sa vue.

En sortant de table, elle se dirigea vers le balcon dont la vue donnait sur le port ; puis elle regarda avec intérêt décharger les vaisseaux arrivés dans la journée et qui avaient amené avec leur cargaison une quantité d'étrangers de tous les pays, qui se promenaient paisiblement dans les rues de Marseille sans exciter la moindre curiosité.

Marguerite suivait aussi des yeux les jolies petites barques qui s'éloignaient du quai où les promeneurs viennent de préférence s'embarquer pour admirer tout à la fois et la belle forteresse qui se baigne dans la mer, et la grande jetée qui garantit le port de la Joliette jusqu'aux docks.

La jeune fille faisait part de toutes ses remarques à son frère, mais elle ne parlait pas de la promenade projetée, ni de celle qu'elle avait faite la veille.

Bientôt la lune se montra au milieu d'un ciel étoilé. En ce moment, Marguerite, comme si elle eût recouvré la mémoire sous l'influence des rayons lunaires, se retourna vers Henri et lui dit :

- Veux-tu faire une promenade sur mer ? Le temps est si beau.

- Avec plaisir, répondit le jeune homme ; et tous deux se préparèrent à sortir.

En traversant le quartier populeux qui sépare l'hôtel des bords de la mer, Marguerite marchait d'un pas rapide et pressait fortement le bras de son frère comme si son esprit était agité d'une crainte indéfinissable par le contact de toutes les personnes qu'elle rencontrait. Mais arrivée aux Catalans, son pas se ralentit, et elle parla avec Henri de tout ce qui réjouissait sa vue pendant cette belle nuit.

Ils atteignirent ainsi la station des barques ; et le vieux père Piton, toujours à l'affût des promeneurs, vint leur offrir ses services, qui furent acceptés dans les mêmes conditions que la veille.

Pendant la traversée, Marguerite paraissait heureuse. De sa tristesse il ne restait plus qu'une légère teinte de mélancolie qui s'harmonisait délicieusement avec la blancheur de son teint. Ses grands yeux s'animaient peu à peu de la vie de l'âme ; tout son être respira bientôt le retour de l'intelligence ; sa bouche souriante laissa voir deux rangs serrés de petites dents blanches comme l'ivoire ; son nez aquilin, ses sourcils bien arqués donnaient à son visage une noble expression. Son frère la contemplait avec bonheur ; il croyait maintenant à sa complète guérison. Seule, l'absence de la mémoire lui causait quelque inquiétude.

Enfin, ils arrivèrent près de l'île rocheuse où ils avaient stationné la veille.

Il y eut un moment de silence pendant lequel la jeune fille semblait se recueillir pour laisser pénétrer dans sa mémoire les souvenirs de sa démence. Après une pose de quelques instants, Marguerite prenant les mains de son frère ;

- Henri, dit-elle, je te racontais hier que nous visitions, avec ma mère, les esprits atteints de la folie durant leur existence terrestre, et nous les questionnions longuement sur leurs souffrances et sur leurs sensations.

- Alors, l'esprit n'est plus affligé de l'aliénation après la mort ?

- Non ; il reprend peu à peu toute sa lucidité ; mais nous avons observé aussi que beaucoup d'esprits doués sur la terre d'une intelligence remarquable, éprouvent quelquefois dans le monde spirituel un trouble qui ressemble considérablement à la folie. Cela arrive à ceux qui ont fait mauvais usage de leurs facultés intellectuelles ; car tous ces dons brillants de l'esprit exercent souvent une influence fâcheuse, lorsqu'ils ne sont pas guidés par la raison. La raison, c'est le régulateur de tout ce qui est intelligent ; c'est la cause première de tout ce qui existe ; mais il faut que notre intelligence découvre ce qui lui paraît encore obscur ; et c'est par la saine raison qu'elle arrivera à relier l'effet à la cause, en traversant avec ce guide sûr toutes les distances qui les séparent.

L'homme éloquent peut avoir des pensées justes ; il exposera des idées qui serviront de ligne de conduite à ceux qui l'admirent. Mais s'il ne pratique pas lui-même ce qu'il enseigne, il n'expose alors que la justesse de sa pensée ; il montrera à la société les trésors de son cœur, qu'il renferme aussitôt sans en user. Mais celui qui marche dans les sentiers que la raison trace en prodiguant les ressources de son cœur et de son esprit par des actions utiles, celui-là exerce pleinement la justice, qui est le principal attribut de la raison.

Tout être intelligent possède une étincelle de la saine raison. C'est elle qui éclaire sa conscience ; mais s'il éteint ce phare divin par sa négligence, il est responsable de toutes les fautes qu'il commet par suite de cette obscurité intellectuelle.

- Ces esprits dont l'intelligence est ainsi troublée peuvent-ils, après la mort, s'influencer entre eux ?

- Non seulement entre eux, mais auprès des mortels. Cette remarque nous entraînera tout naturellement dans un autre ordre d'idées. C'est la folie causée par les influences ; nous nous en entretiendrons plus tard. Continuons, si tu le veux, à parler de la folie occasionnée par la faiblesse des vertus livrées à leurs propres forces, c'est-à-dire sans passions pour les rendre fécondes, et sans raison pour les diriger.

Nous placerons d'abord, dans cette catégorie, ceux qui perdent la raison par excès de sentiments religieux. Cette folie ne se déclare qu'après bien des luttes intérieures. Le fanatisme fait naître dans le cœur de ces esprits faibles une multitude de scrupules absurdes qui aiguillonnent, qui tourmentent nuit et jour la conscience. La pensée est constamment tendue vers l'enfer, ces âmes timorées voient le démon partout et le péché mortel dans toutes leurs actions. Une distraction pendant leur prière, un regard un peu mondain, une parole légère les plongent dans un abîme de pensées impures dont elles ne peuvent se débarrasser ; et le scrupule invente toujours de nouvelles tortures morales. Arrivée à ce point, la conscience ne raisonne plus ; du reste, elle ne pourrait se faire entendre au milieu de cette confusion d'idées disparates.

La prière qui adoucit ordinairement l'action des luttes intérieures auxquelles toute l'humanité est sujette, ne fait dans ce cas que les rendre plus vives à ces esprits faibles, parce que leurs prières sont empreintes du cachet de terreur dont leurs pensées sont pénétrées. Ils prient un Dieu vengeur, un juge redoutable qui se plaît à torturer ses créatures dans des flammes éternelles.

L'agitation que soulèvent toutes ces craintes, fait perdre le repos et la santé. Qu'on joigne à cela les jeûnes, et autres privations que s'imposent les fanatiques, et voilà la folie qui arrive à grands pas.

Il est très difficile de ramener ces esprits égarés à des idées plus saines. Ils ont presque tous subi une sorte d'obsession par leur entourage, et surtout par les personnes appelées à les diriger,

lesquelles ont soin de s'emparer de la conscience qu'elles façonnent à leur gré en annulant le libre arbitre. La conscience, ainsi dévoyée, ne reçoit plus de sensations ; elle ne juge plus, et reste muette devant l'erreur et le mensonge.

La conscience, cher Henri, ne conserve son autorité qu'au milieu du calme le plus parfait ; elle est comme la sensitive qui se froisse et se ternit au moindre contact étranger à son élément ; elle veut rester libre pour diriger l'esprit qui lui est confié. Mais si une main étrangère veut la conduire, elle perd le jugement. Si l'esprit qu'elle inspire ne l'écoute pas, elle se trouble et ne peut plus le prévenir du danger. C'est pour cette même raison que l'homme qui se jette dans une mauvaise voie, n'éprouve plus de repentir ; le feu sacré est éteint.

Pour parvenir à ranimer cette conscience qui étouffe sous la pression d'une influence étrangère, il y a un grand travail à faire. Il faut d'abord déblayer tous les scrupules, toutes les craintes de ces âmes timides ; réveiller dans leurs cœurs la confiance qu'inspire la bonté de Dieu pour ses créatures ; dissiper par un raisonnement sain tous ces fantômes qui peuplent ces imaginations égarées. Mais il faudrait, pour arriver plus sûrement à un bon résultat, le concours bienveillant d'un prêtre éclairé ; lui seul pourrait avoir quelque autorité sur ces esprits attirés dans un abîme de superstitions, parce qu'à leurs yeux le prêtre seul possède la vérité.

- Comment expliques-tu, chère Marguerite, la folie dite héréditaire ?

- Je crois qu'elle n'existe que par une cause que tu trouveras logique, lorsque tu connaîtras les lois de la réincarnation. Il arrive quelquefois que les esprits, dont l'intelligence est troublée après la mort à cause du mauvais usage qu'ils ont fait de leur intelligence et de leur libre arbitre, demandent à reprendre un corps, en conservant cet état de démente ; ils naissent successivement dans la même famille, et expient ainsi les uns par les autres des fautes dont ils portent ensemble la responsabilité. Cela se remarque souvent dans les familles qui se lèguent des haines de père en fils, soit pour des divergences au sujet des opinions politiques et religieuses, soit par des rivalités d'honneur et de fortune. Ils ignorent, les malheureux, que dans le monde spirituel ces idées de vengeance se continuent et que la vendetta existe parmi les esprits qui ont été leurs victimes ; ce qui forme dans les familles un enchaînement de malheurs que l'on met encore sur le compte de la fatalité.

- Chère sœur, tu as, en développant la loi de la réincarnation, parlé d'une doctrine dont tu ignorais les principes avant ta maladie ; comment se fait-il que tu en parles avec tant d'assurance ? Pendant mes études, j'ai eu l'occasion de m'instruire de ces choses. Un ami m'avait prêté les ouvrages des principaux auteurs traitant de cette philosophie ; mais après les avoir parcourus à la hâte, j'ai bien vite refermé ces livres qui promettaient à tout le monde une science gratuite, tandis que moi, pauvre étudiant, je me minais l'esprit sur les bancs du lycée, afin de subir mes derniers examens.

- Mon cher Henri, dit Marguerite en souriant, tu oublies toujours que mon esprit n'était plus sur la terre, pendant ces deux longues années, mais bien dans l'espace où je devais m'instruire. Là, les mots de spiritisme et de magnétisme étaient souvent employés. C'est par cette doctrine, demeurée si longtemps ignorée des hommes, que l'on peut marcher sûrement dans le chemin de la science et arriver à la sagesse et à la vérité.

Tu as eu tort, Henri, en pensant que cette philosophie supprimait le travail si aride des études. Elle le commande, au contraire ; seulement, elle le rend plus facile. Lorsqu'on veut s'initier dans cette doctrine on ne termine jamais ses études, parce qu'elle est fécondée par une source de secrets divins qui excite toujours davantage notre curiosité sur l'avenir de notre âme. Le spiritisme entraîne le progrès, et il ne laisse ni trêve, ni repos à ceux qui veulent travailler sérieusement avec lui.

- S'il en est comme tu le dis, Marguerite, je te promets d'étudier attentivement toutes ces choses.

Si tu me parles au nom de cette doctrine, je reconnais la grande lumière qu'elle est appelée à produire dans le monde, et j'avoue que ces révélations sont bien venues en leur temps ; car l'esprit qui domine maintenant les nations, les consciences et les cœurs est tellement superficiel que les rapports de la société ne s'opèrent plus que sur le terrain de la défiance.

Combien de fois ai-je déploré cet état de choses, sans prévoir de quel côté pourrait venir le remède à tant de maux ! Ces réflexions faisaient germer dans mon cœur des sentiments de doute sur la puissance même de Dieu.

Combien de fois, le scalpel à la main, ne suis-je pas demeuré interdit devant le morne silence de la mort ! En face de la science humaine, on dirait que ce problème, si palpitant d'intérêt, devient plus incompréhensible à l'intelligence de ceux qui veulent trouver dans le corps les traces de l'esprit envolé. Oh! vois-tu, Marguerite, après d'aussi vaines recherches, en voyant, sans comprendre, avec quelle légèreté l'âme quitte sa demeure sans laisser aucune trace de son départ, j'ai été souvent sur le point d'entrer dans le camp des incrédules. J'ai versé bien des larmes de dépit en contemplant sur les froides tables de l'amphithéâtre le vieillard et l'enfant couchés l'un à côté de l'autre ; celui qui a vieilli dans le labeur et la souffrance et celui qui n'a vécu qu'un jour. Ces deux êtres ne m'ont rien appris de l'immortalité ; et, cependant, je sens que j'ai besoin d'être fixé sur ce point, surtout depuis que les épreuves m'ont frappé avec tant de rigueur. C'est pour cela que tu me fais du bien, Marguerite. Tu me parles avec tant de conviction d'une autre vie, et des rapports que nous pouvons avoir avec ceux que nous avons aimés et qui nous ont précédés dans la tombe ! Cette espérance me soulage, car je sens qu'elle est l'expression de la vérité.

Tout ce que j'ai appris jusqu'à ce jour sur la religion ne peut me satisfaire. L'enfer ne m'a jamais effrayé, parce que je n'y ai jamais cru. Je trouvais Dieu puissant, mais injuste et despote.

Si je me conduisais en honnête homme, c'était pour ma propre satisfaction. Je ne comptais sur aucune récompense après la mort, parce que je voyais déjà ici-bas le méchant prospérer, tandis que l'homme de bien, l'humble artisan de ses œuvres était méconnu, outragé, et traité avec injustice ; et toutes ces luttes, je les refoulais en mon cœur, sans jamais les communiquer. Mais maintenant, j'aime ton Dieu, ton enfer, ta réincarnation. Mon esprit vient d'être frappé d'un trait de lumière, et je suis avide de m'instruire. Tu seras mon maître, Marguerite, car je sens qu'avec ma science je ne sais rien ; mais elle sert à exciter plus fortement l'envie de m'instruire.

- Je suis heureuse, Henri, de la confiance que tu m'accordes, et je remercie Dieu de m'avoir enlevée pendant deux années de la terre, puisque maintenant, je puis t'instruire des choses qui vont rétablir le calme dans ton âme troublée.

Mais voici le jour, Henri, continua Marguerite en désignant l'horizon. Quittons ces lieux ; nous y reviendrons souvent, et nous continuerons nos causeries. Je te dirai tout ce que j'ai vu et entendu dans le monde immortel.

- Tu me donneras aussi une nouvelle vie, dit Henri, en embrassant sa sœur avec effusion.

Et il dirigea la barque vers le quai.

Pendant le retour, Marguerite s'assoupit comme la veille, et son corps souple se balançait sous l'influence de la brise du matin, qui ridait la surface des eaux.

Chapitre XI

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, ils trouvèrent madame Servet rayonnante de bonheur. Après avoir aidé Marguerite à se mettre au lit, elle vint près d'Henri.

- Je vous ménage une belle surprise, lui dit-elle ; suivez-moi.

Elle lui prit la main ; et avec un air tout mystérieux, elle le conduisit par les corridors de l'hôtel. Après plusieurs détours, elle s'arrêta devant le numéro 24. Elle frappa discrètement ; une voix bien connue arriva à l'oreille d'Henri, qui ouvrit brusquement la porte et se précipitait dans les bras de son ami.

- Maurice ! Toi, ici

- Ah! Cher Henri, comment aurais-je pu résister à une semblable nouvelle ? Marguerite guérie ! Mais songe donc que mon bonheur renaît à chaque heure, à chaque instant avec toutes mes espérances !

- Oui, Maurice, Marguerite est sauvée, mais tu ne peux te montrer à elle. Jusqu'à présent la mémoire lui manque complètement, elle n'a pas encore parlé de toi, je craindrais qu'en te voyant elle éprouvât un nouveau trouble moral ; ce n'est que par la prudence que nous obtiendrons un complet résultat.

- Je ferai tout ce que tu voudras, Henri ; je me contenterai de voir Marguerite sans être vu ; je vous suivrai dans vos promenades, je serai heureux de sentir que je respire le même air qu'elle et que j'habite sous le même toit. Ta tante et Eva sont au comble de la joie, et elles attendent votre retour avec la plus grande impatience.

- Quel malheur que mon bon père ne puisse se réjouir avec nous ! Mais sa maladie ne nous laisse plus espérer un tel bonheur.

- Je ne puis malheureusement pas te rassurer sur son état, qui semble au contraire s'aggraver chaque jour. Mais, dis-moi, Henri, à quelle cause peut-on attribuer le changement subit qui s'opère chez Marguerite ?

- Je ne sais, Maurice ; mais je vais te raconter tout ce qui s'est passé depuis notre départ de Genève.

Et Henri commença à son ami le récit du voyage, leur installation à l'hôtel, leurs promenades en mer et, enfin, les entretiens qu'il avait eus avec sa sœur. Maurice était émerveillé de tous ces détails. Leur conversation se prolongea jusqu'au réveil de Marguerite. M^{me} Servet vint prévenir Henri que sa sœur l'attendait dans sa chambre.

En se séparant, les deux jeunes gens convinrent de se visiter le plus souvent possible, et Maurice se promit bien tout bas de ne pas laisser échapper la première occasion qui lui permettrait de revoir celle qu'il aimait.

Chapitre XII

Le soir, lorsque la lune parut, Marguerite demanda à Henri de l'accompagner dans sa promenade habituelle.

Arrivés au vallon des Auffes, ils trouvèrent le père Piton qui semblait, cette fois, les attendre comme de vieux abonnés.

Le trajet s'était effectué jusque-là sans aucun incident. Marguerite était, comme de coutume, préoccupée des choses qu'elle voyait et peu communicative.

A peine furent-ils sur mer qu'un bateau se détacha de la crique et suivit le sillage de l'esquif qui emportait le frère et la sœur. Mais arrivée au château d'If, la petite barque tourna à gauche, tandis qu'Henri gouvernait à droite pour atteindre leur place accoutumée.

Marguerite silencieuse avait suivi toutes les manœuvres de ce petit bateau avec une grande attention ; son regard ne pouvait s'en détacher, et ses yeux avaient une sorte de fixité qui leur ôtait momentanément toute expression d'intelligence.

Enfin, la barque disparut derrière le rocher, sans qu'Henri ni Marguerite eussent fait la moindre réflexion sur ce promeneur solitaire.

Mes lecteurs ont déjà compris que la barque mystérieuse était conduite par Maurice qui voulait à tout prix voir et entendre sa fiancée, et profiter, s'il le pouvait, des révélations dont elle faisait Henri confident. Il s'était bien placé pour cela : il avait engagé sa petite embarcation dans une anse protégée par des rochers ; il fixa son bateau avec la chaîne qu'il roula autour d'une grosse pierre ; puis il grimpa sur le roc. En se dissimulant derrière les aspérités des rochers, il pouvait voir sans être aperçu. Il prêta une oreille, attentive lorsqu'il entendit les premières paroles de Marguerite ; mais sa voix était si faible qu'il désespérait qu'elle arrivât jusqu'à lui ; cependant elle s'anima lorsqu'elle commença sa causerie, ce qui permit à Maurice de suivre en entier sa conversation.

- Cher Henri, tu me disais dans notre dernier entretien tout ce que tu avais souffert des luttes intérieures qui t'assaillaient lorsque tu étudiais le grand problème de l'immortalité de l'âme : tu le cherchais avec des outils, tu coupais les chairs, tu ouvrais les cœurs, et tu creusais les crânes, et jamais l'âme n'en a surgi pour répondre à tes désirs, ni satisfaire les recherches de la science. Cependant, tu avais près de toi toutes les facilités pour développer et approfondir tes aspirations.

- Comment cela ? dit Henri d'un air surpris.

- Si tu avais connu le magnétisme, tu aurais pu non seulement me guérir en m'aidant à reprendre mes organes, mais encore tu aurais acquis une grande puissance sur mon esprit. Tu aurais pu l'envoyer à ton gré à la recherche des secrets qui resteront toujours voilés à la science essentiellement humaine ; tu aurais en même temps secondé l'œuvre de notre mère qui tenait à te rendre heureux en me rendant à mon état naturel, tout en me conservant l'indépendance de l'esprit.

- Je ne comprends pas, Marguerite, comment avec le magnétisme j'aurais pu forcer ton esprit à rentrer dans ton corps dont il était si éloigné.

- Tu sais, sans doute, que la principale disposition que l'on doit apporter pour magnétiser est la foi et la volonté. Avec ces deux choses tu aurais dominé mon âme, et elle serait rentrée facilement dans sa prison d'argile comme un oiseau apprivoisé qui s'échappe de sa cage, pensant goûter la liberté ; mais, ne sachant pas s'en servir de suite, il se laisse facilement reprendre.

Si tu avais agi sur moi avec énergie, tu aurais rassuré mon esprit, et le fluide que tu aurais dépensé dans ce moment suprême eût été capable de renouer les liens de la matière à ceux de

l'esprit, et je me serais éveillée subitement.

- Mais alors, chère Marguerite, le but de ta mission n'eût pas été atteint ?

- Ma mission se serait continuée également, mais d'une autre façon. Après cet acte d'énergique volonté, tu eusses possédé les clefs de mon âme. Tu pouvais, lorsque tu l'aurais voulu, lui ouvrir les portes de l'immensité ; et ma mère, en guide fidèle, m'aurait conduite partout où la science et la charité réclament notre dévouement. J'aurais même eu plus de liberté en ayant un soutien qui aurait, par le toucher, alimenté le fluide matériel en préservant mon corps des dangers de l'abandon de l'esprit ; tandis que mon guide, plus confiant, aurait pu avec sécurité m'élever dans des régions plus hautes, et, par ce moyen, augmenter l'intérêt de nos études.

- Comment se fait-il, Marguerite, que notre mère n'ait pu accomplir ce travail avec la puissance que l'esprit doit avoir lorsqu'il est libre des liens de la chair ?

- La chose est moins facile que tu sembles le croire ; mon âme étant indépendante, unie à celle de ma mère, je n'aspirais qu'à une chose, m'éloigner le plus possible de la terre et abandonner de suite mon corps en rompant le lien fluidique qui y retenait encore la vie. Ma mère ne pouvait lutter avec cet élément spirituel qui nous entraîne malgré nous ; car les sphères célestes ont leurs lois d'attraction que l'esprit est obligé de subir suivant le degré qu'il a atteint. Il arrive que, pour accomplir une œuvre matérielle, les esprits ont besoin du concours des mortels, comme les hommes ont besoin de celui des esprits pour accomplir les choses spirituelles. C'est ainsi qu'il existe un commerce continu, mais invisible, entre les habitants de la terre et les êtres surnaturels.

- Combien la théorie que tu m'exposes est belle, Marguerite ! Combien ces relations constantes doivent intéresser les esprits ! Car eux seuls peuvent s'en rendre compte ; mais combien aussi les mortels sont privés de ne pouvoir assister à ce travail de la solidarité, de l'amour et de la science ! Mais pourquoi mon regard plonge-t-il si avant dans l'infini, jusqu'à la limite que m'imposent les astres ? Et, pourquoi ne puis-je entrevoir un de ces êtres spirituels qui vont et viennent dans l'espace, et se meuvent constamment autour de nous ? Combien j'aurais besoin de voir pour établir ma foi chancelante sur des bases solides !

- Notre foi, cher Henri, ne pourra jamais être complétée par des preuves palpables. Notre organisme ne nous permet pas même de découvrir les mystères de notre création, auxquels nous attachons généralement si peu d'importance. Pourquoi, par exemple, ne vois-tu pas dans la goutte d'eau les milliers de molécules dont elle est formée ? Ne serais-tu pas effrayé, si tu voyais dans ce moment les éternelles masses d'infusoires qui supportent notre barque ? (je ne trouve pas d'autre expression, pas d'autres chiffres qui puissent établir un semblable calcul.) Si tu pouvais voir les milliards de créations invisibles qui vivent de notre chair, qui l'usent et la renouvellent sans cesse ; si tu connaissais tous les mystères renfermés dans les minéraux, tu serais étonné de voir dans ces blocs informes la vie produite par ce lien magnétique qui correspond avec le fluide humain et le fluide astral, et les dote d'un nouveau mouvement d'attraction et de répulsion. Souviens-toi, Henri, que tout ce qui existe, depuis la pierre et la plante que nous foulons aux pieds, jusqu'à l'homme, cette créature arrivée à l'apogée des gloires terrestres, tout supporte et alimente un monde invisible. Ce sont les mystères de la vie ; il nous reste autant à voir et à apprendre sur notre globe que dans une de ces planètes qui brillent au-dessus de nos têtes, car lorsque nous y parviendrons, notre intelligence sera plus développée, et nous verrons avec les yeux de l'esprit qui, eux, pénètrent les secrets de l'infini. S'il était permis au mortel de voir, à l'œil nu, toute la création terrestre avec cette matière mouvante, son esprit s'égarerait et ne pourrait retrouver la forme première sur laquelle tant d'existences se nourrissent les unes par les autres ; la terre nous apparaîtrait alors comme une mer agitée, comme un chaos incessant, comme un volcan d'où s'échappent des tourbillons de lave enflammée, l'espace semblerait confondu

avec le sol, et peuplé d'infiniment petits se disputant une place dans cet immense fouillis, s'agitant dans un brouillard d'or et de poussière diamantée.

Et si notre vue pouvait pénétrer jusqu'aux astres, elle découvrirait, d'une sphère à l'autre, le même chaos, le même mélange, possédant des propriétés différentes mais plus belles, qui nous donneraient le vertige si l'ivresse qui nous posséderait dans ce moment ne nous empêchait de voir le danger d'une telle vision.

Je m'arrête, Henri, parce que j'ai vu pendant un instant ces merveilles, et j'ai cru en mourir ! S'il était donné aux humains de voir librement ces choses, la vie ne serait plus possible ici-bas. Déjà ce que j'ai vu me détache de la terre ; je sens que si j'y suis encore, c'est par l'effet d'une volonté qui s'est établie en moi, et qui est en lutte constante avec la mienne ; je voudrais mourir ! Je voudrais retourner d'où je viens ; mais cette volonté, comme une conseillère vigilante, me dit : « Tu ne sortiras pas de ta prison avant l'heure », et je m'incline, malgré mes désirs, devant cette puissance invisible.

- Mais quelle est donc cette volonté mystérieuse, demanda Henri, est-ce celle de notre mère ?

- Non, mon frère. Je t'ai dit qu'elle seule ne pouvait me réintégrer dans ma demeure charnelle ; c'est une volonté plus forte que la foi ; elle m'enivre en ce moment ; c'est elle qui écarte les brouillards de mon intelligence ; elle me rend ainsi présentes les choses de la vie en ayant soin de me cacher le triste passé et en me fermant les portes de l'avenir.

Ah ! Combien cette volonté m'égare ! Je me sens entraînée ; et si tu ne me tenais la main, Henri, il me semble que je marcherais sur l'eau ! Mon être est pénétré de toutes parts ; je crois que mon esprit rayonne autour de mon corps.

Mais, d'où vient donc cette puissance qui me commande ?... Oh ! Tu ne sais pas ce que fait subir l'attraction ? elle a été créée par l'amour infini de Dieu !... mais si le Créateur veut m'attirer à lui, continua Marguerite, comme si elle se parlait à elle-même, s'il veut que je quitte la terre, qu'il m'élève alors vers lui ; mais qu'il ne me montre pas, comme point d'attraction, ce chemin impossible qui conduit au rocher.

- Ah ! Je t'en prie, Henri, continua la jeune fille en se soulevant, rapprochons-nous ; le peu de distance qui nous en sépare me gêne.

Henri aurait eu le droit de croire que sa sœur avait de nouveau le délire, s'il ne se fût pas douté que la présence de son ami était la cause de cette agitation. Il comprit que cette âme sensitive éprouvait tout l'amour dont Maurice la saturait à une distance aussi faible. Mais il comprit aussi qu'il ne serait pas prudent que sa sœur se rencontrât avec celui qu'elle aimait, sans se souvenir.

Marguerite était droite, sur le bateau, elle ne le sentait plus solide sous ses pieds ; il lui semblait qu'on la soulevait ; elle ne parlait plus. Son frère s'effraya de cette attitude, et, voyant ses luttes intérieures, il prit le parti de ramer d'une main pour franchir la petite distance qui les séparait de l'île.

Maurice assistait à cette scène et comprit le danger d'une telle situation ; il descendit aussitôt dans sa barque, et, s'enveloppant d'un plaid, il s'y étendit comme pour attendre le sommeil.

Pendant ce temps, Henri faisait ses premiers essais magnétiques en dirigeant toute sa volonté sur sa sœur afin de la maintenir tranquille. Il était donc profondément concentré, et ne voyait pas que Marguerite avait pris le gouvernail de la main qui lui restait libre, et qu'ils étaient sur le point d'entrer dans l'anse. Il ne s'en aperçut que lorsqu'il vit la barque de Maurice attachée au rocher ; il voulut dévier, mais il n'était plus temps ; les deux bateaux venaient de se heurter.

- Ne restons pas là, dit doucement Henri ; tu vois, il y a un homme qui repose, et nous pourrions l'éveiller.

- Nous resterons ici, dit Marguerite, en poussant un soupir qui semblait la soulager d'une pénible oppression ; nous ne parlerons plus, si tu le veux, ou bien nous parlerons bas.

Le calme était revenu peu à peu sur le visage de Marguerite. Henri pensait que Maurice serait heureux de l'entendre si près de lui.

- Tu as raison, ma sœur, restons ici et causons ; cet homme qui sommeille si profondément est sans doute un pécheur qui attend le point du jour pour lever ses filets.

- Eh bien, nous ne quitterons la mer que lorsqu'il retournera à son travail, dit Marguerite d'un air satisfait. Et du ton le plus naturel, elle reprit la conversation où elle l'avait laissée.

- Je te disais donc, mon bon frère, que la volonté qui me rappelait avec tant d'insistance était la sauvegarde de ma vie. Elle alimente sans cesse le lien qui unit la matière à l'esprit, et qui m'empêche d'aller trop loin dans le monde spirituel. Je m'élevais, quelquefois, il est vrai, dans des sphères supérieures ; nous ne dépassons même que rarement l'atmosphère terrestre. C'était surtout là que nous trouvions les instructions nécessaires à nos études.

- Mais alors, si depuis longtemps cette volonté agissait sur toi avec l'intention de rendre ton esprit à ses organes, d'où vient que cette opération n'a eu lieu que lorsque tu as changé de pays ?

- Tout ce qui m'est advenu était utile à ma guérison ; mon âme était préparée par ce magnétisme que l'on exerçait sur moi, mais l'impression provenant de la frayeur était sans cesse présente à mon esprit par les choses qui me la rappelaient. La vue d'un autre ciel, le changement de climat ont dissipé et purifié mes impressions.

- J'admire, dit Henri, le mécanisme invisible qui produit tout à la fois les impressions de l'âme et la sensibilité de nos sens. Mais peux-tu me dire qui contribue avec tant de dévouement à rétablir l'équilibre de ton esprit dans ses organes ?

- Non, je ne sais rien de ce mystère et pourtant je ressens dans mon cœur une profonde reconnaissance et un amour sans bornes pour un être idéal. Il me semble l'entendre parler dans ma poitrine, un langage doux, agréable et énergique tout à la fois. Tantôt on relève mon courage, tantôt on me parle d'amour dans une langue si pure que mon cœur est transporté de joie ! Mais est-ce une voix humaine, ou celle d'un ange ? Je n'en sais rien.

- Depuis quand l'entends-tu cette voix, ma bonne sœur ?

- Depuis cette nuit, depuis un moment surtout. Oh ! Quelle belle nuit ! Je voudrais qu'elle n'ait plus de fin ; je crains que le jour ne vienne troubler mon bonheur. Comme le ciel est pur, combien j'aspire avec avidité cet air parfumé qui régénère tout mon être ! Il me semble que je n'ai jamais été aussi heureuse. Ah ! Je comprends que le cœur humain est un monde où tous les sentiments, les passions ou les vertus, viennent puiser tour-à-tour, chaque jour et à chaque instant, de nouvelles émotions. Le cœur contient en effet des abîmes de tristesse où tout vient s'anéantir, l'espérance se trouvant voilée par le désespoir et la foi souvent terrassée par le doute. L'on peut dire que chaque pulsation expose une sensation différente ; c'est un cadran perpétuel où l'âme note toutes les impressions qu'elle est susceptible d'éprouver. Et lorsque l'amour, la satisfaction et la joie viennent à leur tour se montrer comme un foyer de lumière divine, tout se transforme, tout s'anime comme si une nouvelle vie se manifestait. Le regard de l'âme peut alors plonger dans l'avenir où tout est bonheur, espérance !

L'avenir, l'espérance ! Mais pourquoi ces mots viennent-ils se placer sur mes lèvres ? Tout est fermé devant moi ; mon cœur entend et ne voit pas ; mes pensées, mes paroles viennent se heurter contre les remparts infranchissables du présent, et cependant, il me semble que ce rempart tremble sous l'hésitation de cette volonté qui habite en moi. Je me sens prisonnière ; je suis serrée de toutes parts ; je ne puis me retourner pour voir le passé, une nuit épaisse l'enveloppe ; ce n'est qu'en levant les yeux au-dessus de ma prison que je vois comme un ciel ouvert qui me montre le présent et les choses spirituelles ; gravées dans mon cœur parce que je dois te les révéler.

- Chère Marguerite, as-tu au moins l'espoir de voir se dissiper les ténèbres qui te cachent le passé pour faire place à des souvenirs qui pourraient être chers à ton cœur ?

- Je ne sais, Henri, il me semble que l'espérance qui est en moi est comme une satisfaction du présent qui ne me laisse plus rien à désirer.

- Pauvre Marguerite ! Et cependant, dans un instant, tout le bonheur que tu éprouves va s'évanouir lorsque cette barque sera rendue au port ; lorsque nous serons sur la route qui conduit à notre demeure, tu auras oublié toutes ces impressions délicieuses qui t'enivrent en ce moment. Peux-tu, au moins, te rendre compte de ces deux phases si différentes que tu traverses maintenant ?

- Oui, Henri, je comprends que l'influence qui existe dans le centre d'une ville où toutes les pensées sont tendues sur le même point, c'est-à-dire sur de grandes spéculations commerciales, sur la politique ou toute autre question brûlante d'intérêts matériels, forment une atmosphère étouffante pour une âme sensitive et timide comme l'est la mienne après avoir goûté l'air pur du monde spirituel.

Mais, dans ton appartement, à l'hôtel, ne trouverais-tu pas cet isolement que réclame ta sensibilité ?

- Tu ne te rends pas compte, Henri, de la mobilité des fluides qui inondent un hôtel. Dans les chambres que nous occupons, il y a eu avant nous des gens de toutes espèces, ayant l'esprit préoccupé des motifs de leur voyage et des intérêts qui les appellent dans cette ville. Quelquefois, il peut nous arriver de coucher dans le lit qu'un meurtrier a occupé la veille et qui fuit le lendemain pour éviter les recherches de la police; ou bien encore des malades, des mélancoliques ; d'autres y sont venus pour y accomplir un suicide. Enfin toutes les misères de l'humanité peuvent se donner rendez-vous dans une chambre d'hôtel.

- Je comprends cela d'après la théorie que tu m'as déjà faite sur l'effet produit par les fluides qui se localisent dans l'endroit où on les dépense ; mais, sur l'eau, tu ne rencontres donc pas cette même influence ?

- Elle se rencontrerait surtout sur l'eau, cher Henri, si elle n'avait pas la propriété d'absorber les fluides qu'elle reçoit. C'est pour cette raison que l'eau magnétisée avec l'intention de guérir un malade conserve tous les caractères de l'intention. Combien la mer serait peu propice au calme de l'esprit, si elle ne gardait pas dans ses entrailles le fluide inquiet des milliers d'ambitieux qui vont à l'autre extrémité de notre globe chercher la fortune, et le plus souvent la mort ; si elle laissait exhiler les fluides dépensés par les angoisses que font naître, parmi les passagers, les horreurs d'un naufrage !

La mer ne se contente pas seulement de garder les fluides dispersés à sa surface ; il lui arrive souvent aussi d'abriter des esprits qui ont laissé leur fortune et leur corps dans son sein.

- Ce que tu me dis là, Marguerite, dépasse mon entendement. Comment se peut-il que des esprits puissent habiter le fond de la mer ?

- L'esprit étant immortel peut habiter tous les éléments. Ceci arrive souvent aux esprits dont le corps a été frappé d'une mort violente au milieu d'une tempête. Lorsqu'ils sont ambitieux, l'impression de leurs derniers moments est basée sur la perte de leurs biens engloutis ; cette préoccupation, qui les domine entièrement, empêche le trouble que l'esprit subit ordinairement après la séparation du corps ; ils suivent instinctivement la trace de leurs trésors qu'ils voudraient pouvoir tirer de l'abîme ; ils exercent même sur eux une grande surveillance, afin qu'ils ne leur soient pas ravis, et il arrive fréquemment qu'ils ont à soutenir des luttes terribles avec d'autres esprits qui continuent l'existence de vol et de rapine qui plaisait pendant leur vie terrestre à leur nature perverse, et qui restent au sein des mers qu'ils avaient choisi de préférence pour champ de leurs exploits. Guerre vaine, combat inutile entre ces deux catégories d'esprits. Ils ne comprennent pas que ces richesses ne peuvent plus rien produire pour satisfaire leur ambition et ils souffrent de leur impuissance ; c'est là la juste peine que leur attirent leurs passions.

Tu vois, Henri, que mon enfer est vaste et qu'il existe dans tous les éléments.

- Mais, s'il en est ainsi, les personnes qui ont enfoui leurs trésors dans la terre, doivent après leur mort les entourer de la même sollicitude ?

- Certainement, ces âmes font, pour ainsi dire, sentinelle à l'endroit même où elles les ont cachés.

- J'ai souvent entendu parler de personnes qui, avec l'aide du somnambulisme, s'occupaient sérieusement à la recherche de trésors enfouis ; il est même arrivé des choses singulières qui ont excité les railleries des contradicteurs de cette science.

Voici comment : le sujet endormi voyait parfaitement les trésors, il décrivait l'endroit où ils étaient cachés et demandait à y être conduit pour indiquer la place même afin que les fouilles pussent être pratiquées sans trop de difficultés.

Lorsque l'on arrivait, on reconnaissait avec les moindres détails l'endroit désigné, ce qui pouvait faire espérer une prompte réussite. A cet effet, on magnétisait de nouveau le sujet ; mais lorsqu'il avançait vers l'emplacement indiqué, il était pris subitement de crises si violentes que les personnes témoins de cette mésaventure se trouvaient complètement désorientées et victimes d'une vexation diabolique. La vie du somnambule se trouvait parfois en danger ; tout ceci décourageait pour recommencer de nouvelles recherches. Comment, Marguerite, peux-tu expliquer ce fait ?

- Cela est très facile : à mesure que le somnambule approche des trésors, il entre dans un rayonnement fluidique qui est la propriété de l'esprit gardien, il se trouve ainsi investi d'une influence de répulsion, de sorte que le sujet magnétique entre dans un camp ennemi ; il lutte alors avec acharnement, et son corps reproduit par ces convulsions toutes les angoisses de l'âme ; il se passe exactement le même combat entre le somnambule et l'avare qu'entre l'esprit des pirates et ceux qui gardent leurs biens au fond de la mer la même chose se passe partout où les mauvais esprits peuvent exercer leur influence.

- Et Dieu les laisse libre d'agir ainsi ?

- Oui, cher Henri, Dieu ne déroge jamais aux lois de la nature qu'il a créées pour le bien comme pour le mal. Il laisse agir les esprits dans cette voie, comme il laisse libres les hommes qui cherchent à se nuire entre eux, et qui se donnent la mort ; car il sait que le temps est plein d'avenir pour ses enfants, et il attend que ce grand maître agisse.

- Mais, chère sœur, il serait peut-être à propos de te demander la signification de cette vision qui a déterminé ta frayeur sur le lac. Quelle est donc cette catégorie d'esprits qui se sont montrés à toi pendant cette nuit terrible ?

- Ces esprits, mon frère, sont vraiment des démons, tant le mal est profondément gravé en eux. Ceux-ci ne gardent point de trésors au fond de l'eau, mais ils contiennent ces luttes orgueilleuses de l'esprit de domination qui ont désolé l'époque tyrannique du moyen-âge et qui avaient pour prétexte la rivalité des castes de noblesse du sang, l'ancienneté des titres et des blasons. Il s'est commis, avec ces idées erronées, tant de crimes consommés avec tant de cruautés, que ces esprits se sont créés un enfer alimenté par leurs haines féroces ; et tu sais comme moi si la Savoie a été la terre privilégiée où ces despotes ont exercé leur pouvoir ; les ruines des anciens manoirs qu'elle possédait sont encore de tristes pages de cette triste histoire.

- Ces esprits doivent moins souffrir que ceux dont nous venons de parler ; il me semble qu'ils doivent être plus libres.

- Oui, ils souffrent moins parce que leur haine les enivre, et ils éprouvent un véritable bonheur dans le mal qu'ils peuvent encore faire.

- Mais seront-ils éternellement dans cet état, n'y a-t-il point d'espoir de salut pour eux ?

- Il ne tient qu'à eux de trouver un bonheur réel ; mais ce qui les retient dans leur perversité, c'est la vue de l'expiation qu'ils auront à subir en entrant dans la bonne voie, car on ne peut changer

subitement de position spirituelle, même avec des sentiments de repentir, sans avoir expié par de rudes épreuves, et réparé ensuite le mal que l'on a commis.

- C'est vraiment juste ; je reconnais que Dieu, en nous laissant le libre arbitre, a mis à notre portée tous les moyens pour nous rendre heureux ; nous sommes, par conséquent, les ouvriers de nos œuvres.

Chapitre XIII

Cette causerie devait cesser avec le jour ; déjà la lune avait disparu en laissant au ciel cette teinte vague qui n'est ni le jour ni la nuit et, quelques barques de pêcheurs se croisaient sur la mer, et plusieurs s'approchaient de l'île.

Henri comprit la position pénible de Maurice, malgré le plaisir qu'il avait dû éprouver entendant parler Marguerite, il fallait partir pour lui rendre la liberté.

- Ma bonne sœur, dit-il, notre causerie a été très intéressante et elle s'est prolongée plus longtemps que de coutume, il est temps de songer à partir.

- C'est vrai, répondit Marguerite, voici le jour ; mais si nous éveillions ce pêcheur ? Il va manquer l'heure de son travail.

- Tu as raison, petite sœur, et Henri balança vivement le bateau en criant : « Eh, pêcheur ! Allons, allons, à l'ouvrage !

Maurice fit un mouvement et il proféra quelques paroles incohérentes comme s'il était encore sous la puissance d'un rêve.

- Henri donna un vigoureux élan à sa barque et se mit à ramer vers le bord. Cette fois, Marguerite n'éprouva pas de somnolence ; son regard était constamment fixé vers l'endroit qu'elle venait de quitter.

Lorsque Maurice vit ses amis assez éloignés pour ne pas être reconnu, il quitta l'anse où il s'était blotti et se dirigea à son tour du côté de Marseille ; mais, par précaution, il resta au large ; de là il pouvait observer Marguerite au bras de son frère, marchant silencieuse, mais distraite et agitée, et suivant du regard le pêcheur en pleine mer.

Bientôt il les perdit de vue ; Henri et Marguerite venaient de quitter le chemin de la Corniche pour prendre le boulevard du Phare, Maurice se dirigea ensuite pour débarquer sur le quai de la Fraternité en face de son hôtel. Il monta promptement dans sa chambre où Henri l'attendait pendant que sa sœur recevait les soins de sa gouvernante.

Maurice embrassa son ami avec transport.

- Que je suis heureux ! lui dit-il, Marguerite n'est plus perdue pour moi ; je croyais son cœur inaccessible à tout sentiment d'amour tandis qu'il en est pénétré ; je sens que je la possède doublement ; il y a de ma vie en elle. Rien ne m'a échappé, Henri, pas un mot, pas une parole, pas un geste que je n'aie compris ; elle parlait de son amour dans un langage sublime en me révélant ce secret des dieux que je possédais à mon insu, cette puissance magnétique que j'exerçais sur elle. Oui ! Cette voix qu'elle entend c'est la mienne, cette volonté qu'elle subit, cette attraction qu'elle ressent, c'est mon esprit qui s'unit au sien, qui lui commande amour et fermeté, afin de le convaincre et le ramener ainsi dans ses organes. Tu le vois, Henri, elle est à moi, bien à moi ; nul mortel ne pourrait me ravir ce trésor. Tu as vu aussi que cette attraction n'a pas éprouvé de résistance ; elle s'y est abandonnée avec tout l'enthousiasme que peut donner l'amour le plus sincère.

- J'ai déjà tout compris, Maurice ; c'est toi qui as opéré ce miracle ; mais tu avais donc connaissance des principes du magnétisme pour si bien diriger cette guérison ?

- Je les ai, en effet, étudiés, et je suis un adepte convaincu du magnétisme ; mais je n'osais me livrer aux expériences, j'ignorais que je possédais les aptitudes nécessaires pour faire du bien. Je désirais la guérison de Marguerite avec toute l'ardeur de mon âme. Comprenant que son esprit n'était pas dans son corps, je tâchais de l'y attirer par l'ardent désir que j'avais de la voir revenir à la santé ; mais je ne pensais pas en cela faire du magnétisme. Que Dieu est bon, mon ami,

d'avoir mis une si grande puissance à la disposition de ses créatures !

- Oui, dit Henri d'un air pensif, et dire qu'on ne laisse pas pénétrer cette lumière éclatante qui dissiperait si bien toutes les ombres qui enveloppent la science médicale !

Maintenant, Maurice, que penses-tu faire ? Crois-tu pouvoir sans danger te montrer à Marguerite ? Je te laisse juge ; tu as commencé la cure, je te confie la tâche de la terminer.

- Je suis comme toi, mon cher, très indécis, je crois pourtant qu'il serait imprudent de lui rappeler les souvenirs qui pourraient l'impressionner ; du reste, nous n'avons qu'à gagner à son école, car j'étais ravi de l'entendre ; avec quelle âme elle exprimait ses pensées ! La doctrine qu'elle expliquait respirait la sagesse et la vérité, et elle communiquait sa foi tant elle est grande. Qu'il me tarde d'être à ce soir pour la voir et l'entendre encore !

- Et surtout pour remplir le rôle du pêcheur endormi, dit Henri en serrant la main de Maurice ; et les deux amis se séparèrent pour prendre à leur tour un peu de repos.

Chapitre XIV

Le reste de la journée se passa comme les précédentes ; rien dans la conversation de Marguerite ne révéla le retour de la mémoire ; cependant elle cherchait à se distraire en se créant une occupation dans l'arrangement de sa chambre. Henri remarqua avec satisfaction que ses impressions pénibles diminuaient sensiblement.

Le soir, lorsqu'arriva l'heure de la promenade, Maurice en fut aussitôt prévenu ; il monta dans sa barque et attendit là que ses amis eussent quitté l'hôtel ; il les suivit pendant quelques minutes en ramant lentement ; bientôt il les perdit de vue.

Le frère et la sœur marchaient ordinairement jusqu'au vallon des Auffes. Cette petite course était favorable à la santé de Marguerite qui, depuis si longtemps, était privée d'air et d'exercice.

Le père Piton les attendait maintenant avec une confiance sans bornes ; il n'éprouvait plus la moindre inquiétude au sujet de sa barque. Après l'avoir remise gracieusement à ses clients, il se retira en se frottant les mains à la manière des gens satisfaits et il comptait qu'elle lui rapportait pendant la nuit le produit net de ses meilleures journées. Mais comme on ne jouit jamais complètement de son bonheur, il devenait tout à coup triste en songeant au jour du départ de ses amoureux.

Maurice, arrivé avant ses amis, alla s'installer à la même place qu'il avait occupée la veille. Malgré les précautions qu'il avait prises pour détourner l'attention de Marguerite, aucun de ses mouvements n'avait échappé à la jeune fille.

Ce soir là l'air était vif ; une brise assez forte agitait la surface de la mer. Maurice craignait que ce temps empêchât à la voix de sa fiancée d'arriver jusqu'à lui ; mais Henri avait tranché cette difficulté en approchant le bateau le plus près possible du rocher ; par ce moyen ils étaient à l'abri de l'air et des petites vagues.

Marguerite paraissait distraite, tout en fixant involontairement le rocher. Son frère songea qu'il était temps de la rappeler à elle en lui faisant reprendre la conversation de la veille.

- Marguerite, lui dit-il, nous avons laissé notre dernier entretien au milieu de détails les plus intéressants. Mais permets à ce sujet que je te fasse une remarque : je n'ai pas compris pourquoi les esprits de ces seigneurs qui, pendant leur existence terrestre, ont tant combattu pour acquérir et conserver leurs biens et leurs titres, attaquent après leur mort des êtres qu'ils n'ont même pas connus pendant leur séjour sur la terre ?

- Et qui te dit, Henri, que je leur étais inconnue et que je n'ai pas pris une part plus ou moins directe dans leurs injustices ? Et que toi, mon frère, tu n'aies pas aussi été coupable, puisque tu as souffert de mon épreuve. Tous les événements sont dirigés par la main de la justice divine. Ceux qui souffrent les douleurs de ceux qu'ils aiment expient les fautes passées ; comme il arrive aussi que des esprits peuvent, par dévouement, soutenir et guider des êtres incarnés pendant leur pénible carrière.

- Je comprends ces actes de dévouement, c'est le sublime de l'amour ; il n'est donc pas étonnant que cette sollicitude se continue après la mort dans des circonstances tout à fait occultes, mais qui, cependant, deviennent compréhensibles pour qui possède l'intuition de l'existence spirituelle. Ainsi, cela me fait comprendre pourquoi il a été permis à notre mère de te préserver de l'atteinte de ces êtres malfaisants ; et pourtant cette protection serait demeurée complètement inconnue, si tu n'avais pas conservé la mémoire de cet événement. Mais ce qui m'étonne, c'est la promptitude et l'à-propos de son apparition dans ce moment suprême. Serait-elle donc aussi

restée consignée dans cet endroit dangereux où elle avait trouvé la mort ?

- Non, Henri, notre mère, après la mort terrible qu'elle venait de subir, n'a pas été troublée ; ses bonnes actions lui avaient assigné une place parmi les esprits qui ont à accomplir une mission de charité, soit sur la terre, soit dans les mondes inférieurs. Notre bonne mère vit la douleur profonde où sa mort nous avait plongés ; elle nous entourait aussitôt de tout son amour, et tâchait de pénétrer nos cœurs de douces consolations. Elle nous avait laissés si jeunes ! Sa sollicitude étant toujours en éveil, il n'est pas étonnant qu'elle ait vu le danger qui me menaçait si j'étais restée à la merci de ce groupe de mauvais esprits.

- Ces esprits ont-ils été complices de la mort de notre mère ?

- Oui, mon frère, mais elle ne les a pas vus ; seulement ils ont attiré la barque près de cet endroit dangereux, car les esprits méchants ont plus de facilité à exercer leurs mauvais desseins et leurs vengeances là où le danger existe.

- Tu vois, Marguerite, que ces démons ont donné volontairement la mort à notre mère ; ils ont donc une puissance illimitée qui rivalise avec celle de Dieu ?

- Henri, tu blasphèmes en parlant de la sorte. Je viens de te dire que les mauvais esprits servent souvent à l'exécution des lois divines, mais ils ne peuvent les diriger.

- Alors notre mère devait donc périr de cette manière ?

- Oui, car elle avait demandé cette épreuve après bien des incarnations de repentir, pour expier un crime qu'elle avait commis.

- Ma mère avoir commis un crime ! Oh ! Marguerite, c'est toi qui blasphèmes maintenant ; je ne comprends plus, je ne veux plus comprendre !

- Ne te trouble pas ainsi, mon frère, mais raisonne ; les lois du repentir et de la réparation n'ont pas été faites seulement pour la foule qui nous est indifférente, et les bienfaits de la réincarnation ne sont pas une simple théorie où nous n'avons garde d'entrer comme militants. Si nous sommes sur la terre, c'est que nous avons des dettes à payer. La mort de notre mère est le dernier denier de ce qu'elle devait vis-à-vis de sa conscience. Elle a subi la peine du talion ; c'est elle qui avait demandé de finir ainsi. Maintenant, elle en rend grâce à Dieu, car sa conscience est libre.

- A-t-elle pu comprendre après sa mort pour quelle faute elle avait expié une si rude épreuve ?

- Certainement ; lorsqu'on est débarrassé de son enveloppe charnelle, toutes les existences passées se déroulent à notre vue spirituelle ; c'est là que nous pouvons nous rendre compte du chemin que nous avons déjà parcouru, et de celui qui nous reste encore à faire.

- Marguerite, connais-tu quelques détails sur cette ancienne existence ? Mais si tu crois affliger notre mère en me les révélant, garde le secret.

- Je puis tout te raconter, Henri, sans commettre aucune indiscretion. Les esprits élevés n'ont pas de fausse honte en avouant leurs torts.

Notre mère, dans une époque assez reculée, était un de ces seigneurs si orgueilleux ne rêvant qu'à la gloire. Pour arriver à ses fins, il renversa tous les obstacles. Il se rendit coupable d'avoir fait disparaître dans les eaux des personnes qui gênaient son ambition. Dans cette dernière existence où elle fut notre mère, elle a voulu renouer d'anciens liens de famille, car nous avions aussi participé à ses méfaits à des degrés plus ou moins rapprochés.

- Mon Dieu ! dit Henri, mon esprit se perd au milieu de complications d'événements si bien enchaînés ! Je conçois que ceux qui n'ont pas pénétré dans les secrets du monde invisible par le dégagement momentané de l'esprit, puissent rester longtemps dans l'ignorance complète de lois aussi sages, dont la conscience et le dévouement sont les principaux arbitres parce que rien n'échappe à leur prévoyance qui leur vient de Dieu. Mais je reconnais en même temps combien nous marchons à tâtons car très peu de personnes sont initiées à ces grandes révélations, et combien luttent avec l'inconnu avant de trouver une ligne droite où la conscience règne en pleine

sécurité.

- Oui, Henri, les mortels marchent au milieu d'un labyrinthe où ils semblent toujours monter, croyant enfin tenir le fil d'Ariane ; puis, sans qu'ils s'en doutent, ils descendent dans un abîme où tout devient obscur à leur entendement. Dieu, cependant, a égard à ceux qui n'ont rien vu, rien entendu ; mais il traite sévèrement les hommes dont l'intelligence a pu pénétrer au-delà du voile qui leur cache la vérité.

Me voilà amenée à te parler du rôle que les êtres immatériels jouent dans les destinées comme auxiliaires, en raison de leur libre arbitre, par le moyen de l'influence qu'ils exercent sur les mortels, suivant les passions qui les animent.

Les esprits animés d'un sentiment de haine et de jalousie cherchent sur la terre leurs victimes, soit pour exercer des vengeance personnelles, soit pour préparer les événements de ceux qui doivent subir la peine du talion, ou toute autre épreuve capable de les faire avancer d'un pas dans la vie spirituelle ; car, vois-tu, Henri, lorsqu'une âme est sur le point de se réincarner, elle ne marchand pas avec les souffrances. Elle voudrait, au contraire, si elle le pouvait, les accumuler toutes sur son existence, afin d'avancer plus rapidement. Puis, lorsqu'elle est entrée dans la vie terrestre, elle oublie ces promesses ; elle ne peut donc, pour accomplir les événements de la destinée, les provoquer elle-même ; elle sortirait alors des limites de sa nature nouvelle en tombant dans les extrêmes.

L'esprit peut demander des épreuves, mais l'être incarné doit faire son possible pour les éviter, c'est-à-dire, qu'il ne peut provoquer aucun malheur sous peine de faillir à la saine raison. L'homme n'a pas le droit de se faire justice à lui-même. S'il se donne la mort, il commet un suicide ; faute grave à expier dans le monde des esprits. S'il use sa santé par des privations volontaires, il abrège ses jours ; suicide lent qui réclame aussi sa peine. Si, par sa négligence ou sa paresse il attire la misère, et avec elle les malheurs qu'elle occasionne, il en sera rigoureusement puni. Il faut donc, pour que les épreuves aient une valeur réelle, qu'elles ne soient provoquées par aucune mauvaise passion. On doit jouir de la vie dans des limites raisonnables, en faisant son devoir ; toutes les épreuves qui surviennent dans ces conditions sont des dettes que nous payons à notre conscience, si nous les supportons sans murmures ; car s'il en était autrement, nous perdriions le mérite de tant de maux, sans pour cela les éviter.

- Peux-tu me dire, Marguerite, comment les mauvais esprits manifestent leur influence que tu appelles obsession ?

- Généralement, par la frayeur. Comme j'ai déjà eu l'occasion de te le dire, l'esprit se dégage sous l'impression de cette secousse, et ne peut ensuite se replacer facilement dans ses organes. Ces démons invisibles profitent alors de cet état pour prendre possession de ce corps abandonné, mais comme l'organisme n'a pas été préparé pour les facultés intellectuelles de ce nouveau locataire, il s'ensuit que la folie se manifeste avec des symptômes dangereux, plus alarmants mille fois que lorsqu'elle a toute autre cause pour mobile.

Il est utile, pour combattre ce genre de folie, de recueillir toutes les paroles incohérentes qui sortent de la bouche de l'obsédé, de les juger, de les commenter, et on arrivera par ce moyen à découvrir à quelle catégorie d'esprits appartiennent les obsesseurs.

Il faut aussi se rendre compte de la conduite et des passions dominantes du malade. S'il a des habitudes d'intempérance, d'ivrognerie, s'il a des passions sensuelles, il attire naturellement auprès de lui des esprits ayant des passions semblables, et qui trouvent encore une certaine satisfaction en s'associant à ses débauches.

Tu vois, Henri, que toutes les obsessions ne sont pas d'anciennes dettes que l'on a à acquitter ; les hommes en contractent souvent par l'inconduite et la dépravation. Celles-là ne font pas de crédit, elles ne peuvent attendre une autre existence, parce que les sens étant énervés, la santé

compromise, les facultés intellectuelles surexcitées, cette révolution morale et physique plonge l'esprit dans un égarement si grand qu'il perd sa liberté d'agir et de raisonner, il abdique tout devoir et perd par conséquent l'empire qu'il doit exercer sur lui-même.

Ce genre d'obsession, se manifeste toujours par des fureurs subites, comme si l'obsédé livrait un combat acharné avec des êtres invisibles. Il accompagne cette lutte de blasphèmes et d'injures. Il est animé d'une force extraordinaire à laquelle rien ne résiste. On comprend facilement que ces esprits sont de la pire espèce, ils peuvent se rencontrer plusieurs autour du même corps dont ils se disputent la propriété en s'injuriant et en combattant. Le corps de l'obsédé reproduit tous ces faits et gestes par la plus grande agitation.

Le traitement à suivre pour cette folie est à peu près le même que pour tous les genres d'obsession, en ce qui concerne le côté physique de la maladie. Quant à la partie morale, elle varie suivant la nature des esprits. Il est urgent alors de calmer les passions qui provoquent l'obsession.

Les esprits obsesseurs sont assez faciles à éloigner lorsque cette guérison est dirigée par un magnétiseur sérieux, de bonnes mœurs et d'une conduite irréprochable. Son contact en impose aux esprits qui ne se trouvent plus à leur aise en sa compagnie, ils sentent qu'ils ne sont plus dans un milieu qui convient à leur nature perverse, ils se voient surpris comme des malfaiteurs en flagrant délit, ils luttent un moment, pensant décourager cet adversaire inattendu, puis, bientôt, ils sentent qu'ils ne peuvent l'intimider, ils se retirent un moment tout en épiant s'ils pourront reprendre la place abandonnée de force, mais le magnétiseur intelligent comprend le travail qu'il a à faire, il commence par dégager rapidement les fluides impurs dont les mauvais esprits ont saturé leur victime.

Il est très utile d'opérer ce dégagement dans un vase d'eau que l'on place devant le malade, de cette manière on évite le retour de ces fluides sur l'obsédé, l'eau ayant la propriété de les absorber. Le magnétiseur a le soin de se dégager à son tour, puis il impose les mains sur la tête de l'obsédé pendant quelques minutes ; il termine ensuite par des passes à grand courant opérées de haut en bas, en ayant soin de croiser les mains en passant devant l'estomac afin de suivre par ce geste les nerfs qui se croisent en cet endroit.

Le malade se trouve ainsi saturé d'un fluide bienfaisant qui ferme toute issue aux mauvais esprits. Avec cette méthode appliquée minutieusement, on peut arriver à des guérisons surprenantes, mais il faut que le malade, après son rétablissement, se corrige de ses mauvais penchants afin de ne plus donner accès aux mauvaises influences.

- Que tout cela est merveilleux de vérité et de simplicité ! dit Henri. Continue, chère sœur, à me faire part de tes observations qui m'instruisent et m'intéressent.

- Cher Henri, il me faudrait plus que cette existence pour te dire tout ce que j'ai vu et compris, car, dans le monde spirituel, l'âme est tellement subtile qu'elle embrasse d'un coup d'œil tout un système de lois philosophiques et scientifiques. J'ai compris des choses que je ne puis expliquer parce que l'heure de les révéler n'est pas encore venue. Je me bornerai donc à te donner les explications qui pourront être utiles en te démontrant que les drames qui se passent dans le monde des esprits se répètent et se dénouent sur la terre sans que nous puissions en voir les principaux acteurs. Tu comprendras, par les exemples que je vais te citer, que les êtres immatériels ont comme les hommes des passions qui les égarent et dont la mauvaise influence se répand sur les personnes qui les ont excités d'une manière volontaire ou inconsciente.

La jalousie est surtout dangereuse lorsqu'elle se continue après la mort. J'ai eu l'occasion de constater ce fait chez un esprit complètement égaré par cette passion.

Pendant son existence terrestre il avait aimé une personne qui ne partageait pas ses sentiments. Aussitôt après sa mort, il se sentit poussé par son amour vers celle qu'il avait laissée sur la terre,

et la pénétra d'une influence qui l'impressionnait désagréablement. Elle n'avait pas connaissance des communications des esprits avec les mortels. Elle entendait bien une voix intérieure qui lui tenait un langage où se dépeignaient l'amour le plus passionné et une jalousie sans bornes, mais elle croyait être le jouet de ses propres pensées. Elle tomba bientôt dans une grande tristesse qui altéra visiblement sa santé. Les distractions qu'on lui procurait semblaient amener chez elle un redoublement de tristesse. Enfin on songea qu'un prochain mariage avec l'homme qu'elle aimait mettrait un terme à cette mélancolie ; malheureusement, il n'en fut rien. Cet esprit arriva alors au paroxysme de la jalousie, et résolut d'employer toute sa puissance pour jeter la discorde entre ces nouveaux époux. Aussitôt il se rendit maître absolu de sa victime, qu'il dirigea à son gré, et le jour de son mariage elle devint folle. Il lui inspira une telle haine contre son mari, que plus d'une fois elle chercha à le faire mourir. Ce mauvais esprit la poussait en même temps au suicide, pensant par ce moyen la posséder exclusivement. Il fallut exercer une surveillance rigoureuse pour empêcher l'accomplissement de ce funeste dessein, et, pour mettre le comble à son trouble, cette voix intérieure ne lui parlait plus que mort et damnation.

Sa famille au désespoir ne négligeait rien pour lui rendre le calme et la santé dont elle avait tant besoin ; mais la science se déclara impuissante devant un mal aussi incompréhensible. Cet état durait depuis environ un an, lorsqu'on se décida à faire l'essai du magnétisme,

- Et, a-t-on obtenu une amélioration dans son état ? demanda Henri.

- Non seulement une amélioration, mais une guérison complète, et cette jeune femme a retrouvé avec la santé le bonheur, que ces heureux époux apprécient doublement.

- Et le magnétisme seul a opéré ce miracle ?

- Non, Henri : dans ce cas le magnétisme seul n'aurait pas suffi. Il fallait aussi ramener cette âme à de meilleurs sentiments. Le magnétiseur comprit qu'il avait à lutter avec un esprit jaloux, il en eut la confirmation par la jeune femme elle-même qui, à la seconde séance, s'endormit du sommeil magnétique ; en cet état, elle put voir l'esprit qui l'obsédait. Elle le raisonna de son mieux, en lui dépeignant le mal moral qu'il lui avait causé. Cet esprit lui avoua qu'il voyait dans son époux un rival redoutable avec lequel il voulait engager un combat à mort. Mais il fut vaincu par les prières et les bonnes instructions qu'il reçut ; et, après quelques jours d'hésitation, il se décida à abandonner sa victime et à entrer dans une meilleure voie.

- Le fait que tu viens de me citer prouve qu'il se passe dans le monde spirituel des événements aussi excentriques, aussi romanesques que parmi nous ; mais ce qui m'étonne, c'est la prompte conversion de cet esprit dont la jalousie allait jusqu'à vouloir faire commettre des crimes ; tandis que sur la terre cette passion est incorrigible. Cependant, tout chez cet esprit indique une nature implacable et mauvaise.

- Tu te trompes, Henri ; il était même très bon pendant sa vie ; c'est pour cela qu'il est si vite revenu de son égarement. Il était fou par excès de jalousie, comme cela arrive aux mortels lorsque cette passion s'exalte.

- Quel a été le sort de cet esprit après avoir abandonné sa victime ?

- Il a été dirigé dans des écoles spirituelles où vont les âmes qui ne sont pas suffisamment instruites des choses qui intéressent leur avenir, et celles aussi qui se préparent à la réincarnation. Il y a encore une catégorie d'esprits qui obsèdent sans mauvaise intention ; ce sont des âmes errantes qui ne cherchent pas à établir leur position spirituelle, parce qu'elles se préoccupent des soucis de la vie. Elles se plaisent encore dans cette inquiétude, s'épouvantent et se troublent lorsqu'il survient des peines à ceux qu'elles ont laissés sur la terre, au lieu de les aider moralement à les supporter.

Ces esprits ne savent rien, et ne veulent rien savoir de ce qui pourrait élargir la vue de leur intelligence. Ils ont constamment leurs pensées tendues vers la terre ; leurs regards ne se fixent

que sur le mauvais côté de l'existence ; ils sont ordinairement très tenaces, et il est difficile de les convaincre par le raisonnement. Ils aiment à s'approcher de personnes apathiques et accessibles à la tristesse, auxquelles ils font subir une véritable obsession, d'autant plus pénible qu'elle flotte entre la folie et une pleine connaissance de l'état d'affaiblissement moral qui ne permet plus de reprendre le courage et l'espérance.

- Tu viens de dire, ma bonne sœur, que les esprits inquiets choisissaient pour victimes les personnes qui ont les mêmes penchants, les mêmes préoccupations ? j'ai quelquefois, cependant, remarqué le contraire ; car j'ai vu des hommes très bien doués et d'une intelligence remarquable être atteints tout à coup d'une maladie morale, devenir sombres, inquiets et souvent même dangereux. Je suppose que ce doit être une obsession d'un genre tout particulier, mais dont je ne comprends pas la nature.

- Ta remarque est juste, Henri, Ce genre d'obsession est produit par des esprits qui sont tourmentés par les remords de certaines fautes restées ignorées, et dont la responsabilité a pesé sur des êtres innocents qui ont été victimes de leur silence et de leur hypocrisie. Je puis, à ce sujet, te citer un exemple frappant, qui pourra jeter une vive lumière sur tous les faits analogues.

J'ai connu un esprit qui pendant sa vie avait su s'attirer l'estime et la considération des personnes qui le connaissaient, il était employé dans une administration.

Un jour, il eut la mauvaise pensée de soustraire une somme assez importante. Un grand émoi régnait parmi les employés responsables. On n'osait accuser personne, il n'y avait point de preuves et aucun de ses amis n'eurent sur lui le moindre soupçon. Sa conduite régulière et ses longues années de bons services lui avaient acquis une confiance sans limites, mais comme on ne découvrait pas l'auteur de ce vol, le caissier fut obligé de rembourser cette somme sous les yeux mêmes du coupable. La honte, l'amour propre d'une âme que le vice n'avait pas encore corrompu lui empêchèrent de révéler sa faute, il souffrait horriblement des luttes intérieures que lui livraient ses remords, sa conscience se faisait entendre et les reproches qu'elle lui adressait étaient d'autant plus sévères que c'était la première fois qu'il manquait à l'honneur.

Sa santé se minait sous l'étreinte de tant de douleurs morales, il tomba dans une profonde tristesse, et il mourut quelque temps après sans avoir fait aucun aveu.

Arrivé dans le monde des esprits, loin d'avoir retrouvé le repos, il ressentit les tortures morales les plus intolérables. Sa conscience révoltée avait tracé sur son front en lettres fluidiques le mot : « voleur » et il se figurait que cette marque indélébile était visible à tous ceux qui l'avaient connu sur la terre et dans le monde des esprits. Il ne savait comment se soustraire aux regards scrutateurs qui semblaient lire jusqu'au fond de sa conscience cette faute cachée.

Dans sa douleur insensée il obséda cet ami qui avait supporté la peine de son vol en remplaçant la somme enlevée. Chaque nuit, au moment où il entrait dans le sommeil, cet esprit s'emparait de son corps, non pas dans l'intention de lui nuire et de le faire souffrir, mais pour la satisfaction de se cacher un moment dans le corps d'un honnête homme où il pensait trouver quelque repos et se soustraire un instant au feu dévorant de ses remords. Mais là encore, il ne trouvait pas le calme tant désiré. Il poussait des cris terribles et se croyait poursuivi par la police. Le corps de l'obsédé reproduisait toutes ses impressions, il cherchait à se soustraire par les portes et les fenêtres, qu'il fallait barricader soigneusement pour empêcher un malheur. Il devenait alors menaçant et il courait dans sa chambre les yeux hagards et en proie au plus grand désespoir, c'est avec peine qu'on parvenait à le calmer.

Après cette crise qui se renouvelait chaque soir, cet homme goûtait quelques heures de sommeil, et le jour il vaquait à ses occupations sans être nullement inquiet. L'esprit qui l'obsédait n'avait pas assez de pouvoir sur lui pour le posséder continuellement ; il fallait pour cela qu'il surprit le moment de l'émancipation de l'âme, c'est-à-dire le sommeil.

- Tu comprends, cher Henri, que les médecins n'entendaient rien à cette maladie qui rendait cet homme fou. Les remèdes les plus énergiques lui furent donnés sans amener aucun changement dans son état. Enfin, à bout de sacrifices, on recourut à un magnétiseur qui, après plusieurs mois de patience, de prières et de volonté, parvint à le guérir.

- Chère Marguerite, comment as-tu eu connaissance de cette faute, puisque cet homme était mort sans la révéler ?

- Toujours par l'étude approfondie de la doctrine spirite. Le magnétiseur comprit, en observant les paroles et les allures de l'esprit dans le corps de l'obsédé, que l'obsesseur avait, sans doute quelques raisons pour craindre la police. Par le moyen de sa médiumnité, il le questionna avec douceur, afin de gagner sa confiance ; l'esprit répondit d'abord avec hésitation, puis, peu à peu, avec abandon. Ses réponses remirent en mémoire au caissier l'affaire de la disparition d'argent, et il se souvint aussi que c'était depuis l'époque de la mort de ce jeune homme qu'il était atteint de cette maladie. Cependant, il hésitait encore à croire que ce fût le vrai coupable ; mais cet esprit avoua tout avec un véritable repentir que ses longues souffrances morales avaient augmenté. Il avait perdu l'espoir de se réhabiliter et de réparer sa faute ; on le rassura sur ce point, et les bons esprits achevèrent son instruction spirituelle en lui enseignant que par la réincarnation il pourrait purifier sa conscience.

Son enfer a duré dix ans sans qu'un rayon d'espoir ni une parole de consolation soient venus adoucir son âme déchirée par les remords. Après ce temps, il fut délivré ainsi que sa victime.

- Cette instruction est des plus intéressantes, je comprends toute la responsabilité de conscience que devait avoir cet esprit, mais je suppose que l'homme loyal, qui endurait cette obsession, l'avait sans doute méritée.

- Certainement, Henri ; il y a tant de choses que nous ignorons dans le passé des existences, que nous ne devons nous étonner de rien en ce qui concerne les épreuves de la vie. Tu vois donc que l'on ne doit pas généraliser les causes de la folie et de l'obsession ; ces maladies réclament une étude sérieuse et soutenue des lois qui dirigent les infirmités de l'âme si unies à celles du corps, et par conséquent, il faut appliquer les remèdes qui conviennent à chacune de ces deux natures si différentes.

Il est indispensable de prendre de grandes précautions en pratiquant le magnétisme, afin de se garantir d'une contagion fluidique qui n'est pas sans exemple. Il faut que le magnétiseur se cuirasse lui-même par la volonté, et qu'il tâche de s'associer un bon esprit qui écarte le danger. J'ai vu des personnes qui ont cherché à soulager des obsédés en les entourant de toute leur sympathie, et en leur prodiguant les soins les plus délicats, être immédiatement atteintes de la même maladie. Ce sont généralement des créatures sensibles qui attirent le mal et l'absorbent.

Il y a aussi des esprits souffrants qui s'attachent aux personnes qui prient pour eux, et les épuisent en se nourrissant de leurs fluides au détriment de la santé de ces êtres charitables qui laissent ainsi échapper, sans s'en apercevoir, toute la substance spirituelle et vitale qu'ils possèdent sans avoir la force de la retenir, de la gouverner et de l'alimenter à mesure qu'ils la dépensent au soulagement de ceux qui souffrent.

Le fluide se perd alors par tous les pores comme autant de milliers de veines ouvertes ; le cerveau se vide, le sang s'appauvrit, les nerfs se tendent et les facultés s'affaiblissent ; on arrive ainsi à un état de langueur qui dégénère non pas en folie, parce qu'il reste toujours un caractère intelligent, mais en une inertie complète ; les sensations de l'âme ne peuvent plus se manifester, la vie s'en va en détail, et la mort arrive tardivement à en éteindre les dernières étincelles, si, par le magnétisme, on ne comble pas promptement ce vide en alimentant de nouveau la source des fluides vitaux qui est tarie et en relevant la sensation de l'âme qui subit la même altération ; car la raison nous dit que, même dans les bonnes choses, il y a des précautions à prendre pour ne pas

être victime de son dévouement ; il est donc nécessaire de se garantir, lorsqu'on a près de soi des êtres vicieux.

Je ne devrais pas donner à ce cas le nom d'obsession, mais bien plutôt celui d'absorption ; ces sortes de maladies ne se produisent pas toujours par l'influence des esprits, elle est même très commune entre les mortels.

- Mais alors, elle devient simplement une maladie physique ?

- Physique et morale, Henri, et c'est une des plus belles études physiologiques et psychologiques que l'on puisse faire ; cette maladie varie suivant l'impression qui la provoque.

L'amour, une grande sympathie, détermine une affinité de fluides qui se dépensent continuellement par le bonheur de tous les instants, ou par les épreuves et les souffrances supportées en commun, et que chacun veut attirer à soi pour en préserver l'autre. L'appréhension de la mort pour deux êtres qui s'aiment devient aussi un véritable tourment : lequel laissera l'autre sur la terre d'exil ? Ils se contemplent par moments comme s'ils voulaient sonder dans leurs âmes l'arrêt du destin. Ils exercent ainsi un magnétisme constant, mais inconscient et imprudent, qui détermine une forte dépense de fluides lesquels se perdent ou s'absorbent par celui des deux qui a la plus grande force d'attraction.

Ainsi, deux forces égales ne peuvent se maintenir dans un milieu intime ; il y en a toujours une qui s'abandonne à l'autre, soit par un sentiment d'admiration, soit par amour ou par humilité. Mais si cette concession ne reposait pas tout premièrement sur l'amour, elle serait repoussée par l'orgueil, et il s'établirait une sorte de lutte où chacun voudrait triompher aux dépens de l'autre ; alors, l'effet contraire se produirait, parce que les adversaires ont besoin, pour ce combat moral, d'une grande concentration de fluides où chacun se renferme dans une personnalité égoïste. Il n'y a donc plus attraction, ni absorption, mais bien plutôt un sentiment excessif de répulsion.

L'indifférence devient l'état neutre entre ces deux extrêmes ; elle attend l'effet de l'influence, qu'elle devrait toujours régler avec la raison, afin de bien gouverner et de tempérer les sentiments et les passions ; car l'amour porté à l'extrême devient un état de faiblesse morale qui peut amener l'exaltation et la folie pour celui qui absorbe, et l'épuisement et la mort pour l'être sensitif, qui donne toujours par l'impulsion d'une passion pure, mais mal dirigée.

On voit aussi ces effets morbides se produire par des mères sur leurs enfants, lorsqu'elles les aiment avec trop d'ardeur, en les entourant d'une continuelle sollicitude mêlée d'inquiétudes et d'appréhensions ; elles absorbent ces petits êtres, qui perdent visiblement leur fraîcheur, puis leur santé, et qui finissent par s'éteindre ; et cette mère, dans son excessif amour, ne se doute pas qu'elle est, elle-même, la cause principale de cette fin prématurée.

- C'est sans doute pour cette raison, Marguerite, que l'on vit si peu de temps avec ceux que l'on aime, et que le contraire existe généralement avec les personnes antipathiques, parce que, de part et d'autre, comme tu le dis fort bien, il y a une concentration de fluides vitaux qui entretiennent la vie et qui donnent une sorte d'énergie par la lutte permanente que cet état exige.

- Tu as bien compris, Henri, et je puis ajouter que l'amour le plus pur et le plus légitime ne peut être exempt d'amertume, et je dirais même de monotonie, s'il est basé sur un bonheur égoïste et sur les soins attentifs d'un bien-être terrestre.

L'amour doit former autour de soi un rayonnement qui éclaire et qui réchauffe tous ceux qui vous approchent, parce que le véritable amour purifie le cœur de toute haine ; il plane sur toutes les souffrances de l'humanité et y compatit ; rien ne doit lui être indifférent.

Qu'il y aurait à méditer, à chercher, pour augmenter le bonheur de deux êtres unis ! S'ils cultivaient les sciences utiles et les délicates consolations de la religion du cœur, que de poésie sublime s'ajouterait à celle de la grâce et de la beauté ! Car l'amour qui reste sur la terre se fane bien vite et s'éteint avec l'âge et les soucis.

Henri ! Si tu pouvais éprouver comme moi cette félicité qui ravit mon âme en ce moment ! Je crois que je ne suis pas isolée et qu'un amour profond répond aux élans de mon cœur. Il me semble qu'il y a près de moi un être sympathique qui élève ses pensées avec les miennes comme sur les ailes d'une colombe qui vole vers le soleil, vers le printemps et les fleurs. Cet être invisible emplit mon âme d'une douce passion. Où es-tu donc, ami qui possède le don d'élever mes pensées vers le beau, vers le sublime ? Habites-tu la terre, ou bien t'ai-je connu dans la patrie immortelle où naquit l'amour ? Qui peut me révéler le lieu de ta retraite ? Pourquoi ne te montres-tu pas à moi ?

- Partons, ma sœur, dit Henri, voici le jour, tu t'exaltes et tu souffres.

- Ne crains rien, mon frère, j'ai toute ma raison, ne quittons pas la mer encore, le soleil va se lever bientôt, et je voudrais assister à son entrée triomphante sur ce vaste horizon, laisse-moi un instant monter sur ce rocher, nous pourrons jouir pleinement de ce magnifique spectacle !

Et sans attendre de réponse, Marguerite franchit d'un pied léger la distance qui la séparait de la terre, et pendant que son frère attachait la barque, elle gravit avec l'agilité du chamois le sommet aride et escarpé du roc. Arrivée à la cime, son pied buta contre le corps d'un homme étendu à terre ; la jeune fille poussa un petit cri de surprise, mais elle ne chercha pas à s'éloigner.

Maurice - car c'était lui - avait renouvelé sur Marguerite les expériences magnétiques ; il se guidait d'après les indications qu'il avait reçues de sa bouche pendant sa causerie avec son frère. Lorsqu'il vit le mouvement que fit la jeune fille pour quitter la barque, il se coucha à terre et s'enveloppa promptement de son manteau.

Il était heureux de savoir sa fiancée si près de lui ; il entendait sa respiration précipitée, et il sentait le frôlement de sa robe. Il était ivre de crainte et de bonheur ; il luttait avec le désir ardent de se faire connaître d'elle et la crainte de lui rendre trop brusquement ses souvenirs, car il comprenait le danger qu'elle pouvait courir si l'on tranchait trop tôt les liens qui la fixaient encore au monde spirituel.

Il continua donc sur Marguerite sa force de volonté, et il lui prodigua toutes les effluves magnétiques que lui suscitaient son bonheur et son amour.

Henri était prévenu des expériences que devait faire son ami dans le but d'aider l'esprit de la jeune fille à reprendre la possession complète de ses organes se tenait donc à une faible distance, afin d'observer à son aise les effets de cette manifestation directe. Marguerite, arrêtée devant l'inconnu, était à demi-penchée, une de ses mains posée sur son cœur comme pour en comprimer les battements, pendant, que l'autre tendue vers Maurice semblait s'être paralysée au moment où elle s'apprêtait à relever le coin du manteau qui lui cachait son visage.

Henri, depuis un moment, regardait sa sœur avec inquiétude ; son immobilité l'effrayait ; il s'approcha d'elle et lui prit la main, elle était rigide et glacée, son regard était vitreux et sans expression. Henri épouvanté appela son ami à voix basse.

- Maurice, Maurice, lui dit-il, Marguerite est en danger ; tu la tues par un magnétisme trop prolongé. Maurice se leva précipitamment, et, après avoir examiné la jeune fille :

- Ne te trouble pas, dit-il à Henri, elle est en catalepsie, et j'ai besoin de toute ma volonté, et de tout mon sang-froid pour la sauver.

Le jeune homme comprit que le sentiment d'amour qui l'animait pendant qu'il agissait sur elle, l'avait exaltée d'abord, et que son esprit s'était ensuite échappé de sa prison pour aller goûter ce bonheur si pur qu'elle avait décrit avec tant de passion un moment auparavant.

Marguerite semblait scellée sur le sol comme une de ces statues antiques dont l'expression dépeint tout à la fois la curiosité et la crainte. Maurice fit le calme en lui, afin de rappeler sans secousse cette âme sensitive dans son enveloppe charnelle ; il prit sa main glacée et plongea son regard ardent au centre des yeux immobiles de sa fiancée. Il resta ainsi pendant un long moment,

qui parut un siècle à Henri.

Enfin, les membres de Marguerite redevinrent souples et son regard s'humecta de larmes. Maurice se leva aussitôt pour soutenir ce corps qui se penchait comme une fleur sous l'action d'un soleil brûlant. Il la fit asseoir sur son manteau, tandis qu'Henri soutenait sa tête penchée sur son épaule. Bientôt les yeux de la jeune fille se fermèrent, et l'on pouvait voir la vie revenir à mesure que la chaleur magnétique circulait dans tout son être. Maurice suspendit l'effet du dégagement pour mieux observer le travail actif qui s'opérait dans ce corps alors que l'esprit s'en rapprochait. Le jeune magnétiseur était heureux du résultat de ses premières expériences, il contemplait la jeune fille comme un sculpteur doit contempler son œuvre, lorsqu'elle est parfaite ; il venait de jouer avec la vie comme Dieu qui peut la prendre et la donner à volonté. Jamais Marguerite ne lui avait paru si belle, on eût dit un ange endormi ; il prit sa main qu'il couvrit de baisers.

- Marguerite, lui dit-il, ma bien-aimée, je ne veux pas te rendre à ton état naturel avant d'avoir de toi quelques paroles pendant que le fluide magnétique te donne la lucidité et ouvre à ton âme le vaste champ du souvenir, oh ! Parle Marguerite, je t'en conjure, je t'en supplie, reconnais ton fiancé, dis-lui si tu l'aimes toujours. Regarde dans le passé à l'époque de notre bonheur, lorsque nous faisons encore des rêves pleins d'espérance ; tu me retrouves aujourd'hui, après la terrible épreuve que j'ai supportée avec toi, aussi fidèle et plus aimant. Répète mon nom, ma belle Marguerite, je serais si heureux de l'entendre encore sortir de ta bouche !

La jeune fille tressaillit en entendant cette voix, mais elle ne prononçait que des mots inarticulés.

- Je veux que tu parles, dit Maurice, en faisant quelques passes sur la tête de Marguerite, je te le commande avec tout mon amour.

- Maurice ! Maurice ! s'écria la jeune fille, mon fiancé, mon ami, toi ici après une aussi longue absence... tu m'es donc rendu, oh ! Maintenant nous allons être heureux, je suis vivante, c'est toi qui as entretenu ma vie par ton amour, je veux vivre encore pour te donner un peu de bonheur sur la terre.

- Serais-je assez heureux, Marguerite, pour achever l'œuvre de ta guérison ? Donne-moi les conseils que tu jugeras nécessaires, je m'y conformerai scrupuleusement.

- Je ne puis dans ce moment te donner aucun conseil, je suis brisée par la fatigue et l'émotion, je n'ai qu'une grâce à te demander : ne me laisse pas le souvenir de ce moment de bonheur, cela nuirait aux instructions que j'ai encore à donner. Emmène-moi d'ici, et lorsque tu m'auras rendue à moi, fuis avant que j'aie le temps de te reconnaître, car la mémoire du passé reviendrait, mais elle effacerait complètement les souvenirs du monde spirituel. Tu peux m'endormir encore de ce sommeil surnaturel, où je goûte tant de douces joies puisque je puis t'entendre, te voir et t'aimer.

- Oh ! Que tu me rends heureux, Marguerite ! Viens maintenant, descends dans la barque, je te soutiendrai....

Et la jeune fille se leva et descendit vers la mer en donnant le bras à son fiancé. Elle s'assit sans hésitation à sa place habituelle. Maurice monta dans son bateau et s'empessa d'éveiller Marguerite sans être aperçu d'elle, puis il s'enfuit à force de rames dans une autre direction.

Marguerite ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air étonné.

Comment se fait-il demanda-t-elle à Henri que je me trouve ici ? Je n'ai aucune mémoire d'être entrée dans ce bateau, je me souviens seulement d'être montée sur le rocher avec l'intention de contempler à mon aise le lever du soleil. Je me rappelle aussi d'avoir vu un homme endormi enveloppé d'un manteau. Là s'arrêtent tous mes souvenirs, que m'est-il donc arrivé, Henri ?

- Rien qui puisse t'inquiéter, ma bonne soeur, je crois pourtant que la vue de cet inconnu et les fatigues de la nuit t'auront impressionnée, car tu as éprouvé un trouble nerveux qui a été suivi d'un évanouissement. C'est dans cet état que tu as été transportée dans la barque, j'avais hâte de

te conduire à l'hôtel, afin que tu prisses quelque repos.

- Merci, mon frère, je suis tranquille maintenant : je craignais que quelques symptômes de mon mal passé fussent venus te donner de nouvelles inquiétudes.

Henri et Marguerite venaient d'arriver à leur petit port ; ils laissèrent la barque au père Piton, et, comme d'habitude, ils firent le reste de la route à pied. La jeune fille marchait péniblement, elle se sentait faible et engourdie. Contrairement aux jours précédents, le sommeil fut long à venir clore ses paupières ; aussi, à son réveil, sa physionomie avait une expression de tristesse qui inquiétait son frère, malgré les efforts de Marguerite pour le rassurer ; mais vers la fin du jour, elle avait repris toute sa sérénité.

Chapitre XV

Le soir, nos trois jeunes gens furent fidèles à leur rendez-vous ; la lune projetait son vif éclat dans les eaux sombres de la mer, et les barques semblaient glisser sur des vagues d'argent.

Marguerite ne se sentait plus de sa fatigue du matin ; cependant, elle paraissait plus rêveuse que d'habitude et semblait soutenir une lutte intérieure. Cet état la retint un grand moment dans un profond silence, enfin relevant la tête comme si elle venait de vaincre une triste pensée, elle se décida à parler.

- Mon cher Henri, je te disais dans notre dernier entretien comment les esprits se manifestaient en imprimant aux personnes qu'ils obsèdent toutes leurs passions, leurs souffrances et leur désespoir. Aujourd'hui, je puis, sans me détourner de ce sujet, t'entretenir des esprits qui apparaissent avec tous les dehors d'une enveloppe charnelle ; on peut les diviser en trois catégories : premièrement, les bons esprits qui cherchent à rendre ainsi leur présence plus évidente aux mortels ; deuxièmement, les esprits qui gardent encore toute l'impression de la vie matérielle ; troisièmement, les mauvais esprits qui veulent obséder extérieurement par une grande puissance magnétique.

Les esprits de la première catégorie prennent la forme humaine, afin d'attirer la confiance de ceux auxquels ils se manifestent, lorsqu'ils veulent accomplir une mission qui demande une force mixte ; ils apparaissent à l'approche d'un danger ou pour prévenir des événements qui menacent la société.

Les esprits de la deuxième catégorie cherchent, par le moyen de la matérialisation, à manifester leur volonté sur certains points qui peuvent mettre leur conscience en paix ; d'autres se livrent à un travail assidu comme s'ils étaient encore soumis aux lois terrestres. Ces esprits ainsi matérialisés sont susceptibles d'éprouver la fatigue, et, par conséquent le besoin de repos ; ils peuvent souffrir du froid, de la chaleur et de la faim ; il en est même qui prennent part aux repas de la famille, quoiqu'ils ne mangent pas les mets préparés matériellement ; ils en forment avec la volonté de semblables en apparence en y ajoutant le même goût ; cette nourriture est en tous points convenable à leur nature semi-matérielle.

Ils apparaissent souvent aux jeunes enfants, ils s'associent parfois à leurs jeux et les préservent souvent des dangers auxquels l'étourderie de leur âge les expose.

- Mais pourquoi donc, ma bonne sœur, ces esprits ne sont-ils pas visibles pour tout le monde ? Il y a si peu de personnes qui jouissent de ce privilège.

- Ceci dépend des facultés physiques qui déterminent le don de la seconde vue. Il serait bien à désirer, en effet, que chaque mortel eût un guide visible pour l'aider à traverser une vie si pleine d'épreuves et d'expiations.

Nous arrivons maintenant à la troisième catégorie, celle de certains mauvais esprits qui peuvent également se matérialiser et se rendre visibles pour exécuter de mauvais desseins ou, assouvir des vengeances. A cet effet, ils changent à leur gré de physionomies et prennent des formes effrayantes ou attrayantes, selon qu'ils veulent obséder ou séduire leurs victimes. Ces esprits ont généralement une grande force de volonté ; il est rare qu'ils se troublent, et ils agissent en pleine connaissance de cause ; ils ont besoin, pour accomplir leurs desseins, de beaucoup de calme, ils sont en cela bien plus coupables que ceux que je t'ai cités, qui agissent sous l'impression d'une sorte d'égarement semblable à la folie.

- Pourquoi donc, Marguerite, ces esprits ne peuvent-ils se dépouiller complètement de cette apparence matérielle ?

- Parce qu'ils n'ont aucune idée de la vie spirituelle à cause de leurs mauvais instincts, qui les maintiennent dans un état de surexcitation telle, que la mort elle-même n'a pas été un obstacle capable d'entraver ou d'arrêter le débordement de leurs passions.

- Cependant, Marguerite, je remarque que les esprits que tu as placés dans la deuxième catégorie se trouvent exactement dans le même cas.

- Sans doute, Henri, la cause est la même, mais les effets sont moins désastreux ; ces esprits, également très matériels, restent toujours préoccupés des choses de la terre, mais ils sont guidés par de bonnes intentions, la mort n'a pas déterminé en eux la transformation spirituelle ; mais ils ne souffriraient pas trop de cet état si tout marchait au gré de leurs désirs en ce qui concerne les personnes et les choses qui les attachent sur la terre.

- Alors, chère Marguerite, on peut conclure de là que, parmi les mauvais esprits, il y en a qui sont dématérialisés, et que c'est cet état qui leur permet de prendre possession d'un corps pour le tourmenter ; mais que les bons esprits, par les effets de cette même loi naturelle, se manifestent des deux manières, suivant les conditions où les événements les placent. Je crois pourtant que l'obsession est plus facile à combattre lorsque les esprits agissent extérieurement, corporellement ; es-tu de mon avis ?

- Certainement, Henri, car, dans ce cas, ils ne peuvent pas influencer sur la raison des personnes qu'ils tourmentent, puisque l'esprit de celles-ci n'est pas absent, mais ils possèdent de grands pouvoirs magnétiques qui leur permettent momentanément de se rendre maîtres de la volonté de leurs victimes pour les faire passer par de cruelles souffrances.

J'ai vu un esprit qui, pendant son existence terrestre, était un jeune homme d'un extérieur très agréable, mais d'une conduite des plus dépravées. Il était très redouté dans son pays à cause de l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse, qu'il entraînait fatalement dans le chemin de la débauche et du déshonneur. Cependant il rencontra une grande résistance dans ses intrigues amoureuses de la part d'une jeune fille d'une grande beauté ; mais, en raison même de cette résistance, une passion violente se détermina en lui ; il résolut d'employer tous les moyens qui seraient en son pouvoir pour avoir raison d'une vertu aussi inflexible, mais ce fut en vain.

Sur ces entrefaites, une fin tragique surprit ce jeune homme. Il mourut après avoir déshonoré son nom et sa famille par des actes criminels ; mais les étreintes de la mort ne produisirent aucune sensation sur lui, et, comme s'il voulait la braver, il continua sans interruption sa mauvaise influence sur la terre.

Il chercha d'abord celle qui lui avait résisté si longtemps, et il trouva sans doute à sa disposition des moyens plus efficaces dans son nouvel état. Chaque soir, il se montrait à elle sous les formes les plus effrayantes et aussi les plus séduisantes, mais jamais sous sa véritable figure. Cette jeune fille, surprise de ces apparitions, et justement alarmée des violences que cet esprit exerçait sur elle, luttait moralement pour se soustraire aux outrages qu'on lui faisait subir, mais cet être surnaturel l'enveloppait d'une influence magnétique si forte qu'elle se sentait atterrée par cette volonté de fer qui la mettait dans l'impossibilité de se défendre. Il lui faisait aussi endurer des souffrances physiques incroyables ; parfois il se présentait à cette pauvre enfant une main armée d'un poignard et, tenant de l'autre un vase, il s'approchait d'elle toujours en la magnétisant et il lui plantait son arme dans la gorge, dont il recueillait le sang. Cette jeune fille éprouvait les mêmes terreurs et les mêmes douleurs que si cette opération eût été faite sur son corps ; elle sentait sa vie s'en aller à mesure que le sang s'échappait de la blessure ; enfin, elle ne reprenait ses sens et sa volonté que lorsqu'elle voyait s'éloigner ce démon.

Souvent aussi cet esprit prenait l'apparence d'une bête féroce qui venait pour la dévorer. Tous les soirs, à l'heure où elle allait prendre le repos, elle subissait de nouveaux tourments ; elle voyait tout cela, car elle était pleinement éveillée.

- Ce cas est à peu près le même, dit Henri, que celui du voleur qui obsédait son ami ?
- Avec cette différence que ce dernier esprit ne pouvait prendre possession du corps de la jeune fille ; ce n'est que par le magnétisme qu'il la dominait, elle ne manifestait aucune agitation qui dénote la folie.
- Mais je ne comprends pas, Marguerite, quel genre de souffrances cette personne éprouvait, et quelle était la nature de ce sang qu'elle voyait se répandre, puisque son corps n'était nullement atteint ?
- L'esprit l'impressionnait alors, en dirigeant sur elle un fluide qui causait toute la sensation que fait éprouver une blessure. Ce sang était une peinture fluide comme les esprits en forment avec leur volonté, et le fluide périsprital de la jeune fille en ressentait l'application directe.
- Mais pendant cette sorte de crise elle devait manifester les impressions de ses souffrances ?
- Très peu, Henri ; au début de sa vision, elle pouvait parler, car elle était à l'état de veille ; elle prévenait ses parents que l'apparition était là, elle désignait l'endroit où elle se produisait, et était très étonnée que tout le monde ne vit pas comme elle. Ensuite, elle éprouvait quelques secousses nerveuses, et faisait entendre un cri rauque qui indiquait le commencement de la lutte. On pouvait observer un grand état de faiblesse à mesure qu'elle éprouvait la perte de ce sang factice ; cet état allait souvent jusqu'à l'insensibilité.

Les parents ressentaient aussi la mauvaise influence de cet esprit par un malaise moral indéfinissable, mais ils n'enduraient pas les mêmes souffrances, parce que l'action magnétique était entièrement dirigée sur leur enfant ; ils n'éprouvaient que l'effet du rayonnement fluide.

Cet état de choses durait depuis plus d'une année, et cette épreuve s'augmentait de la malveillance et des sarcasmes des personnes auxquelles cette malheureuse famille racontait naïvement les manifestations, pensant trouver quelques conseils utiles et un peu de sympathie ; mais bien au contraire, ils devinrent suspects et passèrent pour fous, leur travail en souffrit et la misère allait frapper à leur porte, lorsqu'ils firent la rencontre d'une personne qui professait le magnétisme et qu'ils avaient connue dans des temps plus heureux ; ils s'empressèrent de lui faire le récit de leur malheur. Pour la première fois, ils furent écoutés ; ils venaient de s'adresser, sans le savoir, au magnétiseur qui devait aider à leur délivrance. Après avoir suivi avec attention tous les détails de l'obsession, il demanda à la jeune fille, si elle n'avait pas été l'objet des poursuites d'un homme qui ne serait plus de ce monde. Elle raconta alors l'histoire que je t'ai citée.

Tout fut expliqué pour le magnétiseur, qui s'empressa de la dégager des fluides impurs dont elle était saturée ; il recommanda ensuite à cette pauvre enfant de ne pas s'effrayer à l'approche de ce mauvais esprit ; ils prièrent ensemble avant de se séparer, et, complètement rassurée dans l'aide que la Providence venait de lui envoyer, la jeune fille commença courageusement la lutte.

Le même soir, l'esprit lui apparut sous un aspect plus effrayant encore ; mais, avant qu'il pût agir, elle lui commanda de prendre son véritable visage. L'esprit, n'étant pas préparé à cette attaque, fut dominé un instant et se vit forcé de se transformer pour apparaître sous sa forme réelle. Mais il reprit aussitôt sa puissance et triompha de cette surprise ; cependant, la pauvre victime ne perdit pas courage, elle savait que chaque jour, par le magnétisme, ses forces s'augmentaient et que son adversaire perdait de son audace ; chose très remarquable, il lui semblait qu'il venait ensuite contre son gré. On peut attribuer ce fait à la quantité de fluides qu'il avait déposés en magnétisant la jeune fille et qui formaient pour lui un point d'attraction, mais cette substance se modifiait par un mélange de fluides étrangers qui devenaient antipathiques à ses instincts et à ses passions.

Cette force nouvelle devait s'accroître chaque jour au détriment de la sienne, c'est alors que la volonté de la jeune fille surpassa en peu de temps celle de son ennemi ; celui-ci devint soumis comme un esclave ; son énergie, sa volonté se brisèrent. Sa victime n'abusa pas de l'avantage qu'elle venait d'acquérir, elle en profita pour moraliser cet esprit afin de le préparer dignement à

l'expiation d'abord, et à la réparation ensuite, il fut retiré de l'atmosphère terrestre pour entrer dans la sphère qui convenait à son état moral, pour commencer l'œuvre de la transformation.

Le calme et la sécurité furent ainsi rendus à cette pauvre famille ; la jeune fille eut ensuite des visions ravissantes où son âme pouvait se délasser des luttes qu'elle avait soutenues et où son cœur se purifiait des souillures de cet esprit mauvais, douce compensation que Dieu accorde à ceux qui ont souffert et qui réclament son appui.

- Mais comment, Marguerite, ces esprits peuvent-ils ainsi se transformer et même changer de nature en prenant la forme des animaux ?

- Les esprits intelligents ont le don de manipuler les fluides et opèrent avec cette substance des transformations spontanées par le seul effet de leur désir et de leur volonté. Les mortels font aussi des œuvres de ce genre, mais, combien leur faut-il de temps pour s'y préparer ? Lorsqu'un artiste veut prendre l'apparence d'un vieillard, quel travail pour arriver à tromper le public ! Comme il faut qu'il assouplisse son esprit à recevoir les différentes expressions des personnages dont il accepte le rôle ! Il faut en effet, que son visage s'illumine de la flamme du génie, et qu'il sache éteindre un instant après cette lumière intellectuelle pour simuler l'idiotie ; puis, qu'il prenne l'astuce et les traits hypocrites du traître, pour reprendre ensuite ceux d'un homme de bien. Il faut qu'il sache rire et pleurer tout à la fois.

Il n'y a que des intelligences flexibles et perspicaces qui puissent arriver à copier aussi fidèlement les types différents de notre pauvre humanité.

Eh bien ! Henri, malgré le travail de ces hommes pour se transformer ainsi, ils ne peuvent le compléter seuls, ils sont secondés à leur insu par des esprits qui exercent sur eux un pouvoir magnétique par lequel ils impriment à leurs physionomies une sorte de ressemblance avec les personnages qu'ils représentent.

- Je désirerais bien, Marguerite, avoir de plus amples détails sur ce genre d'obsession, si toutefois on peut donner ce nom à l'influence que les esprits exercent sur les artistes ; je ne comprends pas bien dans quel but ils se manifestent de cette façon.

- Gardons-nous, Henri, de donner à ce cas le nom d'« obsession » ; ne le prodiguons pas. Le travail d'un acteur a pour but, comme je te l'ai déjà dit, de plier son esprit et son corps à recevoir l'expression des physionomies. Pour arriver à ce point, il faut que son esprit subisse une sorte d'exaltation, et cet état ressemble beaucoup à celui de l'émancipation de l'âme qui, dans ce cas, se dégage sans trop s'éloigner du corps ; elle se trouve ainsi en contact avec les esprits qu'elle attire en voulant les imiter.

Cette catégorie d'esprits se plaît à se manifester de la sorte ; il se trouve souvent, dans le nombre, des grands maîtres, qui font répéter, par l'intermédiaire d'un artiste bien doué, les œuvres de leur création, et ils photographient pour ainsi dire sur ses traits la physionomie des êtres dont il remplit le rôle.

- Cette étude, Marguerite, serait des plus intéressantes à faire, s'il nous était permis de voir tous ces esprits qui, au milieu de cette population matérielle, se mêlent à nous en prenant une part active à tous les actes de la vie ; mais je crois que l'intérêt serait plus grand encore si nous pouvions scruter les pensées de chaque être incarné, ses sentiments, le mobile de ses constantes préoccupations.

- Ce fait s'est produit quelquefois, je puis même à ce sujet t'en citer un exemple que j'ai observé moi-même.

C'était au sein d'un des quartiers les plus excentriques d'une grande ville de France ; l'air était animé par une de ces brises d'automne qui apportent encore quelques rares parfums des dernières fleurs. Il était nuit, et les promeneurs affluaient sur les quais qui retentissaient de tous côtés des symphonies de concerts en plein vent.

Je remarquai au milieu de cette vague humaine une femme dont le visage portait l'empreinte d'une grande tristesse et d'un profond abattement. Mon âme libre pénétrait la sienne et je pus me rendre compte des sentiments qui l'agitaient en ce moment. Son cœur rempli d'angoisses laissait échapper quelques soupirs se traduisant intérieurement par un murmure.

Cette femme se demandait si ces créatures si gracieuses et si belles n'étaient pas des êtres privilégiés du destin ; lorsqu'elle voyait l'éclat de tant de riches toilettes, elle supposait que celles qui les portaient devaient être à l'abri de tous soucis matériels ; elle ne soupçonnait pas dans sa naïveté que ces visages souriants servaient de masques à bien des infirmités physiques et morales.

- Mon Dieu ! pensait-elle, je suis donc seule à souffrir !

Non, répondit une voix intérieure et remercie Dieu de ne pouvoir pénétrer jusqu'au fond des âmes, car le mal est si grand dans son ensemble que tu serais découragée. Tu ne sais pas ce que souffrent les êtres immatériels lorsque leur mission les appelle sur la terre ! Tout ce qui trompe tes regards en ce moment pour te dérober la vue des plaies de votre pauvre humanité, est à découvert pour nous.

Mais, répondit cette femme ; si vos yeux s'abaissent jusqu'à nous, vous avez au-dessus de vos têtes le ciel ouvert où vous pouvez vous réfugier si le contact de nos misères affecte trop votre sensibilité.

La voix lui répondit :

- Veux-tu, pour un instant, te rendre compte de nos impressions lorsque tous sommes parmi les mortels ?

- Oh ! Je vous en serai reconnaissante, dit l'infortunée sans prévoir ce qui pourrait advenir de cette réponse un peu téméraire.

Alors ne t'effraie pas, je te garderai.

Et au même instant un frisson parcourut son corps, et son esprit dégagé de la matière put se trouver en présence de celui qui devait lui servir de guide.

Mais, dit Henri, son corps resta inanimé sur le sol ?

- Non, mon bon frère, et c'est peut-être un des faits les plus rares qu'ait produits le magnétisme ; son corps continua à marcher comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé, et cependant il ne possédait aucune sensibilité, et marcha ainsi trois quarts d'heure sans dévier de la route qu'il devait suivre ; personne en le coudoyant ne pouvait s'apercevoir de ce phénomène ; pourtant, il ne restait rien d'intelligent dans cette enveloppe charnelle, elle ne pensait plus et n'aurait pu prononcer une seule parole, un magnétisme extérieur seul la soutenait, sa démarche n'avait subi aucun changement, et ses traits aucune altération.

Quant à l'esprit, il planait à côté de son guide à deux mètres environ au-dessus du sol et à trois mètres de distance de son corps.

La terre se transforma aussitôt à la vue de cet esprit qui voyait désormais les personnes et les choses comme les voient les êtres immortels. Tout apparaissait sous son véritable aspect ; les pensées n'avaient plus de voiles et les sentiments plus de masques. La vertu marchait au milieu du vice, et la lumière qu'elle projetait lorsqu'elle est isolée était bien obscurcie au milieu de cette digue rompue de tant de mauvaises passions réunies ; le ciel même, n'apparaissait plus qu'au travers d'un brouillard épais et infect.

Regarde, dit le guide, et lis. Toutes ces peintures qui se métamorphosent à chaque instant te montrent la mobilité des pensées humaines ; vois toute cette confusion de créations fluidiques qui représente tour à tour des scènes impures et de viles actions ; la haine inspire de funestes démarches pour accomplir de terribles complots ; vois ces riches toilettes qui cachent tant de misères à tes yeux matériels, regarde à quel prix la plupart ont été acquises ; que te semblent tous

ces brillants atours, tout ce luxe, tous ces honneurs qu'on prodigue au hasard ? Tristes hommages, serviles démonstrations rendues à l'ambition, à l'orgueil et au despotisme.

Vois maintenant ces âmes éprouvées, qui, comme la tienne, gémissent sur de vraies douleurs; comme toi elles portent un regard d'envie sur ces êtres fortunés qui semblent posséder à eux seuls toutes les joies de la vie. Ah ! Souviens-toi du spectacle auquel tu assistes en ce moment, que ce souvenir ne s'efface jamais de ta mémoire, car il te reste encore bien des épreuves à subir, et tu seras toi-même appelée à calmer un jour bien des souffrances. N'envie donc plus le sort de ceux qui te paraissent heureux ; s'ils ont des visages souriants, ils ont bien des larmes dans le cœur, et souvent bien des remords bourrellent leur conscience.

- Te dire, Henri, la perplexité de cet esprit, est chose impossible ; la surprise de se trouver subitement dans un état aussi singulier lui enlevait tout le charme qu'aurait pu causer dans d'autres conditions une étude aussi palpitante d'intérêt. Il ne croyait pas à la possibilité de reprendre ses organes ; il voyait son corps marcher devant lui, s'arrêter lorsqu'il lui commandait de s'asseoir sur les bancs des promenades, et poursuivre ensuite sa route lorsqu'il le lui ordonnait.

La vie ! disait cet esprit à son guide, la vie dans de telles conditions est plus à redouter que l'enfer, parce que là on est occupé seulement de ses propres douleurs, au lieu de ces visions qui passent en même temps que la foule en vous montrant chaque mortel sous un aspect plus misérable ; c'est la mort au milieu de ces vagues houleuses de la vie, c'est l'apogée de la plus sinistre dérision !

Ne pense pas, reprit le guide, que cet état de corruption que tu vois dans le cœur humain soit l'ouvrage de Dieu. Chaque créature se compose un monde intérieur de ses vertus ou de ses vices. Ces tableaux seraient certainement moins effrayants si tu les voyais à part ; tu pourrais alors admirer les belles âmes confondues dans ce chaos, et tu trouverais encore que la terre est un beau séjour. Mais j'ai voulu te montrer l'ensemble de la vie des hommes dont les actes se combinent souvent par une agglomération due aux affinités de sentiments ; c'est pour cela que tu te trouves au milieu d'une pareille confusion.

- L'esprit de cette femme écoutait et comprenait toutes ces explications, il se promettait d'en faire son profit s'il parvenait à reprendre son état normal, mais son inquiétude augmentait à mesure qu'il voyait son corps approcher de la maison où il devait entrer.

Que diront les personnes avec lesquelles j'ai à m'entretenir, lorsqu'elles me verront venir à elles sans proférer une parole, lorsque ma main ne répondra pas à la pression des leurs, lorsque mon regard immobile ne rendra pas l'expression de ma pensée ? Oh ! Rends-moi la vie, disait-elle à son guide, ou bien emmène-moi plus haut, dans l'espace où je pourrai voir des visions plus belles, plus consolantes.

- Oui, reprit l'esprit ; maintenant, reprends ton corps, anime de nouveau tes sens vides d'intelligence, que ta langue se délie, et parle. Retourne t'enfermer dans ta personnalité, et que le manteau de ta chair sépare ce qui est immortel de ce qui doit périr.

Et le même frémissement, qui avait précédé l'émancipation de cette âme, se fit sentir de nouveau, et tout reprit à ses yeux matériels le même aspect qu'auparavant.

- Chacune de tes instructions, ma bonne sœur, me fait pénétrer plus avant dans ce monde inconnu qui me paraissait si mystérieux et en même temps si éloigné de notre terre. Cependant, deux sentiments bien contraires préoccupent mon esprit : d'abord, j'éprouve une glande confiance en songeant que nous sommes si rapprochés de ceux qui nous ont précédés dans le monde invisible, et qu'ils peuvent venir à leur gré à notre secours, si leur présence nous est utile ; c'est une véritable sécurité pour notre perfectionnement, parce que nous avons la conviction que nous sommes aidés dans cette œuvre qui réclame un travail bien long et bien hérissé de difficultés.

Mais ce qui m’effraie, ce sont les dangers continuels auxquels nous sommes exposés par suite des mauvaises influences qu’exercent sur nous les esprits ignorants et vicieux.

Cela est vrai, Henri, mais cette pensée doit prendre une place supérieure dans nos intelligences, afin de les tenir constamment en éveil sur les dangers qui se cachent dans nos cœurs; le mal est en nous, et il est rare que nous le connaissions, ce qui attire à notre insu des influences funestes qui contribuent à donner pleine satisfaction à nos instincts mauvais.

- Encore une question, avant de quitter la mer, chère Marguerite, car il fait déjà grand jour : depuis ta guérison, as-tu revu notre mère ? As-tu entendu sa voix ?

- Non, mon frère ; depuis la première soirée que nous avons passée ici, je ne me suis plus aperçue de sa présence ; cependant, je crois que c’est elle qui ouvre ma mémoire au souvenir des moments que j’ai passés dans l’espace lorsqu’elle était mon guide.

Mais, mon bon frère, je prévois que nous cesserons bientôt ces promenades nocturnes qui me causent pourtant tant de bonheur.

- Eh ! pourquoi ? dit Henri d’un air inquiet ; tu n’as donc plus rien à me dire ? J’étais si heureux de t’entendre et de m’instruire à cette nouvelle école. Il me semble que j’ignore encore beaucoup de choses que tu aurais pu me révéler avec le don que tu possèdes.

- Tranquillise-toi, mon frère, nos entretiens ne seront pas interrompus, mais ils s’effectueront par un nouveau moyen.

- Veux-tu m’initier d’avance à ce changement ?

- C’est par l’influence mystérieuse qui agit en moi. Ne me parle plus, Henri ; je m’abandonne complètement à cette volonté si enivrante !

Marguerite venait de s’endormir, elle continua :

Je ne puis être heureuse avec mes propres pensées ; elles n’ont plus la force de s’élever seules dans ces horizons où résident la vérité, la poésie et l’amour. Je ne possède plus cette vie que la jeunesse donne à l’imagination, le fluide vital est usé en moi ; j’ai trop vécu de la vie spirituelle pour trouver de nouveau dans mon corps les éléments nécessaires afin de franchir les limites du monde matériel.

La jeune fille se pencha du côté où l’attirait le fluide qui agissait sur elle. Son frère s’approcha pour la soutenir.

Maurice, debout sur le rocher, les mains étendues, le regard fixé sur Marguerite, projetait sur elle ses effluves magnétiques. Lorsqu’il comprit qu’elle était endormie, il descendit de la colline, détacha sa barque et vint se placer à côté de son amie dont il prit les mains.

- Ma bien-aimée, lui dit-il, ton esprit veut-il se laisser conduire par ma volonté ?

La jeune fille tressaillit au contact de cette main, au son de cette voix, mais elle garda le silence.

- Parle, je le veux, continua Maurice.

- Je ne sais où je suis, dit Marguerite, je me trouve dans une profonde obscurité, mais je sens que tu es près de moi, Maurice. Oh ! Je t’en prie, lève le bandeau qui me dérobe ta vue afin que je puisse te contempler, mon bien-aimé.

- Non, Marguerite, pas encore, le bonheur de nous revoir nous ferait oublier les choses sérieuses qui doivent nous occuper. Je veux, avant ce moment tant désiré, t’adresser quelques questions.

J’ai entendu le récit de tes excursions dans le monde immatériel, je les ai méditées dans mon cœur et je viens te demander aujourd’hui si elles peuvent se continuer dans l’état somnambulique où tu te trouves maintenant et s’il n’en peut résulter aucun danger pour ta santé physique et morale ?

- Non, Maurice, cet état sera même très favorable à mon rétablissement.

- Pourquoi cela ?

- Parce que la période d’émancipation que j’ai supportée si longtemps était une vie forcée, mais

cet état devient maintenant une seconde nature, car, chaque jour, mon âme éprouve le besoin d'un instant de liberté.

Tu peux, par ta puissance, rétablir l'équilibre de mon être organique, en alimentant la source du fluide vital qui s'est altérée et en dirigeant mon âme à ton gré de telle sorte, qu'elle ne puisse s'absenter que lorsque tu le lui permettras. Il peut résulter de cette action fluidique un rétablissement complet, et le retour de la mémoire ; ce sera pour nous le retour du bonheur.

- Dis-moi, Marguerite, quelle impression tu recevrais, si, en me montrant à toi, je te rappelais notre amour et nos projets d'avenir ?

- Ah ! Garde-toi d'une telle imprudence, Maurice, car je comprends maintenant que le trouble serait si grand pour mon esprit encore si peu affermi, qu'il s'ensuivrait un désordre moral plus difficile à réparer que le premier.

- Vois-tu, au moins, un terme prochain à cette épreuve ?

- Oui, et j'entrevois déjà notre bonheur. Oh ! Je t'en prie, si tu veux activer ce moment, commande-moi comme un maître ; cache-moi ton amour, ou je ne pourrais plus m'éloigner de toi !

Et cependant, lorsque je vois ta main dans la mienne, lorsque je sens ton souffle effleurer mon visage, et que je songe, qu'à mon réveil, tu t'éloigneras de moi, sans que j'en conserve le moindre souvenir, ah ! malgré moi, je ne puis supporter cette pensée !

Et la jeune fille se mit à genoux dans la barque, joignit les mains, et parlant d'un ton suppliant :

- Maurice, mon bien-aimé, puisque j'accepte cette épreuve avec courage, laisse-moi, oh laisse-moi un instant te contempler, cette joie m'inspirerait ; j'irai où tu voudras ; je deviendrai puissante en lisant dans ton cœur l'amour le plus pur et le dévouement sublime que tu as pour moi. Ma volonté, tout en étant soumise à la tienne, entraînera ton esprit dans les sphères supérieures où nous jouirons ensemble d'une félicité parfaite.

Viens ! Oh viens ! Laissons la terre ; il y a dans l'espace des oasis si beaux, on y entend des harmonies si douces ! Ces lieux seuls me semblent dignes de notre amour. Il ne tient qu'à toi, Maurice, de briser la chaîne qui me scelle à cette terre. Oh ! Ami, ne sois pas si cruel, après avoir été si dévoué ; laisse-moi partir avant toi, afin de préparer notre demeure !

Et d'abondantes larmes coulaient des beaux yeux de Marguerite. Maurice, dont le caractère un peu romanesque trouvait en ce moment une sorte de poésie dans ce langage, se laissa aller à ce rêve d'or. Il n'était plus maître de son sujet, car son âme le suivait dans ce voyage aérien.

Il regardait la jeune fille dont le visage radieux et la pose suppliante lui donnaient l'air d'un séraphin ; elle avait cessé de parler, et Maurice la contemplait encore, sans s'apercevoir qu'elle se trouvait de nouveau dans un état de catalepsie complète. Il fallut qu'Henri rappelât son ami à lui-même ; mais ses efforts furent vains pour ranimer Marguerite, et le trouble de Maurice s'augmentait de cette impuissance. Il se souvenait avec effroi des paroles qu'elle venait de prononcer : « laisse-moi aller en avant préparer notre demeure » ; et dans un moment de douce somnolence qu'il avait éprouvée lui-même, il lui semblait avoir vu cette âme radieuse s'envoler au milieu d'un ciel pur.

Henri sentit tout le danger auquel sa sœur était exposée ; il suppliait son ami de prendre du calme avant d'entreprendre le réveil de Marguerite.

- Si tu as peur, Maurice ; si tu ne maintiens pas ta volonté autour de son corps, et si j'en juge d'après les instructions qui nous ont été données par la bouche de ma sœur, tu laisseras le champ libre à des esprits malveillants, et nous serons témoins d'une terrible obsession.

Maurice comprenait tout cela, mais il ne pouvait reprendre le sang froid dont il avait tant besoin pour sauver sa fiancée d'un tel péril. Les deux amis se troublèrent, Henri jugea le cas si extrême, qu'il proposa de rentrer au plus vite à l'hôtel, et s'il ne se faisait aucun changement dans l'état de

la jeune fille, il était décidé de recourir à des magnétiseurs expérimentés.

Maurice dut se résigner à approuver ce projet, Marguerite fut soutenue par son frère, et son fiancé attacha son bateau à la remorque, prit les rames et dirigea l'embarcation de manière à aborder en face de l'hôtel. La jeune fille n'avait pas changé de position ; elle avait conservé la pose extatique avec l'expression sublime de l'adoration; il était impossible de faire ployer ses membres, et c'était pour nos deux amis un grand sujet d'inquiétude que d'opérer son entrée à l'hôtel.

Chapitre XVI

Il était cinq heures du matin ; le vieux port était déjà encombré par les travailleurs et les commerçants, et déjà quelques cris bizarres des marchandes de marée se faisaient entendre dans les rues de la ville.

Il fallait, pour arriver à destination, que la barque se frayât un passage au travers du court espace que laissent les nombreux navires qui bordent les quais. Marguerite, toujours à genoux dans le bateau, avait déjà éveillé l'attention des nombreux pêcheurs qu'on avait rencontrés sur le passage ; malgré toutes les précautions d'Henri, pour dissimuler la position extraordinaire de sa sœur, il ne pouvait, lui, se faire à l'idée de l'offrir ainsi en spectacle ; il trouva, heureusement, le châle dont la jeune fille se servait ordinairement pendant le trajet, et il l'en couvrit entièrement.

Les barques touchèrent enfin au port Maurice et Henri soulevèrent avec peine leur précieux fardeau, un petit cercle de curieux se forma autour d'eux, en voyant débarquer à une heure aussi matinale cette espèce de statue voilée portée par deux jeunes gens, dont le visage pâle et les traits altérés par les appréhensions et les fatigues de la nuit donnaient à leurs physionomies un air assez suspect, joint à cela le désordre de leur toilette, et les précautions inouïes qu'ils prenaient pour ne pas être aperçus. Tout cela ne contribuait pas peu à faire resserrer sur le passage le petit groupe de spectateurs qui les suivaient jusqu'à l'hôtel.

- C'est une femme noyée, disaient quelques-uns qui voyaient les pieds de Marguerite que le châle n'était parvenu à dissimuler complètement.

Les domestiques fermèrent la porte de l'hôtel, et les commentaires se continuèrent sur la place.

- Allez vite prévenir la gouvernante, dit Henri à l'un des valets qu'il rencontra, ma sœur vient de s'évanouir.

Madame Servet toute troublée prépara à la hâte le lit de sa jeune maîtresse, mais il ne fut pas possible de coucher Marguerite, il fallut la déposer au milieu de sa chambre, toujours à genoux, les mains jointes. Son visage était blanc comme l'albâtre, et ses grands yeux ouverts lui donnaient une expression ravissante.

La pauvre gouvernante, en l'apercevant ainsi, poussa un cri de terreur ; les deux jeunes gens essayèrent de la calmer, mais eux-mêmes, étant très peu rassurés, ne purent y parvenir.

- Maurice, dit Henri, te sens-tu le courage de ranimer ma sœur, ou bien dois-je envoyer promptement chercher du secours ?

- Mon ami, reprit Maurice, maintenant qu'elle est ici, je me sens plus tranquille, je vais faire un appel à toute ma volonté, à toute mon énergie, je veux la sauver à tout prix.

- S'il en est temps encore, murmura Henri à demi-voix.

- Oh ! Sois tranquille, si elle est morte, je la ressusciterai ; mais elle vivra.

Et se plaçant devant la jeune fille, il la dégagea à grand courant. La figure de Maurice était transformée par l'ardeur qu'il employait, son regard profond semblait chercher l'âme envolée avec la même anxiété qu'une mère dont l'enfant a échappée à sa sollicitude et dont les terreurs augmentent à mesure que la nuit approche.

Enfin, désespéré de n'obtenir aucun résultat et cette fois la croyant perdue sans retour il se prit à appeler Marguerite à haute voix, mais avec un accent terrible de colère et d'effroi. Maurice n'était plus maître de lui, il était tout à la fois tremblant et menaçant.

Marguerite ! Marguerite ! s'écriait-il, je te commande de venir ranimer ton corps, je te le commande au nom de cet empire que je dois exercer sur toi en ce moment !

Et lui appliquant avec vigueur la main sur le front :

- Je te le commande au nom de Dieu ; maintenant obéis !
Aussitôt Marguerite frissonna et s'inclina à terre en poussant un profond soupir.
Enfin ! s'écria Maurice qui continuait avec plus de modération l'œuvre magnétique si laborieuse pendant cette mémorable matinée.

Chapitre XVII

La chaleur et la vie revenaient promptement au milieu de cette nature sensitive, et lorsque Marguerite fut à l'état où la faculté somnambulique lui permettait de parler, Maurice l'interrogea.

- Peux-tu me dire quelle est la cause de cet incident qui nous a si fort alarmés ce matin ?

La jeune fille répondit :

- C'est que tu avais commis l'imprudence de ralentir ta volonté pour me suivre par la pensée dans un monde plus heureux, et, te voyant avec moi, mon âme aurait voulu avec la tienne s'élever toujours davantage.

- Que serait-il résulté si j'avais négligé de te rappeler à toi ? demanda Maurice.

- La mort ; c'est la seule chose que l'on puisse désirer dans de telles conditions.

- Donne-moi, je te prie, quelques conseils, afin que je ne t'expose plus à un semblable péril.

- Je te recommanderai alors, Maurice, de ne plus m'abandonner à moi-même, parce que mon corps se trouverait privé de son principal aliment vital qui est le fluide que tu déverses sur moi pour me retenir dans l'atmosphère terrestre.

Je souffre, continua la jeune fille, rends-moi à la vie matérielle, mais n'oublie pas de donner chaque jour à mon âme un moment de liberté.

Maurice acheva d'éveiller Marguerite et se retira au moment où elle allait ouvrir les yeux.

Son regard erra un instant avant qu'elle pût comprendre où elle se trouvait. Son frère était près d'elle ; il la tranquillisa au sujet du trajet de la mer à l'hôtel dont elle ne conservait aucun souvenir.

Après avoir pris quelque nourriture, Marguerite passa le reste de la journée étendue sur une chaise longue dans un petit salon attenant à l'appartement de Maurice ; elle paraissait triste et absorbée ; le soir, elle se retira de bonne heure, et, pour la première fois, elle ne demanda pas à faire sa promenade habituelle.

Chapitre XVIII

Le lendemain, dans la matinée, Marguerite causait avec Henri près de la fenêtre de sa chambre ; ils regardaient le ciel qui se couvrait de gros nuages, la mer était houleuse, et un violent orage soulevait des montagnes de poussière.

La jeune fille semblait éprouver l'influence atmosphérique, qui provoquait chez elle une agitation nerveuse et un grand mal de tête.

- Reste près de moi, dit-elle à son frère, mais, je t'en prie, baisse les persiennes, il me semble que je souffrirai moins lorsque je ne verrai pas le jour.

Henri s'empressa de satisfaire au désir de sa sœur, mais il fut attristé en l'entendant, pour la première fois depuis sa guérison, rechercher l'obscurité. Après un moment de silence, Marguerite s'étendit nonchalamment dans son fauteuil.

- Je me trouve très bien, maintenant, dit-elle, mais j'éprouve une envie irrésistible de dormir.

- Laisse-toi aller au sommeil, chère sœur, dit Henri qui comprenait que son ami commençait sur la jeune fille son action magnétique.

Un instant après, la porte s'ouvrait doucement, et Maurice s'avança vers sa fiancée.

- Comment es-tu, Marguerite ? lui dit-il en lui prenant la main.

- Bien, répondit-elle à demi-voix ; mais je suis dans les ténèbres. Ouvre les yeux de mon âme, et dirige-la avec prudence.

- Je désire que tu voies, dit Maurice ; suis ma pensée, elle t'ouvre le chemin que tu dois suivre.

Après un moment d'agitation, la jeune fille parut inquiète, comme si son esprit redoutait les difficultés de ce premier voyage somnambulique.

- Pourquoi me conduire sur ce lac où j'ai tant souffert ? dit-elle enfin avec l'accent du mécontentement. Oh ! J'ai peur ! La vague m'entraîne, et le vent qui souffle en tempête me suffoque !... je meurs.

Le corps de Marguerite reproduisait toutes les angoisses de son âme.

- Tu pouvais éviter ce chemin, dit Maurice, mais ton esprit, encore sous l'impression de la crainte et de ses anciennes terreurs, y a été naturellement attiré. Franchis promptement cet espace qui te sépare du rivage.

- Ah! Maintenant je suis sauvée, dit la jeune fille en poussant un soupir de satisfaction. Tiens, reprit-elle, lorsqu'elle se fut remise de son émotion ; je me trouve dans un parc bien vert, bien ombragé. Oh ! Que je suis heureuse ! Que tu es bon, Maurice, de te montrer à moi ! Nous sommes ensemble pour ne plus nous séparer, n'est-ce pas ? Notre bonheur est trop grand et nos projets d'avenir trop assurés pour rompre le charme qui nous enivre en ce moment.

Et déjà le visage de Marguerite prenait cette pâleur qui indiquait ordinairement les efforts de son esprit pour abandonner son corps.

- Non, non, dit Maurice, je ne veux pas que tu restes en cet endroit ; il est pour ton âme aussi dangereux que la vue du lac. Ce tableau que tu vois, Marguerite, ce sont nos rêves envolés ! Mon esprit s'est égaré un instant par les doux souvenirs de notre bonheur passé.

Puis, se calmant :

- Mon Dieu ! Qu'il est difficile à un magnétiseur de maintenir son sujet dans la voie aride de la réalité !...

- Marguerite, je te l'ordonne, sors au plus vite du parc, et dirige-toi vers cette habitation qu'ombragent de grands pins.

- Tu es cruel dit la jeune fille, cette maison, je la vois, je la reconnais, mais je ne puis en franchir le sol.

- Il le faut cependant, car c'est là que je désire te conduire. Entre sans crainte, tu y trouveras une personne que tu aimes et qui souffre beaucoup.

- Ah ! Je me souviens ! Mais, Maurice, soutiens mon courage. J'ai laissé là mon père depuis bien longtemps, je l'ai abandonné, je ne sais pour quelle cause. Voudra-t-il me pardonner ? Mon émotion est trop vive, permets, Maurice, que je m'arrête un instant. Mais d'où vient donc que je ne puis entrer dans ma chambre ? La porte ne peut s'ouvrir.... et cependant il m'est impossible d'aller plus loin....

- Ne t'arrête pas ici, Marguerite, je t'en prie, là encore existe un danger. Pauvre sensitive, tu es attirée partout où tu as souffert. Dans cette circonstance, je reconnais bien la vérité de tes inspirations pendant ces délicieuses nuits passées en pleine mer. Combien tu étais plus lucide sous l'influence qui t'animait alors à côté de ma volonté chancelante qui te fait dévier à chaque instant de ton chemin. Aussi je sens tout le poids de la responsabilité qui m'incombe, tu m'as d'abord enseigné la théorie de cette science nouvelle et tu consens encore à m'exercer dans l'enseignement pratique. Oh je comprends combien il est imprudent d'entrer aveuglément dans cette voie avant de l'étudier sérieusement.

Pendant que Maurice faisait toutes ces réflexions, Marguerite semblait tenir un dialogue avec un être invisible, sa bouche murmurait des paroles dont on ne pouvait saisir le sens.

- Il y a donc un esprit près de toi ? demanda Maurice.

- Oui, répondit Marguerite.

- Le connais-tu ?

- C'est ma mère !

- Notre mère ! reprit vivement Henri, oh ! Répète-moi ces paroles à haute voix, je t'en supplie.

- Elle cherche aussi à m'interdire l'entrée de ma chambre et elle me dit : Viens ma fille, viens près de ton père, mais ne franchis pas le sol de cet appartement où tu as tant souffert, il y a encore de tes douleurs dans ses murs.

- Guide-moi, ma mère, continua Marguerite d'une voix affaiblie, je souffre ici toutes sortes d'angoisses.

Ah ! Je me trouve maintenant près d'un vieillard qui repose ; ses traits amaigris, sa pâleur mortelle me le rendent méconnaissable, cependant je sens que je suis devant mon père, c'est bien ce visage calme, cette expression de bonté qui indiquent la paix de l'âme !

Mais il souffre bien, mon Dieu ! Permets que je voie son mal et donne-moi les moyens de le soulager. Ah ! Je comprends, son esprit a été troublé au moment où j'étais frappée moi-même par la maladie. Depuis ce jour il ne m'a plus revue et personne jusqu'ici n'a osé prononcer mon nom en sa présence, il m'a toujours crue morte et ensevelie avec ma mère dans les eaux du lac. Il s'est nourri de sa douleur sans jamais la communiquer ; rien en effet ne lui a été donné pour relever son espoir, nous étions séparés l'un de l'autre et pourtant nous vivions sous le même toit, moi, avec la folie et l'oubli, et lui avec ses tristes souvenirs et sa douleur concentrée. Dans cet état d'inaction, il a laissé s'affaiblir ses facultés mentales comme si elles lui devenaient inutiles pour soulager sa souffrance.

- Et crois-tu, chère sœur, dit Henri, que ta présence suffirait pour le rendre à la santé ?

- Certainement, il lui faut une forte secousse pour guérir tout à la fois son corps et son esprit, car l'organisme n'est pas atteint, mais seulement très faible par suite de cette grande inertie qui a privé depuis si longtemps le sang et les nerfs d'une activité indispensable à la santé et à la vie.

- Mais, dit Maurice, je crois qu'il serait imprudent de retourner si promptement à Genève.

- Oui, pour le moment, mais j'ai la certitude que dans peu de jours je serai assez bien pour que vous n'ayez plus à redouter les influences qui m'ont dominée si longtemps.

- Pouvons-nous espérer que tu indiqueras pendant le sommeil somnambulique le moment propice

pour le départ ?

- Oui, mais vous en jugerez vous-mêmes par le changement qui s'opérera dans ma vie ordinaire ; il est important que le souvenir vienne se caser dans ma mémoire.

- Alors à cette époque je pourrai te voir et te parler ? demanda Maurice.

- Je l'espère, répondit Marguerite.

- Puis-je avant de t'éveiller, te laisser le souvenir de la visite que tu viens de faire à ton père ?

- Tu le peux, mais que ce souvenir soit vague, n'y attache pas toutes les péripéties que j'ai traversées avant d'arriver jusqu'à lui ; surtout Maurice, que tu sois complètement absent de ma mémoire, si tu veux activer le moment de notre bonheur à tous ; il faut que ton souvenir ainsi que beaucoup d'autres me reviennent naturellement.

- Vois-tu toujours notre mère ? demanda Henri.

- Oui, elle reste au chevet du malade. Bientôt, me dit-elle, les malheurs s'éloigneront de ces lieux.

- Que Dieu exauce cette promesse ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

- Et qu'il sanctifie tant de souffrances ! ajouta Marguerite. Maintenant je comprends toutes les douleurs de mon père, je les pénètre. Mon âme voudrait ramener la sienne et lui donner à espérer. S'il pouvait éprouver la présence de ces deux êtres qu'il a tant aimés et qui sont en ce moment devant lui ! Mais je n'ose l'espérer, son esprit n'a plus l'énergie, ni la sensibilité qui fait deviner le bonheur quand il est si près ; son âme est engourdie et n'a pas la force de prendre quelques moments d'émancipation, elle ne jouit pas même des bienfaits du sommeil, toutes ses pensées sont éteintes, ce qui les a remplacées, c'est un chaos où se trouvent accumulés des débris de tous ses souvenirs, il ne peut plus les rassembler, ce sont des ruines immenses que je suis appelée à relever !

Oui ! Je lui rendrai cette vie qui s'éteint chaque jour davantage, il deviendra sensible par mon amour, et il jouira encore de notre bonheur.

- Mais il n'avait donc plus d'affection pour Eva et pour moi ? dit Henri avec amertume.

- Oh ! Ne le juge pas ainsi, mon bon frère, tu connais son cœur et tu sais qu'il nous a toujours entourés d'une égale amitié, mais les secousses qu'il a reçues ont entraîné dans cette chute profonde tous les sentiments qui l'animaient jusqu'à ce jour, et, comme je te l'ai déjà dit, il a laissé volontairement éteindre en lui toutes les lumières de l'intelligence pour faire place à la tristesse et au découragement. Oh ! Quelles souffrances l'on éprouve lorsqu'on a perdu l'espérance ! Réveille-moi, Maurice, je souffre trop et je suis encore trop faible pour supporter tant de douleur.

- Marguerite, dit Henri, encore une question, pouvons-nous prévenir Eva des révélations que tu viens de faire au sujet de notre père ? Elle serait si heureuse de pouvoir espérer sa guérison prochaine.

- Non, pas encore, Henri, l'impatience ferait trop souffrir cette chère enfant.

- Maintenant, Marguerite, dit Maurice, reviens au milieu de nous, mais aie soin d'éviter le lac et tous les endroits qui pourraient t'occasionner de pénibles impressions.

- Me voici arrivée ! dit la jeune fille au bout de quelques minutes que Maurice avait employées à l'attirer par la pensée dans la direction de Marseille.

Quelle impression de bonheur j'éprouve ici ! dit-elle, je ne veux plus être éveillée, tu peux, Maurice, me laisser sous cette bonne influence, il suffit que tu ouvres mes yeux et que mon corps reprenne la liberté de ses mouvements, je te promets de ne faire aucune action qui te fasse repentir d'avoir suivi mon conseil.

- En es-tu bien sûre, Marguerite ? Je n'ai que toi pour me guider dans cette tâche difficile, je suis si peu expérimenté dans cette science où j'ai déjà rencontré tant d'écueils ! Jure-moi, Marguerite, que tu n'es pas guidée par le sentiment d'une satisfaction personnelle, qui pourrait amener de

nouveaux accidents.

- Je te le répète, Maurice, il n'existe aucun danger.

- J'accède alors à ta demande, parce que je crois comprendre que le fluide dont je te sature alimente ton corps, fortifie ton esprit et l'empêche de désertier aussi facilement ses organes. Mais, malgré l'assurance que tu me donnes, ma volonté sera toujours tendue vers toi pour te soutenir et te diriger.

Et Maurice, sans dégager complètement Marguerite du fluide magnétique, se mit en devoir de lui rendre la vue et le mouvement.

Chapitre XIX

Marguerite ouvrit les yeux et se trouva seule avec son frère.

- La tempête est-elle passée, Henri ?

- Il y a longtemps, ma bonne sœur.

- Alors, ne restons plus dans cette obscurité.

- En effet, c'est trop triste, dit Henri, en se levant pour ouvrir les fenêtres.

L'orage avait passé rapidement sur Marseille, l'on voyait au nord-est de gros nuages noirs qui poursuivaient leur course, et on entendait dans le lointain le grondement du tonnerre.

La pluie a rafraîchi le temps, dit la jeune fille ; si tu le voulais, Henri, nous pourrions faire après le dîner une promenade dans la ville, que je ne connais pas encore.

- Très volontiers, petite sœur, faudra-t-il que je commande une voiture ?

- C'est inutile, je me sens, assez forte pour marcher !

Après le repas, le frère et la sœur se mirent donc en route ; Marguerite paraissait émerveillée de la richesse des étalages où s'exposent les produits de différentes nations dans lesquels Marseille se glorifie de primer.

Henri proposa à sa sœur de lui faire visiter un des plus beaux monuments de la ville : le château d'Eau. La jeune fille y consentit avec joie, et tous deux s'engagèrent dans les allées de Meilhan, cette délicieuse promenade où se donnent rendez-vous les amateurs de fraîcheur et de distractions. La musique jouait en ce moment un motif sur la Traviata « Adieu à tout ce que j'aime. » Marguerite s'arrêta.

- Henri, dit-elle, restons un moment ici, si tu le veux, il y a si longtemps que je n'ai entendu de la musique ! Il me semble que celle-ci me rappelle de lointains souvenirs, bien vagues, il est vrai, mais je serais si heureuse de l'écouter encore.

Henri, tout satisfait de cette réaction dans le domaine de la mémoire, s'empressa de procurer à sa sœur une de ses distractions favorites « la musique », dont elle était privée depuis deux ans. Il loua deux chaises et ils s'installèrent dans le cercle nombreux qui entourait l'orchestre. Tous deux s'abandonnèrent au charme de ces douces mélodies. Henri, lui aussi, était heureux de jouir d'un moment de plaisir et de liberté, car depuis qu'il s'était voué à la guérison de sa sœur, il n'avait eu aucun instant de délassement.

Ses regards distraits se promenaient sur cette foule brillante ; il admirait tour à tour les Grecs aux traits distingués, à la démarche lente et noble, vêtus de leurs longues robes, et coiffés de bonnets de différentes couleurs ; puis ses yeux se reposaient sur les belles provençales dont le beau type et le costume élégant attirent toujours l'admiration des étrangers ; venait ensuite le mélange disparate des nègres de plusieurs nations ; les Arabes enveloppés dans leur ample costume blanc, les Turcs, les Arméniens, les Japonais. Enfin, toutes les nations semblaient défiler devant Henri, et son esprit était tellement absorbé qu'il n'avait pas remarqué le changement subit qui s'était produit chez sa sœur ; il fallut, pour le rappeler à lui, qu'une main vint se poser sur son épaule ; il se retourna vivement, et quelle ne fut pas sa surprise en apercevant Maurice !

- Marguerite est endormie, lui dit-il : sa pâleur m'indique que si je n'agis pas promptement, elle va dans un instant se trouver en catalepsie, ce qui serait assez désagréable pour nous dans le milieu où nous nous trouvons.

Henri se hâta d'appeler sa sœur, espérant qu'il serait encore temps d'éviter la scène de la veille.

- Ne lui parle pas, ne la touche pas, dit Maurice ; fais-lui seulement respirer ce bouquet de violettes auxquelles j'ai attaché la volonté de retenir son esprit dans ses organes. J'espère que son

réveil s'opérera sans trop de difficultés ; ne perdons pas de temps, mon ami. Je me retire à peu de distance, il me sera facile d'agir sur elle.

Et Maurice disparut dans la foule.

Henri s'empressa de faire respirer à sa sœur les fleurs magnétisées. Un instant après, Marguerite s'éveilla, et son regard resta fixé sur le bouquet.

- Quel délicieux parfum ! dit-elle en le prenant des mains de son frère, et comme il s'harmonise dans mon âme avec les douces sensations que m'inspire la musique !

- Je crois, Marguerite, dit Henri, qu'il serait temps de continuer notre promenade ; la course qui nous reste à faire est encore assez longue.

- Comme tu voudras, mon ami.

La musique venait de finir, la foule se dispersait ; ce fut donc sans regret qu'ils continuèrent leur route.

Chapitre XX

Arrivés près du superbe bassin du Château-d'Eau, les deux jeunes gens admirèrent tant de génie prodigué dans ce magnifique chef-d'œuvre d'architecture; puis ils traversèrent une galerie intérieure pratiquée dans le monument, et ils atteignirent la plate-forme d'où l'on découvre un panorama splendide du côté de la cité.

Henri et Marguerite allèrent ensuite s'asseoir dans le jardin tout près d'un bosquet de chèvrefeuilles ; de là ils pouvaient jouir d'un autre point de vue non moins agréable ; ils voyaient se dérouler devant eux les jolies montagnes rocheuses et les charmantes villas qui s'étalent sur les bords du canal de la Durance.

Il y avait peu de promeneurs à cette heure, et nos jeunes gens se trouvaient complètement isolés des endroits fréquentés.

- Sais-tu, Henri, dit la jeune fille, que je me plais beaucoup ici ; je voudrais faire cette promenade souvent. Du reste, je me trouve très bien aujourd'hui, et cela doit contribuer pour une large part au plaisir que me procure cette journée.

- En effet, Marguerite, je te trouve moins triste que d'habitude ; connais-tu la cause de ce changement ?

Je l'ignore, mais je comprends qu'il se fait en moi un travail que je n'avais pas encore eu occasion d'observer.

- Te cause-t-il quelque souffrance ?

- Au contraire, Henri ; il me semble que j'éprouve une sorte de détente dans les nerfs ; dans ma tête il se fait un mouvement qui ferait supposer un remaniement complet dans les organes ; il m'arrive parfois des pensées subites qui disparaissent aussitôt sans pouvoir se fixer.

- Enfin, chère petite sœur, tu ne peux donc me donner aucune idée de ces pensées ?

- Non, mon ami, si ce n'est d'une qui s'obstine à revenir plus fréquemment que les autres.

- Et quelle est-elle ?

- Elle est invraisemblable ; il me semble que je me vois planant dans les airs avec une femme dont je ne puis saisir les traits, et puis, je cherche à me rappeler des noms qui viennent sur mes lèvres, et lorsque je suis prête à les prononcer, la mémoire me fait brusquement défaut. Il en est de même des images fugitives qui me passent devant les yeux. Je conclus, de cet état de choses, que j'ai dû faire une grave maladie qui m'a enlevé tout souvenir ; je sens que j'ai du vivre longtemps privée de mon intelligence, et en dehors des rapports affectueux de la famille. C'est à toi, Henri, de m'aider dans ces recherches.

- Il vaut mieux, Marguerite, que ta mémoire revienne d'elle-même ; cependant, je puis te dire, afin que tu reconnaisse la cause du changement qui s'opère en toi, que tu as beaucoup souffert.

- Oh ! Henri ; je sens mon esprit flotter au milieu de sentiments divers que je ne puis définir, ni savoir à qui les appliquer ; aussi, je dépense cette poésie du cœur à tout ce qui flatte mes regards. Dans ce moment, par exemple, il me semble voir, au fond du calice de ces petites fleurs, des sourires divins et des regards charmants ; et cependant, leur parfum me fatigue, continua la jeune fille en tendant nonchalamment le bouquet à son frère.

Puis elle pencha la tête et s'endormit.

Henri s'en aperçut aussitôt, et chercha du regard son ami qu'il pensait bien ne pas être éloigné. En effet, au même instant, il entendit le bruissement du feuillage, et aperçut Maurice qui sortait du bosquet. Il s'avança avec précaution vers Marguerite, et lorsqu'il se fut assuré qu'elle était bien endormie, il la prit par la main.

- Lève-toi, Marguerite, lui dit-il, et suis-moi.

- Où veut-on encore me conduire ? dit-elle.

- Ne crains rien, ma bien-aimée, ton frère et moi, nous te sommes tout dévoués.

Maurice prit le bras de sa fiancée, Henri se plaça à la droite de sa soeur, et tous trois gagnèrent les rues qui conduisaient à leur hôtel, car la nuit approchait. La démarche de la jeune fille fut d'abord chancelante, mais peu à peu elle s'affermir.

- Raconte-moi quelles sont tes impressions Marguerite, demanda Maurice.

- Mon corps n'est plus qu'une machine qui n'a nullement conscience de ses actions ; mais mon esprit est complètement lucide, il voit tout le passé et même un peu l'avenir.

- Chère Marguerite, je remarque qu'il se produit en toi trois sortes de manifestations, d'abord celle où ton esprit est en possession de ton corps, c'est-à-dire l'état ordinaire de la vie, c'est alors que tu es privée de la mémoire ; ensuite l'inspiration, pendant laquelle ton esprit semble rayonner autour de ton être, et les souvenirs qu'il a recueillis pendant sa liberté abondent sur tes lèvres, sous cette impression, les choses de la terre te laissent indifférente, mais ton esprit est plus facile à recevoir les sensations ; enfin le troisième état qui est celui dans lequel tu te trouves en ce moment, c'est-à-dire sous l'influence d'un magnétisme purement humain ; ton esprit alors n'est lucide que pour les choses de la terre et tu perds tous souvenirs de la vie spirituelle.

- Tu as bien compris, Maurice, toute la mobilité de mon âme, mais bientôt, je l'espère, elle pourra conserver ses privilèges d'émancipation tout en s'affermissant dans ses organes, il faut qu'elle répare les dégâts qui se sont faits pendant une absence aussi prolongée, et c'est toi qui es appelé à la seconder dans cette tâche difficile.

- Dis-moi, Marguerite, éprouves-tu quelque crainte pour ton corps ?

- Non, parce que je sens qu'il est soutenu.

- Et maintenant que tu es dans ces rues populeuses, quel effet te produit le monde ? Le vois-tu de la même façon que les esprits qui pénètrent les pensées de chacun ?

- Non, répondit la jeune fille, parce que le fluide matériel qui m'anime en ce moment ne peut me donner cette faculté. Je vois les choses telles que tu les vois et je trouve un certain charme à planer au-dessus de la foule, mais ce que j'observe avec un véritable intérêt et qui échappé sans doute à ta vue, c'est le grand nombre d'esprits qui se trouvent dans la même condition que moi.

- Comment, Marguerite ! Il y a donc parmi ces nombreux promeneurs qui circulent autour de nous des personnes qui comme toi, se trouvent dans l'état somnambulique ?

- Non, mais ce que je vois, ce sont des esprits en pleine liberté qui vont et viennent et se croisent dans tous les sens.

- Et que font-ils ? Quel est leur but ?

- Beaucoup n'en ont point, mais ils trouvent du plaisir au milieu du monde ; d'autres, cependant paraissent plus préoccupés et s'attachent à suivre quelque personne.

- Dans quelle intention ?

- Les uns pour les protéger, les autres pour les pousser à accomplir quelque mauvaise action.

- A quoi peux-tu reconnaître ces derniers ?

- A des peintures qui traduisent leurs pensées. Si tu veux t'en rendre compte, Maurice, suivons cette jeune fille dont l'air indifférent et la marche active sont loin de faire supposer le projet qu'elle médite en ce moment.

Ils la suivirent à une certaine distance. Arrivée au bout d'une rue étroite et obscure, cette personne prit le chemin du vieux Port.

- Marchons plus vite, si nous voulons la sauver, dit Marguerite.

- Que va-t-il donc se passer ? demanda Maurice.

- Elle va se jeter à la mer.

- Tu pénètres donc ses intentions ?

- Non, mais je vois celle d'un esprit qui la pousse à commettre ce crime.

- En connais-tu le motif ?

- Certainement, le mauvais génie qui la poursuit me le montre par des tableaux dont il entoure l'infortunée.

- Décris-nous ces peintures.

Une misère profonde a conduit cette jeune fille au déshonneur et elle est désespérée en y songeant. L'esprit lui montre l'impossibilité d'affronter le mépris, l'indignation de sa famille, et la mort comme seul terme à ses maux.

- Et crois-tu, Marguerite, qu'il soit de notre pouvoir de l'empêcher d'accomplir ce sinistre projet ?

- Oui, mais hâtons-nous, si nous ne voulons pas arriver trop tard.

En effet la jeune fille se rapprochait de la mer en s'engageant au milieu des nombreux dépôts de marchandises qui attendent le chargement.

Lorsqu'ils furent en face de cet endroit, les jeunes gens aperçurent une masse noire blottie contre un bloc de pierre.

- Approchons-nous hardiment, dit Marguerite, elle prie et elle pleure.

Lorsque la jeune fille vit qu'on venait droit à elle, elle se leva précipitamment et chercha à s'enfuir.

- Ne vous effrayez pas, madame, hasarda Henri, de grâce, écoutez-nous !

La pauvre infortunée s'arrêta toute tremblante en se voyant poursuivie.

- Que me voulez-vous ? dit-elle d'un ton brusque.

- Nous avons appris que vous étiez dans la peine et nous serions heureux de vous être utiles, dit Maurice.

- Je vous remercie, messieurs, mais il y a des douleurs pour lesquelles il n'existe pas de remèdes, répondit la jeune fille.

- Vous vous trompez, madame lorsqu'on a connaissance de la cause du mal, il est facile de trouver les moyens de le guérir.

- Puisque vous connaissez ma douleur, vous devez savoir qu'il n'y a que la mort pour la calmer.

- Le désespoir vous égare, madame, mais, comme la misère est la cause première de vos chagrins il est facile à nous qui sommes plus fortunés d'adoucir un peu votre triste sort, rajouta Henri.

- Merci, messieurs, je ne veux rien accepter de la générosité des hommes, je n'ai plus foi dans leur désintéressement.

- Eh bien ! dit Marguerite, puisque vous ne voulez pas accepter les secours que mon frère vous offre, vous les recevrez en mon nom.

- Mais, madame, ce ne sont pas seulement les premiers secours qu'il me faudrait, cela ne servirait qu'à prolonger mon martyre vous voyez donc bien qu'il faut que je meure.

- Vous n'avez rien à craindre, madame, dit Maurice, Dieu nous a mis sur votre chemin par un enchaînement de circonstances que nous ne pouvons vous expliquer, ayez donc confiance en nous comme nous avons confiance en la Providence qui vous a mise sur notre route, et je vous jure que nous vous faciliterons les moyens de sortir des épreuves qui vous accablent en ce moment.

- Votre dévouement pour une pauvre créature qui vous est inconnue me touche et me rassure, poursuivit la jeune fille ; ce que je demande de votre générosité, ce n'est pas une aumône qui blesserait mon amour-propre, mais le moyen de gagner honnêtement ma vie afin d'être à l'abri de la misère qui engendre souvent le vice.

- Désireriez-vous vous éloigner de Marseille ? Demanda Henri.

- Ce serait en effet mon vœu le plus cher, je ne serai vraiment heureuse qu'à cette condition, car je ne pourrais surmonter la répugnance que me causerait la vue des personnes qui m'ont tant fait souffrir.

- Il nous serait facile, si vous consentiez à quitter la France, de vous employer dans notre famille qui habite la Suisse.

- Mille fois merci, dit-elle, avec l'accent de la plus vive reconnaissance ; vous êtes bien des messagers de la véritable charité.

Puis se jetant à genoux :

- Pardon, mon Dieu, car j'ai osé un instant douter de ta bonté et de ta puissance pour me sortir de la peine où je me trouve. J'allais mourir en maudissant l'humanité, que je personnifie dans une seule de tes créatures qui a causé mon malheur, et tu m'envoies trois anges pour me retenir au bord de l'abîme.

L'infortunée répandit d'abondantes larmes en couvrant de baisers les mains de Marguerite.

- Allons, prenez du courage, madame, rajouta Maurice, et venez à la fin de la semaine à l'adresse que vous trouverez dans la bourse que voici ; j'espère qu'à cette époque tout sera prêt pour votre départ.

Et tous quatre quittèrent l'endroit sinistre où quelques instants auparavant devait trouver la mort une de ces trop nombreuses victimes de la coupable indifférence de la société. De là, ils arrivèrent à l'hôtel.

Marguerite paraissait très fatiguée des émotions de la journée ; Maurice, au moyen de quelques passes magnétiques, la rendit à son état naturel. Les deux amis se séparèrent ensuite heureux du progrès survenu dans l'état de la jeune fille.

Chapitre XXI

Deux jours après ces événements, Henri trouva dans son courrier une lettre d'Eva. Après l'avoir lue rapidement, il s'empressa d'en faire part à Maurice, elle était ainsi conçue :

« Mon cher frère,

Nous sommes tous ici, éclairés par un rayon d'espérance ; hier notre père a éprouvé un mieux qui nous laisse entrevoir un achèvement vers sa guérison.

Il était environ neuf heures du matin ; ma tante et moi, nous étions dans la chambre de notre chère mère qui est la nôtre maintenant ; la porte qui communique dans les appartements de papa était entrouverte afin de pouvoir mieux veiller sur lui. Tout à coup nous entendîmes prononcer ces deux mots : Marguerite, Emma. Juge de notre saisissement en entendant cette voix depuis si longtemps éteinte ! Alors nous nous approchâmes doucement pour voir ce qui se passait. Notre pauvre père avait les bras étendus comme s'il voulait étreindre quelque chose qui semblait animé pour lui, mais complètement invisible à nos yeux.

Lorsqu'il nous aperçut, il nous fit signe d'approcher. Elles sont venues, dit-il avec une expression indéfinissable de bonheur mêlé de surprise. Nous le comblions de caresses et de questions sur cette étrange visite, mais il ne nous répondit pas.

Dans l'après-midi de ce même jour, il demanda moitié par signes, moitié par mots entrecoupés, d'une sorte de bégaiement, à aller sur la terrasse. Deux domestiques l'y conduisirent dans un grand fauteuil ; il désigna la place où il voulait être assis. Jacques me dit que c'était précisément à cet endroit qu'il l'avait trouvé étendu sans connaissance, le jour fatal où notre pauvre Marguerite perdit la raison.

Notre cher père passa deux heures au grand air sans prononcer une seule parole ; ses regards étaient constamment fixés sur le lac dans la direction d'Hermance. Lorsqu'il se retourna pour nous faire comprendre qu'il voulait rentrer, il y avait des larmes dans ses yeux.

On le monta dans sa chambre, ainsi qu'il le désirait, et, après avoir pris quelque nourriture, il s'endormit d'un sommeil plus calme que d'habitude.

Ah ! Une chose que j'oubliais de te dire, cher Henri : en descendant sur la terrasse, et en remontant chez lui, papa fit signe d'ouvrir la chambre de Marguerite, et il y plongea un regard avide comme, s'il la cherchait.

Vois-tu dans tout cela, mon cher frère, quelque motif de reprendre un peu d'espoir ? Nous avons rendu compte au médecin des détails de cette journée, mais il nous a répondu que ce mieux n'était pas de nature à amener un changement sensible, attendu que la maladie de notre père était malheureusement incurable.

Notre cœur ne veut pas écouter un pronostic de si mauvais augure ; nous espérons toujours, sinon une guérison complète, du moins un mieux qui nous permettra de le voir aimer ceux pour lesquels il paraît éprouver maintenant une si grande indifférence.

Et vous, mes chers amis, passez-vous toujours de belles nuits sur la mer ? Combien je voudrais être avec vous ! Sais-tu, cher Henri, ce que je fais à mes heures de loisir ? Tu connais mon goût pour le dessin et la peinture, eh bien ! Je me plais à tracer les épisodes de vos nuits ; j'ai fait un grand tableau qui représente les îles avec le Château-d'If, votre petit port, sans oublier la bonne figure du père Piton ; tu me diras si je l'ai bien réussie.

J'ai fait aussi un petit croquis, Marguerite, sur le rocher, au moment où elle rencontre Maurice, et un troisième, lorsqu'elle le voit étendu dans sa barque. Enfin, dans chacune de tes lettres, je trouve un sujet nouveau ; je garnis avec cela un grand album que je te destine à ton retour.

Revenez bien vite, mes chers amis, votre Eva est bien triste lorsque vous êtes absents, etc.

Eva. »

- Tu vois, mon ami, dit Maurice, que nous recevons bien vite des preuves de la lucidité de Marguerite ; la scène que décrit Eva s'est passée précisément à l'heure du sommeil de ta sœur.

- Voici, en effet, répondit Henri, deux faits bien saillants qui viennent de se produire à très peu de distance.

- Oh ! Comme il est encourageant d'avoir dès le début des contrôles aussi satisfaisants ! Aussi je suis décidé d'étudier et d'approfondir cette science avec calme, sans rien provoquer par un trop grand excès de zèle qui est souvent nuisible ; il faut, au contraire, se laisser diriger par une sorte d'inspiration qui nous pousse à agir dans un moment plutôt que dans un autre, l'on risque moins alors d'être trompé ; du reste, je crois qu'il serait imprudent d'user outre mesure d'un don aussi précieux ; la sensibilité de l'esprit doit s'émousser au contact des difficultés qu'il faut qu'il surmonte pendant ses moments d'émancipation. C'est un défaut qui est assez commun chez les magnétiseurs ; ils croient que leur sujet doit toujours être disposé à s'endormir, lorsque la fantaisie leur en prend ; c'est une grave erreur ; c'est pour cela qu'ils sont si souvent fourvoyés dans la direction qu'ils veulent donner à l'âme qu'ils commandent.

Il faut aussi qu'il existe une grande sympathie, et une assimilation de fluides, afin qu'il n'y ait aucun sentiment de répulsion de la part du somnambule. Cette répulsion le ferait dévier de la voie qu'il doit suivre, l'âme étant beaucoup plus sensible aux impressions pendant qu'elle est libre, parce qu'elle est touchée, pour ainsi dire, dans toutes les fibres qui font vibrer un nombre infini de facultés qui nous sont inconnues.

- Ce sont, en effet, dit Henri, les imprudences des fanatiques de toutes les doctrines et de toutes les sciences qui fournissent le plus d'éléments aux détracteurs de leurs principes, et c'est sur les abus qu'ils basent leurs dénégations.

- C'est ainsi, cher ami, que j'ai agi au début, lorsqu'on me parlait pour la première fois de magnétisme ; je n'avais encore rien vu de sérieux qui pût me donner l'envie d'étudier à fond toutes ces choses dont je me passionne maintenant, et qui sont appelées dans un avenir prochain à féconder une œuvre humanitaire, et à fournir une foule de découvertes pour la science.

- Crois-tu, Henri, qu'il soit utile de donner à Eva tous les détails de cette scène qui se passait à Marseille en même temps qu'à Genève ?

- Je ne vois point d'inconvénients à cela ; seulement nous suivrons le conseil de Marguerite qui nous disait de ne pas parler à cette chère enfant de la guérison prochaine de notre père, à cause de l'impatience que cet espoir si doux causerait à son imagination si vive et si vagabonde.

- Surtout, dit Maurice, n'oublie pas de lui raconter nos dernières anecdotes, si elle veut les dessiner, entre autres, Marguerite, en état de catalepsie dans sa pose de chérubin, ainsi que la pauvre fille prête à se jeter à la mer, et avec laquelle elle fera bientôt connaissance,

- Sois tranquille, Maurice, nous lui fournirons de l'ouvrage à cette chère Eva.

Chapitre XXII

Tandis que les deux amis causaient ainsi de tout ce qui les intéressait, Marguerite, dans sa chambre avec sa gouvernante, feuilletait un livre orné d'illustrations.

- Mme Servet, dit la jeune fille en fermant son livre, avez-vous déjà vu mon frère ce matin ?

- Pas encore, mademoiselle, voulez-vous que je le prévienne que vous désirez lui parler ?

- Vous me feriez plaisir, mais cependant, s'il est occupé, ne le dérangez pas.

Mme Servet s'acquitta de la commission.

Henri acheva sa lettre pour Eva et se rendit auprès de sa sœur.

- Tu as bien dormi ? Ma bonne Marguerite, lui dit-il en l'embrassant.

- J'ai été un peu agitée.

- Pourtant, tu n'as pas été malade ?

- Non, mais j'ai fait un rêve assez étrange, et c'est à le méditer que j'ai passé le reste de la nuit.

- T'en souviens-tu encore ?

- Oui, j'en ai conservé la mémoire jusqu'aux moindres détails.

- Veux-tu me le raconter ?

- Très volontiers.

Je me trouvais au pied d'une haute montagne, et j'étais condamnée à la gravir les pieds nus.

Cette montagne était tellement aride que je ne voyais aucun objet où mes mains pussent trouver un appui. J'étais seule, et ne pouvais comprendre qui m'obligeait à faire une pareille ascension ; il me semblait qu'elle dépassait les forces humaines.

Je cherchais toutes sortes de prétextes pour retarder le moment où je devais faire le premier pas dans ce chemin impraticable ; mais une voix, une volonté invisible me pressait de commencer ce voyage, sans y apporter le moindre délai. Enfin, lorsque je vis qu'il le fallait absolument, j'ôtai ma chaussure, et j'essayai timidement quelques pas ; hélas ! Ils furent bien douloureux au début mais, en avançant, je m'aperçus avec surprise que mes pieds ne touchaient plus le sol. Je me sentais légère, comme si un souffle suffisait pour me soulever de la terre.

A mesure que j'avançais, mon être se transformait et devenait transparent ; j'étais stupéfaite de la métamorphose qui s'opérait en moi. Je me retournai ensuite pour voir le chemin que j'avais déjà parcouru, et regardant l'endroit d'où j'étais partie, j'y vis une femme, un second moi-même qui semblait goûter les bienfaits d'un profond sommeil.

Ma première impression fut la pitié, et ma première pensée fut de retourner auprès de cet être endormi, mais il me fut impossible de faire un seul mouvement rétrograde. Je restai alors quelques instants penchée, comme au bord d'un abîme, pour contempler ce spectacle si nouveau pour moi, mais je ne pus rester longtemps dans cette position.

La pensée qui m'inspirait m'attirait toujours plus haut, je continuai donc ma marche ascensionnelle, non cependant sans me retourner souvent vers l'objet de ma sollicitude.

Lorsque j'eus fait environ le quart de ma route, j'arrivai sur une sorte de plate-forme où se croisaient plusieurs chemins ; je ne savais lequel prendre, et, dans mon indécision, je préfèrai m'arrêter, plutôt que de m'engager dans une route inconnue pour moi. Là, je me mis à mesurer du regard la distance que je venais de franchir ; la préoccupation de ce corps que j'avais vu au bas de la montagne ne me laissait pas un instant de quiétude ; je cherchai de nouveau à le retrouver ; je promenai mes regards dans toutes les directions.

Enfin, je pus le découvrir ; il n'était plus à la même place ; il était debout, et marchait soutenu par deux jeunes gens ; je crus te reconnaître dans l'un d'eux, Henri, mais il me fut impossible de voir

le visage du second.

Je réfléchis ce que pouvait signifier cette scène étrange, et je commençais malgré mon bonheur à éprouver une grande tristesse de l'isolement où se trouvait la moitié intelligente de mon être ainsi divisé, lorsque je m'entendis appeler par une voix bien douce. Je me retournai, et vis près de moi une femme de haute stature, et dont le visage était voilé d'une sorte de gaze légère qui me permettait de deviner l'esquisse d'une noble figure, mais pas assez transparente pour me laisser complètement admirer ses traits.

- Marguerite, suis-moi, me dit-elle, je te guiderai, car tu ne peux dépasser ces limites sans l'appui d'un mentor expérimenté. Tu entres maintenant dans un domaine privé, dont tu ne connais ni les détours, ni les dangers.

Je n'hésitai pas un instant à suivre ce guide qui venait si à propos me tirer de ce pénible isolement.

Cependant, avant de poursuivre notre route, je lui montrai mon corps dans la plaine et lui demandai l'explication de ce phénomène.

- Suis-moi sans inquiétude, me dit l'apparition ; plus tard ce mystère te sera dévoilé.

Notre marche devenait de plus en plus pénible dans ce nouveau chemin, non pas à cause de l'aridité du sol puisque nous l'effleurions à peine, mais à cause de l'épais brouillard qui nous enveloppait. Il me semblait aussi qu'au lieu de monter, nous nous abaissions ; il m'était impossible de m'orienter, car tout ce que je voyais prenait des formes vagues.

- Où sommes-nous ? Demandai-je à mon guide

- Dans un vaste dortoir, où repose une partie de l'humanité.

- Et que venons-nous faire ici ?

- Eveiller ceux qui dorment afin qu'ils nous racontent les rêves de leur vie.

Je fus très étonnée de cette réponse que je ne compris pas ; cependant, nous fîmes une halte, et ma compagne me dit :

- Tu ne vois donc rien des choses qui nous entourent ?

- Non, répondis-je, si ce n'est un brouillard intense que je sens froid, qui me pénètre, et une grande tristesse qui s'empare de moi.

- Marguerite, ma fille bien-aimée, tes yeux sont encore fermés aux douleurs des âmes et au souvenir du cœur.

J'étais bien attristée des paroles que cette femme m'adressait comme un reproche. Elle se tourna vers moi, me mit une main sur la tête, en me disant :

- Ma fille, écoute la voix de ton cœur. Je fus tout à coup éblouie.

- Ma mère m'écriai-je.

- Oui, mon enfant, je suis ta mère ; je viens de te recueillir au moment où tu courais un grand péril ; mais puisque ce danger t'a conduite dans le domaine des esprits, faisons ensemble quelques excursions qui te seront profitables plus tard. Regarde maintenant autour de toi.

Alors les ténèbres qui m'enveloppaient se dissipèrent subitement, et je m'aperçus que je me trouvais dans une immense plaine sur l'autre versant de la montagne.

Là se trouvait une quantité innombrable d'esprits : les uns paraissaient accablés, anéantis par la pesanteur des pensées confuses qui se pressaient autour de leur intelligence ; d'autres, plus libres, semblaient faire appel à leurs souvenirs, afin de se rendre compte de leur nouvelle situation.

Ma mère me désigna un esprit qui se trouvait un peu isolé des autres, et qui paraissait moins inquiet de son sort.

- Nous allons nous adresser à celui-ci, me dit-elle, je le connais, il parle toujours un langage figuré, je vais l'interroger, ne t'étonne pas de ses réponses.

- D'où viens-tu ? lui demanda ma mère.

- De la terre.
 - Te souviens-tu de ce que tu as fait pendant ton existence ?
 - Oui, j'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai aimé.
 - Pourquoi as-tu pleuré ?
 - Parce que j'ai souffert.
 - Et pourquoi as-tu souffert ?
 - Parce que j'ai aimé.
 - Et pourquoi as-tu aimé ?
 - Parce que j'avais un cœur et une âme.
 - Quelle a été ta plus grande épreuve pendant ton existence ?
 - Aux yeux du monde, j'étais fou.
 - Quelle était la cause de l'opinion que l'on avait de toi ?
 - Mes pensées mal comprises.
 - De quelles manières étaient-elles manifestées ?
 - Par mes paroles et mes actions.
 - As-tu fait du mal ?
 - Non
 - Et du bien ?
 - Je l'ai semé, il germera plus tard.
 - Que fais-tu ici ?
 - J'attends que tous les morts se réveillent.
 - Pour quelle raison ?
 - Afin de trouver des esprits qui pensent comme moi.
 - Que ferez-vous alors ?
 - Nous agirons énergiquement sur l'intelligence des mortels.
 - Comment es-tu mort ?
 - Comme meurent les pauvres.
 - Et ta famille ?
 - Je ne l'ai jamais connue.
 - Que penses-tu maintenant de tes paroles et de tes actions ?
 - J'espère qu'elles seront développées par des hommes plus heureux que moi.
 - Que disais-tu dans ta démence ?
 - Je disais que la terre avait besoin d'être transformée, labourée profond, et que pour bien conduire ce travail, il était urgent de la débarrasser de tout ce qui lui pèse. Ces paroles prises à la lettre annonçaient de ma part des intentions hostiles écloses dans un cerveau malade ; on ne voulut point d'autres explications, on me traita d'insensé, je me résignai ; on a bien appelé de ce nom ceux qui possédaient la sagesse. Puis, l'air narquois, et le sourire aux lèvres, les gens sensés se plaisaient à exciter ma verve par les questions les plus absurdes.
 - Eh bien ! me disaient-ils, puisque tu veux débarrasser la terre de ce qui lui pèse, il faudra donc, arracher toute la végétation dont elle est couverte, et détruire villes, châteaux et chaumières ?
 - Oui.
 - Les temples devront donc aussi subir le même sort ? disaient les dévots, et tout le genre humain se trouvera sans abri.
 - Il restera la voûte des cieux.
- On me disait encore :
- Tu devrais entreprendre le nivellement de la terre, redresser les routes, renverser les monts dans les abîmes, et faire que les eaux des mers soient imbues par la terre qu'on jetterait dans leur sein.

J'approuvais tous ces projets avec le plus grand sérieux, car, dans le silence de mon âme, je leur donnais une toute autre signification.

- Et tes actions ? lui demandait ma mère, répondaient-elles aux idées de destruction qu'on te supposait ?

- Non, au contraire ; je cultivais avec sollicitude ma petite propriété, je taillais mes arbres et les greffais en leur temps ; je rentrais mes plantes délicates avant les premières gelées, mon verger portait les plus beaux fruits, grâce aux soins dont je les entourais.

L'hiver, au coin de l'âtre, je préparais des tentes, et l'été, lorsque le temps menaçait de la tempête, je les disposais afin de tenir à l'abri du fléau ma vigne et mes fruits ; puis, lorsque le soleil dardait trop longtemps ses rayons brûlants, j'étais de grands parasols sur mes plates-bandes de fleurs. Je ne laissais jamais prendre racine aux mauvaises herbes, et les reptiles ne trouvaient point d'endroits propices pour établir leur retraite.

Mon petit coin de terre n'était pas entouré d'un haut mur ni d'un buisson d'épines, indices de la méfiance ; je faisais au contraire de jolies palissades grillées qui, à chaque vide, montrait une fleur ou un fruit que je destinais aux passants. C'était, à mon idée, la meilleure manière de se préserver de la malveillance des maraudeurs.

Les abeilles que j'élevais me donnaient un miel exquis, parce que les fleurs qu'elles butinaient avaient un parfum pur et varié ; aussi, comme il faisait plaisir au pauvre vieillard ou à l'enfant malade pour lesquels je le destinais, ainsi que mes meilleurs produits.

Lorsque mes voisins voyaient mes belles récoltes, ils me demandaient avec ironie si je caressais toujours mes idées de destruction ?

- Plus fort que jamais, leur disais-je, en enfonçant avec une nouvelle ardeur ma bêche brillante dans la terre, et je serais le premier à donner l'exemple si j'étais sûr d'être imité.

Comme toujours, on ne me comprenait pas, et l'on s'éloignait en plaignant le pauvre fou. J'aimais mieux pourtant passer pour un insensé, que faire fouler aux pieds des pensées qui m'étaient si chères et des espérances qui faisaient le bonheur de ma vie ; mieux vaut exciter la pitié des sots que s'exposer à leurs persécutions.

- Tu es un philosophe, lui dit ma mère, et dans ce moment de profonde agitation, les philosophes sont peu écoutés sur la terre, et rarement compris.

Nous quittâmes ces esprits pour nous diriger vers un autre groupe qui parlait avec beaucoup d'agitation ; chacun de ses membres voulait exposer ses convictions ; c'était une véritable lutte oratoire. A mesure que nous approchions, ils s'animaient davantage.

- Ce groupe, me dit ma mère, est composé de savants et de grands penseurs aux yeux de la société, qui se laisse si facilement éblouir par le prestige extérieur. Tu jugeras de la différence de leur langage avec celui que nous venons d'entendre.

Elle s'adressa à celui qui, pour le moment, avait le droit de crier le plus fort.

- Quel est le sujet de votre discussion ? lui demanda notre mère.

- Je développe en ce moment, lui répondit l'esprit, les principes et les mystères de la religion que je professe, et qui est la seule possédant les grandes lumières de vérité que Dieu a confiées à notre infallible direction.

J'ai prêché aux riches et aux puissants, mon éloquence a été transportée de toutes parts sur les ailes de la renommée. J'ai converti à ma foi beaucoup d'hommes illustres, et j'étais cité comme un flambeau dans ce siècle de lumières. Je connaissais à fond ma philosophie ; j'étais docteur en théologie, et j'écrasais de mes arguments foudroyants tous les sectateurs des doctrines opposées à la mienne ; enfin, je frappais d'anathème tous les rebelles qui ne voulaient plier leur raison sous le faix de mon énergique volonté.

Et maintenant que je comptais recevoir la juste récompense due à tant de travaux, continua-t-il

avec amertume, je me trouve en face de nouveaux adversaires si peu doués d'intelligence, que mon éloquence s'éteint, faute d'être stimulée par un auditoire sympathique.

- Tous se disent dans la vérité ; je me perds dans ce dédale. La polémique est donc contagieuse, puisqu'elle se continue jusque dans le monde des esprits. Je m'agite en vain. A quoi servent donc le zèle et la vertu, puisqu'ils restent sans récompense après la mort ?

- Tu récoltes les fruits que tu as semés, lui dit ma mère : voilà pour tes paroles ; maintenant parlons de tes œuvres.

- Mes œuvres, reprit l'esprit avec une grande agitation, elles sont toutes dans mes paroles, on n'avait qu'à les mettre en pratique.

- Voilà, me dit ma mère, en m'entraînant loin de ce groupe, voilà les sages de la terre dont la plupart deviennent les insensés du monde des esprits.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers un groupe de désincarnés anéantis par une sorte de sommeil léthargique. Ma mère écarta les fluides qui les entouraient, afin de faciliter leur réveil. Dans le nombre se trouvaient des esprits encore tout impressionnés des souffrances qu'ils avaient endurées pendant leur existence terrestre.

Ma mère les questionna sur différentes maladies dont ils avaient été affligés, et qu'ils pouvaient comprendre, vu leur état spirituel. Je restai étonnée de la cause de leur mal, et plus encore de la simplicité des remèdes qui auraient pu les rendre à la santé s'ils les eussent connus.

Nous prîmes de nouveau la direction de la montagne. En arrivant à l'endroit même de notre rencontre, mon premier regard s'arrêta dans la plaine où je vis encore ce personnage, cet autre moi-même toujours gardé par ses deux guides.

Ma mère me dit en me bénissant :

Va, Marguerite ; va reprendre ton corps, et garde le souvenir de ce songe, que tu raconteras à ton frère. Il le comprendra.

- Voilà, Henri, le rêve que j'ai fait cette nuit, et dont la signification ne m'a pas encore été révélée ; mais le souvenir que j'en conserve m'est si doux qu'il ne s'effacera jamais.

- Oh ! Merci, Marguerite ; j'ai tout compris, et notre mère ne pouvait me donner une plus grande preuve de son amour. Mais, dis-moi, ma chère sœur, te souviens-tu maintenant de cette bonne mère ? Revois-tu ses traits pendant qu'elle était sur la terre ?

- Oui, répondit Marguerite, mais je ne me souviens bien d'elle que dans une circonstance très étrange.

C'était pendant une promenade sur l'eau ; nous avions plusieurs barques éclairées de lampes vénitienes ; tout le monde était bien joyeux au départ, et il n'y eut que des larmes au retour. Mais, que s'est-il passé ? Je n'en sais rien.

Mon Dieu, dit Henri à demi-voix, je n'ose lui révéler la vérité ; inspire-moi s'il faut lui rendre le souvenir !

Henri, craignant de ne pouvoir se contenir plus longtemps, quitta Marguerite en lui donnant un baiser, puis il se rendit aussitôt près de son ami pour lui faire part de cette nouvelle révélation.

- J'ai tout entendu, lui dit Maurice ; j'étais dans la chambre attenante à la sienne, et pas un mot ne m'a échappé. Je suis tout émerveillé en songeant avec quelle sagesse et quelle prudence les esprits agissent pour conduire à bonnes fins la guérison complète de cette chère enfant.

Henri n'osa laisser sa sœur trop longtemps seule, il revint bientôt auprès d'elle. Marguerite était assise près du balcon lorsque son frère entra.

- Mon bon frère, lui dit-elle, le temps est beau, la mer est calme, nous pourrions, si tu le veux, aller y faire une petite promenade.

- De jour ? dit involontairement Henri.

- Certainement.

- Si tel est ton désir, dans dix minutes, je suis à toi, petite sœur.
Et Henri sortit pour aller de nouveau prévenir Maurice de la décision de Marguerite.

Chapitre XXIII

Le père Piton était bien triste depuis que le garçon d'hôtel, qui avait reconduit la barque un moment après la scène tragique de la dernière nuit sur mer, lui avait dit que la jeune fille avait été apportée à l'hôtel au point du jour par deux jeunes gens, et qu'elle s'était noyée près des îles.

- Je savais bien, avait répondu le père Piton, que cela finirait toujours mal, et je crains fort que cela me porte malheur.

Et, comme pour donner raison à ses scrupules, la barque du vieux batelier n'avait pas encore été louée une seule fois depuis ce moment.

Il se promenait donc de long en large sur la route de la Corniche, et offrait ses services à tous les passants, lorsqu'il vit venir à lui deux personnes crut reconnaître. Mais il ne pouvait en croire ses yeux ; à mesure qu'elles s'approchaient, sa surprise augmentait, pour faire place à la stupéfaction, et même ensuite à la frayeur. Il avait devant les yeux « ses deux amoureux nocturnes », ainsi qu'il les appelait. Les voir en plein jour eût déjà été pour le bonhomme un motif d'étonnement ; mais la présence de la jeune fille, qu'il croyait morte, c'était l'apogée de l'impossible ; il resta donc convaincu que c'était son ombre, et la frayeur qui l'avait envahi lui montrait Marguerite comme un être venant de l'autre monde.

Il regardait ce corps mince et élancé, enveloppé d'un algérien de cachemire blanc, dont un coin était rejeté négligemment sur l'épaule ; sa longue robe d'un bleu pâle, et son visage caché par un voile de gaze blanche lui donnaient une teinte diaphane. En y ajoutant une bonne dose de l'imagination du brave batelier, tout cela contribuait à faire de Marguerite un être tout à fait immatériel.

Le père Piton fut pris d'un tremblement qui l'empêcha de parler. Henri remarqua son trouble et en comprit le motif ; il lui fit donc signe du regard de ne rien dire devant la jeune fille.

- Votre bateau est-il libre ? lui demanda le jeune homme.

- Oui bien, monsieur, répondit le père Piton en baissant les yeux, mais.... dit-il en tournant sa casquette dans ses mains....

Puis il n'osa en dire davantage.

- Mais reprit Henri, qu'est-ce qu'il y a, mon brave homme ?

Le batelier qui voulait par ce « mais » ; trouver une raison pour refuser sa barque à cause de la nature du second personnage, se ravisa en songeant qu'il fallait rester en bons termes avec les revenants.

- Mais.... à quelle heure serez-vous de retour ?

- Dans deux heures environ.

- Alors vous ne passerez pas la nuit ?

- Si nous sommes de retour dans deux heures, il est probable que nous ne passerons pas la nuit, reprit le jeune homme avec impatience. Voyons, voulez-vous, oui ou non, nous louer votre bateau ?

- Oui, dit machinalement le père Piton, qui cette fois se croyait bien réellement ensorcelé, car il sentait que ce « oui » était sorti de sa bouche presque malgré lui.

Marguerite, toujours silencieuse, monta dans la barque et Henri s'asseyant auprès d'elle agita les rames pour se diriger comme de coutume vers les îles.

Pendant le trajet, la jeune fille était devenue très communicative, elle admirait avec une sorte d'enthousiasme toutes les splendeurs de la mer, elle faisait remarquer à son frère, tantôt de beaux navires arrivant de divers points, tantôt les nacelles de pêcheurs chargées de filets, ou les

coquettes barques des promeneurs qui se laissaient aller voluptueusement au balancement des petites vagues qu'augmentait parfois le remous occasionné par le passage des vapeurs qui se croisent dans tous les sens ou par, le voisinage des collines qui font obstacle au courant de l'eau.

Ce spectacle semblait tout nouveau pour Marguerite, mais malgré son admiration, elle tâchait toujours d'amener la conversation sur le songe qu'elle avait eu la nuit.

- Vois-tu, Henri, ces belles montagnes qui bordent la mer, et qui semblent lui servir de limites ? Eh bien ! Celle de mon rêve était beaucoup plus élevée. Et cette plaine on j'avais laissé mon corps était bien aussi vaste que la mer. Je ne puis me figurer que j'étais sous l'impression d'une vision, tant les choses que je voyais étaient réelles, et moi-même je me sentais plus forte, plus vivante qu'au réveil.

Mais, mon bon frère, il me semble t'avoir entendu dire que tu en avais compris le sens, ne pourrais-tu m'en donner l'explication ?

La question était trop inattendue pour ne pas embarrasser Henri.

- Oui, ma bonne sœur, je crois, en vérité, avoir saisi quelque rapprochement de faits avec les paroles incohérentes que tu prononçais quelquefois durant le cours de ta maladie.

- Vraiment, reprit la jeune fille, c'est fort curieux, veux-tu m'en citer quelques-unes ?

- Oh du reste, reprit Henri, de plus en plus embarrassé, c'est peu de chose, tu parlais quelquefois de notre mère, tu la voyais toujours près de toi, et vous visitiez ensemble des malades auxquels vous donniez des soins.

- J'avais sans doute le délire, dit Marguerite, puisque je n'ai gardé de tout cela aucun souvenir.

- Je ne sais, hasarda Henri, si je puis donner ce nom aux paroles bien suivies et même intéressantes qui s'échappaient parfois de ta bouche.

- Et tu trouves dans ces débris de conversation quelques rapports avec mon rêve ?

- Oui, petite sœur, et j'en conclus que notre mère a constamment veillé sur toi pendant ta maladie et que son âme immortelle entourait la tienne momentanément absente afin qu'elle ne s'égarât pas, et c'est précisément le fait qui m'a le plus frappé pendant le récit que tu viens de me faire, lorsque tu voyais ton corps resté dans la plaine tandis que ton âme libre de tous liens matériels s'élevait dans d'autres sphères.

- Mais dis-moi, Henri, comment expliquer ta présence auprès de cette partie abandonnée de mon être ?

- C'est sans doute, chère Marguerite, pour te montrer la part que j'ai prise à tes souffrances, car je t'ai entourée de tous mes soins pendant cette longue et pénible épreuve.

- Cela me fournit l'occasion de t'en remercier bien sincèrement, mon cher frère, lui dit-elle en l'embrassant ; mais quel est cet autre jeune homme que je voyais avec toi ?

- Je ne puis répondre à cette question, petite sœur ; peut-être en auras-tu toi-même l'explication plus tard par un nouveau songe.

La conversation se ralentit un peu ; Marguerite paraissait réfléchir sur la dernière demande que son frère avait éludée ; elle tâchait sans doute d'en trouver la solution, mais ses souvenirs ne répondaient pas à son impatience.

Henri s'étonnait tout bas que sa sœur ne reprit pas son état habituel causé par l'eau ; il savait que Maurice occupait une de ces nombreuses barques qui circulaient à peu de distance de la leur, et il se demandait s'il pourrait agir sur elle malgré leur mobilité, car on eût dit que la jeune fille était depuis un moment sous le charme que lui causait la vue de ces espèces de courses nautiques ; elle ne pouvait rester en place.

Enfin, Henri à bout de forces, déposa les rames dans le bateau.

- Marguerite, dit-il, arrêtons-nous un instant à l'ombre de ce rocher, nous y trouverons un peu de fraîcheur, et nous serons à l'abri des rayons de ce soleil brûlant.

- Tu as raison, Henri, je ne songeais pas à la fatigue que tu devais ressentir, tant je me laissais entraîner au plaisir de tout ce qui m'entoure.

Ils firent donc halte dans un endroit délicieux, près du tournant de l'île, à l'autre extrémité de leur place habituelle.

Marguerite était assise près du gouvernail, et son frère sur l'avant du bateau.

Ce qui préoccupait Henri plus que toutes les distractions qu'il avait sous les yeux, c'était la difficulté de distinguer Maurice au milieu de cette confusion de promeneurs, et de lui faire un signe en cas de besoin. Cependant, il crut le reconnaître par la persistance qu'un batelier mettait à regarder de leur côté. Tranquillisé sur ce point, il se retourna vers sa sœur pour lui demander si elle voulait continuer sa promenade ; mais il la trouva très absorbée ; son regard anxieux restait fixé sur un endroit isolé, et il ne voyait pourtant rien qui pût donner raison à cette vive inquiétude. Henri n'osait la questionner ; il se contentait pour le moment de suivre son regard.

Marguerite était de plus en plus agitée, et faisait des gestes comme si elle eût voulu éviter une rencontre désagréable ; tout à coup elle prit les mains de son frère qu'elle serra à les briser et lui dit d'une voix altérée par la crainte :

- Henri ! Prends garde, il existe près de nous un grand danger, fuyons, fuyons promptement.

- Et dans quelle direction ? demanda Henri, en prenant vivement les rames et en regardant de toutes parts.

- Ne cherche pas à voir ! Mais partons, tournons de l'autre côté de l'île.

Et, sans attendre plus d'explications, Henri dirigea sa barque d'après le conseil de sa sœur. Après avoir ramé environ dix minutes, la jeune fille lui fit signe de s'arrêter.

- Maintenant, nous sommes en sûreté, dit-elle d'un ton plus calme, oh ! Comme j'ai eu peur !

- Mais, peux-tu me dire la cause de cette frayeur ? demanda Henri.

- Oui, mais attends un instant ; je suis encore si impressionnée que je serais incapable de bien m'expliquer.

Il y eut alors un moment de silence pendant lequel Henri se livrait aux plus tristes conjectures sur l'état moral de sa sœur. Il croyait sérieusement à un retour de folie, et il était impatient d'entendre les explications qu'elle allait lui donner.

- Tu as l'air bien troublé, mon bon frère, dit enfin Marguerite ; serait-ce à propos de ce qui vient de se passer ?

- Aurais-tu donc réellement vu quelque chose qui nous menaçât, ma bonne sœur ? Cependant, il ne s'est rien produit d'extraordinaire depuis notre départ, car si nous avions couru un danger, il n'y aurait pas eu que nous d'atteints, il y avait bon nombre de barques qui stationnaient non loin de la nôtre.

- Les autres embarcations ne risquaient rien, Henri ; sans quoi, j'aurais prévenu tous ceux qui les conduisaient ; la nôtre seule était menacée.

- Et de qu'elle manière, chère petite sœur ?

- Tu sais, Henri, que nous étions arrêtés près d'un contour faisant face à cette espèce de forteresse que tu nommes, je crois, le « Château d'If. »

- Oui.

- Eh bien, là j'ai vu des êtres hideux qui sortaient par intervalles leurs têtes hérissées du sein de l'eau, et qui cherchaient à se diriger de notre côté, mais ils étaient retenus dans leurs mouvements par les liens de leur attelage fantastique. Malgré les difficultés que ces démons éprouvaient à nous atteindre, je voyais pourtant qu'ils gagnaient peu à peu du chemin ; mais lorsque je t'ai dit de fuir, tout danger avait presque disparu. Je vis apparaître alors un être surnaturel qui arrivait avec une extrême vitesse de la pleine mer ; il semblait effleurer les eaux de ses beaux pieds nus, il tenait à sa main un trident, et lorsqu'il fut en face de cette scène effrayante, il le plongea à

plusieurs reprises dans la mer ; à chaque coup qu'il frappait, l'eau limpide se tachait d'un sang noir et infect. Et puis tout s'engloutit au fond de l'abîme.

- Et l'ange ? demanda Henri, qu'est-il devenu ?

- L'ange, après avoir jeté son trident dans la mer, s'éloigna dans la direction que nous avons suivie lorsque nous avons fui ; car mon intention était de suivre ses traces.

- As-tu reconnu cet esprit ?

- Oui, c'était celui de mon rêve.

- Notre mère !

- Oui, notre mère.

- Combien je suis heureux, Marguerite ! Ah s'il t'est donné de la voir encore, de lui parler, dis lui bien que je comprends son langage, et que je la remercie de la sollicitude maternelle qu'elle continue de nous prodiguer à l'état d'esprit.

- Je le reconnais comme toi, Henri ; mais ce qui vient de m'arriver a enlevé de mon cœur toute la joie que j'éprouvais ce matin à mon réveil.

- Tranquillise-toi, chère sœur, ce que tu viens de voir est au contraire d'un très bon augure.

- Peut-être, mais je n'en comprends pas le sens.

- Eh bien ! Écoute. Cette vision – car ne crois pas que ce soit une scène matérielle – cette vision est la répétition de la scène qui a causé le dérangement de ton esprit. Ces êtres hideux, tu les avais déjà vus, mais non pas abîmés dans les eaux avec leur char de triomphe, non pas entravés par les rênes qui le dirigeaient ; mais tu les as vus triomphants, cherchant à te nuire après avoir causé la mort de notre mère.

A cette époque, le trident était entre leurs mains, et c'est avec cette arme qu'ils voulaient attirer notre barque dans un gouffre dont ils gardaient les abords afin de jouir à leur aise des malheurs qui pouvaient y survenir. Là encore notre mère t'est apparue, et malgré le trouble et la frayeur de ce terrible moment, tu as pu prononcer son nom ; il a été le dernier, car tu n'as reconnu aucune des personnes qui entouraient ton corps pendant que ton esprit allait de temps à autre parcourir avec ce cher guide tous les endroits qui t'ont été remis en mémoire par le songe que tu as fait cette nuit.

- Oh ! Tu me rends heureuse, Henri, en me parlant de la sorte, mais que signifie l'arme que notre mère tenait entre les mains ?

- Elle signifie qu'elle a vaincu ces esprits méchants qui ont déjà causé deux malheurs dans notre famille, et qu'ils ont enfin achevé leur règne de domination et de despotisme. Il est probable que maintenant ils vont entrer dans une longue et douloureuse phase d'expiation, en attendant que le repentir vienne adoucir leur triste sort.

- Alors, tu crois, Henri, que cette vision annoncerait la fin de cette cruelle épreuve qui nous accable depuis si longtemps ?

- Je l'espère, ma bonne sœur.

- Encore une question : quelle est la signification de ce sang noir et infect que je voyais sortir des blessures faites par le trident ? Pour moi, cela me démontre bien que je n'étais pas sous l'influence d'une vision, les esprits n'ont pas de sang, et j'étais du reste complètement éveillée.

Henri ne put s'empêcher de sourire en voyant les rôles ainsi changés.

- Ma petite sœur, ceci n'est pas une raison pour croire que tu avais devant les yeux des êtres matériels, les esprits possèdent la faculté de produire des créations fluidiques par le seul effet de leur volonté.

- Mais enfin, cette couleur noire, et cette odeur qui s'en exhalait ?

- Cela veut sans doute dire que, pendant leur existence terrestre, ces esprits ont été consumés et altérés par des passions qui les auraient conduits au crime, et qu'il mettaient tout leur mérite et

leur valeur dans l'ancienneté des titres et de la noblesse du sang qu'ils qualifiaient du nom de « pureté des races ». Leur orgueil était tel, qu'il leur montrait le commun des mortels comme des choses soumises à leur usage et sur lesquelles ils avaient droit de vie et de mort.

Marguerite écoutait cette dernière explication d'un air distrait, elle luttait contre le sommeil qui venait obstinément fermer ses paupières. Henri cessa de parler, car il venait d'apercevoir son ami non loin d'eux.

Maurice n'avait pu rester plus longtemps en proie à son inquiétude ; il avait vu l'agitation de Marguerite, puis cette fuite précipitée de l'autre côté du rocher. Il ne pouvait comprendre ce qu'il s'était passé, il s'approcha donc prudemment, et fut complètement rassuré en voyant le frère et la sœur en grande conversation.

Marguerite était placée de manière à permettre à Maurice d'aller près d'elle sans attirer son attention. Afin d'être au plus vite instruit de l'incident qui était survenu, il ne vit rien de plus simple que de la magnétiser. Après un instant qu'il employa à concentrer toute sa volonté sur elle, Henri lui fit signe que sa sœur dormait.

Maurice avança doucement sa barque et se trouva bientôt auprès de Marguerite. Son sommeil était calme, et cependant deux larmes perlaient au coin de ses paupières.

- Tu pleures, Marguerite, lui dit-il, quelle est la cause de ta tristesse ?

- Je n'éprouve point de tristesse, Maurice, et mes larmes n'ont rien d'amer, elles prennent leur source dans un profond sentiment de reconnaissance.

- Oui, je les comprends, dit Henri.

Et il raconta à son ami la vision qui avait tant effrayé Marguerite. Maurice tout heureux comprit que l'heure si impatientement attendue de la complète guérison de sa fiancée était proche ; aussi espérait-il recueillir quelques renseignements à ce sujet pendant son sommeil.

- Marguerite, lui dit-il, où est ton esprit dans ce moment ?

- Près de mon père.

- Comment se fait-il que tu y sois allée sans que ma volonté t'y ait conduite ?

- Oh ! Je n'y suis pas allée seule, répondit-elle.

- Et avec qui donc ?

- Avec ma mère.

- Elle t'a sans doute détournée de la vue du lac qui t'est si pénible.

- Le lac, oh ! Je puis le voir maintenant sans éprouver le moindre effroi.

- Et pour quelle cause ?

- Parce que le danger n'existe plus ; la vision que je viens d'avoir m'a été donnée pour m'en prévenir.

- Peux-tu me dire, demanda Henri, qui a fait disparaître ce danger ?

- La justice de Dieu et la prière.

- Les esprits qui sont les auteurs de tant de maux se sont-ils donc repentis ?

- Non, mais ils sont vaincus, ils sont tombés du haut de leur orgueil, et de leurs blessures est sorti le venin de la haine qui les enivrait et qui faisait leur force et leur puissance.

- Où sont-ils maintenant ?

- Dans un lieu de punition.

- De quel sentiment sont-ils animés ?

- D'un sentiment de désespoir, et de la rage de leur impuissance.

- Ils n'ont donc point de repentir ?

- Pas encore.

- Que faudrait-il pour le faire naître dans ces âmes endurcies ?

- La souffrance, un peu d'espoir, et nos prières.

- Il est bien dur, dit Henri, de prier pour des êtres qui nous ont tant fait souffrir.

- Nous exercerons, en le faisant, le devoir de la plus sublime charité.

- Peux-tu me dire, Marguerite, pour quelle cause cette vision s'est produite sur l'eau plutôt qu'en tout autre endroit ?

- Parce que c'est sur l'eau que pour la première fois ces mauvais esprits m'étaient apparus, et ce devait être dans les mêmes conditions que je devais les voir s'anéantir pour jamais.

- Marguerite, tu nous parlais, il y a un instant, de ton père. Quel est son état actuel ? Conservez-tu toujours l'espoir de sa guérison ?

- Cette espérance s'accroît de jour en jour, j'en juge d'après le travail qui s'opère en lui.

- En quoi consiste ce travail ?

- Ses pensées sont moins fugitives, car ses organes cérébraux se fortifient visiblement.

- Pense-t-il à nous ?

- Oui, par moments, et cette pensée l'agite, parce qu'il ne peut pas assez la développer ; mais, bientôt, je le répète, notre présence lui apportera le bonheur et le repos.

Maintenant, réveille-moi, Maurice, je ne puis rester plus longtemps ici, je suis attendue.

- A quel endroit ?

- A l'hôtel.

- Et par qui donc ?

- Par l'infortunée que nous avons sauvée. Oh! Qu'elle a souffert ! continua la jeune fille ; combien elle est digne d'intérêt

Et Marguerite semblait lire dans le cœur de sa protégée toutes les angoisses qui s'y pressaient tour à tour, et son visage exprimait fidèlement toutes les émotions de son âme.

Maurice comprit qu'il ne serait pas prudent de la laisser plus longtemps sous cette pénible impression ; il l'éveilla aussitôt et regagna l'autre côté de l'île.

Chapitre XXIV

Le soleil venait de disparaître derrière la montagne, et ses derniers rayons, en se mirant dans les eaux les teignaient de leur couleur de pourpre. Le ciel était pur, mais d'un ton rougeâtre comme s'il brûlait encore des feux ardents de cet astre à demi éteint. Marguerite, complètement rendue à elle, contemplait ce spectacle grandiose qu'offre la mer à l'heure du coucher du soleil. Son frère, assis près d'elle, dirigeait la barque vers le bord.

- Je t'avoue, Henri, dit la jeune fille d'une voix plaintive, que je me sens le cœur ému au moment où je quitte la mer ; il me semble que j'y laisse tout un monde de souvenirs lointains ; je ne sais qui les provoque, mais ils sont à la fois doux et poignants.

Et Marguerite sentit d'abondantes larmes couler de ses paupières. Henri ne chercha pas à consoler sa soeur, il gardait le silence, espérant que ses larmes seraient sans doute pour elle un soulagement moral. Bientôt la barque atteignit le bord, et ce jour-là elle fut remise exactement au père Piton qui ne se doutait pas, en recevant son pourboire habituel, que c'était la dernière fois qu'il voyait ses clients mystérieux.

Arrivés à l'hôtel, Henri et sa sœur y trouvèrent en effet la jeune fille que Marguerite avait vue pendant son sommeil ; cette pauvre créature les attendait avec une grande impatience mêlée cependant d'une vive inquiétude ; elle craignait de la part de ses bienfaiteurs un changement dans leurs bonnes intentions à son égard ; mais elle fut bien vite rassurée lorsqu'Henri la prévint de se tenir prête à partir avec eux au premier moment.

Marguerite dormit fort peu ; les événements de la journée se présentaient sans cesse à sa mémoire, puis des pensées étranges, mêlées de souvenirs incomplets, venaient l'assaillir, et lutter ainsi avec le sommeil qui, cette nuit-là, ne put triompher.

La jeune fille se leva de très bonne heure, pensant que le grand air dissiperait la confusion de son esprit ; puis, elle se rendit près de sa gouvernante, qui fut très surprise en apercevant sa maîtresse de si bon matin.

- Déjà levée, mademoiselle, lui dit-elle.

- Oui, ma bonne, répondit tout bas Marguerite ; je venais vous prier de faire avec moi une promenade matinale.

- Mais il est trop tôt, objecta la bonne dame de plus en plus étonnée.

- C'est égal, je désire sortir avant le réveil de mon frère.

- Et pourquoi cela ? Monsieur sera sans doute en peine, et me fera des reproches.

- Oh ! Je prends toute la responsabilité sur moi, dit la jeune fille ; du reste je vais lui écrire un billet pour le tranquilliser, et puis, nous serons certainement de retour avant qu'il s'aperçoive de notre absence.

Madame Servet se laissa persuader par Marguerite, elle était si heureuse lorsqu'elle pouvait lui être agréable. Elle s'habilla promptement, et toutes deux se mirent en route.

Il était environ cinq heures ; la cité du vieux port était depuis longtemps éveillée ; mais dans le centre de la ville où elles s'engagèrent, il y avait encore très peu d'animation ; on ne voyait que de lourdes charrettes des maraîchers qui amenaient des provisions à la ville, et les marchandes de fleurs qui rangeaient avec art leur fraîche marchandise.

Marguerite acheta à l'étréne un charmant bouquet de violettes que lui offrait sur son passage une gracieuse jeune fille qui avait déjà installé son petit parterre. Puis nos promeneuses continuèrent leur route du côté du Prado, et s'engagèrent dans cette longue et belle promenade ombragée qui se continue jusqu'à la mer. Marguerite marchait d'un pas assuré ; elle avait le sourire sur les

lèvres, et respirait à pleins poumons l'air frais du matin. Jamais madame Servet ne l'avait vue si contente ; elle admirait les nombreuses villas perdues dans des massifs d'arbustes, avec leur jardin et leurs vastes bassins d'où s'élancent gracieusement des jets d'eau qui retombent ensuite sur les vertes pelouses qui les entourent ; mais son admiration demeura sans paroles capables de l'exprimer lorsqu'elle aperçut dans le lointain de cet immense berceau de verdure, le spectacle incomparable qu'offre la mer à cet endroit. Marguerite ne put se défendre d'un cri de surprise ; elle entraîna madame Servet vers le rond-point, et toutes deux se reposèrent un moment au bord de l'eau dont les ondulations venaient avec un petit clapotement mourir à leurs pieds.

La jeune fille cessa de parler ; toute sa vie semblait être passée dans ses yeux qui restaient fixés sur les îles.

- C'est là, dit-elle en les désignant à madame Servet, c'est là que je voudrais toujours habiter.

- Et pourquoi ?

- Hélas, je n'en sais rien moi-même, mais il me semble que ces rochers m'appartiennent, non pas comme une propriété d'une valeur matérielle, mais sur leur cime il y a quelque chose qui m'attire et en même temps qui m'opresse le cœur.

- Si vous voulez jouir de leur vue pendant plus longtemps, dit la gouvernante, nous pourrions suivre cette route pour rentrer à l'hôtel, elle variera le charme de notre promenade en abrégant le chemin que nous avons encore à faire.

- Très volontiers, ma bonne, en ce cas nous pouvons nous mettre de suite en route.

Pendant le trajet, Marguerite prit le bras de madame Servet et lui dit d'un air mystérieux.

- Voudriez-vous répondre à quelques questions que je n'oserais faire à mon frère ?

- Certainement, mademoiselle, vous pouvez avoir toute confiance en moi. De quoi s'agit-il ?

- Voici : Henri m'a parlé, il y a peu de temps, d'une longue maladie que j'ai faite, et pendant laquelle j'ai perdu complètement la raison.

- Cela est vrai, dit Mme Servet, et nous étions loin d'espérer le changement avantageux qui s'est fait depuis peu dans l'état de votre santé.

- Je ne puis que faiblement apprécier ce bienfait, puisque cette période m'est restée jusqu'à ce jour complètement ignorée ; mais il me semble que de vagues souvenirs viennent depuis quelques jours se placer dans ma mémoire avec assez de persistance.

- Et que vous disent ces souvenirs ?

- Ils me disent que j'ai aimé.

- Et qui vous fait supposer cela ? demanda Mme Servet, un peu effrayée de la tournure que prenait la conversation.

- Parce que, à mesure que je prends possession de moi-même, je sens que mon cœur ne m'appartient plus et que mes sentiments sont entraînés vers un être idéal qui s'est établi dans ma pensée et qui l'absorbe entièrement. Ceci doit avoir quelque rapport avec le passé, ou bien est-ce un nouveau mal qui fond sur moi ? En ce cas, il serait plus douloureux que le premier.

Mais vous ne me répondez pas, ma bonne, pourquoi ce silence ? Vous n'aimez donc plus votre chère Marguerite, que vous la faites ainsi souffrir.

- Je ne puis trop vous répondre à ce sujet ; vous savez, mademoiselle, qu'une gouvernante ne reçoit pas souvent ces genres de confidences.

- Je suppose encore que je ne vous ai rien confié, dit la jeune fille, mais vous auriez peut-être pu deviner ?

- Pour cela, oui, répondit vivement madame Servet.

Marguerite, avec sa persistance habituelle, poursuivit ses questions ; elle venait de trouver dans cette réponse tous les matériaux nécessaires pour reconstruire son édifice.

- Alors, j'ai aimé ? dit-elle d'un ton négligé.

- J'ai tout lieu de le supposer, mademoiselle.
- Et qui ? Je vous prie.
- Un ami de votre frère.
- Quelle était sa résidence ?
- La Suisse, ce beau pays que vous habitez aussi avec votre famille.
- Ma famille, reprit Marguerite en se portant la main au front, comme pour y presser ses souvenirs ; ma famille, et de qui se compose-t-elle ? D'abord mon frère, et ma mère que je me souviens d'avoir vue comme dans un songe.
- Et puis votre père qui vous aime tant ? Continua madame Servet.
- Ah ! Je crois retrouver aussi son visage, mais d'une manière bien vague.
- Vous souvenez-vous de votre soeur ?
- J'ai une sœur, comment se nomme-t-elle ?
- Eva.
- En effet, ce nom me revient, c'est singulier, il me semble, ma bonne, que vous ouvrez des casiers dans ma tête où pénètrent des pensées qui voltigent sans pouvoir encore s'y établir complètement.
- Puis Marguerite reprenait à chaque instant son sujet interrompu par de nouvelles questions.
- Pouvez-vous me dire si le jeune homme que j'aimais répondait aux sentiments que j'éprouvais pour lui ?
- Certainement, mademoiselle, vous étiez même sur le point de l'épouser.
- Vraiment, reprit vivement Marguerite, je devais l'épouser ? Et quelle est donc la cause qui a empêché l'accomplissement de cette union ?
- Votre maladie.
- Ah ! Je comprends, dit la jeune fille avec amertume, j'étais folle et il a dû cesser de m'aimer, il m'a fuie pour mieux m'oublier, et maintenant il est sans doute uni à une autre femme qu'il adore.
- Non, mademoiselle, répondit madame Servet en souriant, il n'est pas marié, et son cœur est parfaitement libre de tous nouveaux liens.
- Oh ! C'est qu'il craint sans doute de nouvelles déceptions.
- Non, non, ce n'est pas cela.
- Qu'est-ce donc alors ?
- C'est qu'il est resté fidèle à son amour, à ses promesses.
- Mais il ignore que je suis mieux et que je vais bientôt guérir.
- Non, mademoiselle, il n'ignore rien.
- Avec quelle assurance vous parlez de ses pensées intimes !
- C'est qu'il a confiance en moi.
- C'est singulier que j'aie éprouvé un vague souvenir de mon père, de ma mère et de ma soeur, et que rien ne vienne me le remettre en mémoire. Voyons, comment le nommez-vous ?
- Maurice.
- Oh ! Maurice ! Maurice ! répéta Marguerite saisie d'une grande émotion, ce nom si cher je l'avais oublié, et maintenant je le sens monter de mon cœur à mes lèvres. Maurice ! Oh ! Comme je vais le répéter souvent ! Mais, continua-t-elle avec plus de calme, son visage, aidez-moi à le retrouver, ma bonne. Est-il brun, est-il blond ?
- Il est brun, et d'un physique fort agréable.
- Est-il est bon ?
- Bon et dévoué.
- O ! S'il m'était permis de le revoir, que je serais heureuse !
- Tranquillisez-vous, mademoiselle, j'espère que vous le reverrez bientôt.

- Mais pour cela, il faudrait que nous retournions en Suisse, et cependant, je ne vous le cache pas, je souffre à la pensée de quitter cette ville, cette mer, ces rochers, ce beau ciel.

Mais, dites-moi, si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois me rappeler qu'il y avait tout près de notre habitation une grande étendue d'eau qui ressemble un peu au paysage que nous avons sous les yeux en ce moment.

- Oui, c'est le lac.

- C'est une eau bleue comme celle de la Méditerranée ?

- Précisément, mademoiselle. Vous souvenez-vous aussi du joli parc et de la belle terrasse où vous passiez de si longs moments à jouer ou à méditer ? N'avez-vous aussi aucun souvenir des belles promenades que vous faisiez dans un charmant petit bateau qui portait votre nom ?

- Oui, oui ! s'écria Marguerite, comme si un rayon de lumière venait éclaircir son passé, maintenant je me souviens de tout, je revois tous ces lieux avec leurs moindres détails. Oh ! Je vous remercie, ma bonne, vous avez eu la main bien délicate pour réveiller mes facultés intellectuelles et pour réchauffer mon cœur qui s'était glacé au contact de la maladie qui m'avait si cruellement frappée.

- Je serais trop heureuse, chère Marguerite, si par les révélations que je viens de vous faire il s'était produit en vous une réaction morale si favorable.

- Oh ! oui, soyez en sûre, ma bonne, vous venez d'achever ce grand travail et, pour vous en donner une preuve, continua la jeune fille d'une voix tremblante de douce émotion, je vous dirai que je revois Maurice pendant nos excursions sur le lac avec mon frère et ma sœur, j'entends les refrains joyeux que les échos du parc répétaient lorsque nous longions la rive pendant la promenade du soir, je me souviens de nos chères causeries, de nos projets d'avenir, je vois encore nos emplettes et les surprises agréables qui donnaient à chaque jour un nouveau rayon de bonheur. Et ma chère petite Eva, toujours si gaie, si espiègle ! Je la vois, ses crayons à la main, relever avec une vérité saisissante toutes les petites scènes d'intérieur qui piquaient sa verve tantôt moqueuse ; tantôt sentimentale ; je vois aussi mon bon père, dont le sourire mélancolique semblait nous dire : « Riez, vous, mes chers enfants, moi je ne puis prendre qu'une part bien faible à vos joies, car mon cœur est en deuil. » Puis il nous suivait d'un regard plein d'amour pendant que nous nous livrions à de joyeux ébats, il vivait de notre vie et nous lui donnions la force de supporter une existence qui eût été bien triste sans l'amitié filiale dont il était entouré, car notre mère en mourant emporta la moitié de sa vie !

Oh ! Comme il a dû aussi souffrir, ce cher père, du malheur qui m'a tenue si longtemps éloignée de son cœur ! Et comme il doit languir encore de notre absence. Oh ! Ma bonne, à Mesure que la mémoire m'éclaire, les sentiments de mon âme s'éveillent, et je sens les souffrances de mon père, et l'isolement d'Eva et de notre chère tante qui nous tient lieu de mère depuis tant d'années, combien j'ai hâte de partir pour les revoir et les embrasser tous !

- Hélas ! Mademoiselle, votre bon père ne pourra pas se réjouir de votre retour et de votre guérison.

- Comment cela ! Serait-il mort ? demanda la jeune fille d'une voix altérée.

- Non, mademoiselle, rassurez-vous, il n'est pas mort, mais il ne possède plus ni sentiment ni volonté.

- Oh Dieu ! Serait-il affligé lui aussi du mal dont j'ai tant souffert ?

- A peu près, Marguerite.

- Et depuis quand ?

- Depuis le jour de votre malheur : votre père était sur la terrasse et suivait d'un regard inquiet votre barque qui prenait la direction de l'endroit où avait péri votre pauvre mère. De là il entendit les cris de désespoir que jetèrent les personnes qui vous accompagnaient, lorsque vous eûtes cette

terrible frayeur qui déclara votre maladie. Il ne pouvait se rendre compte à une si grande distance de ce qui était arrivé, mais il crut que votre bateau avait été attiré dans le fatal tourbillon qui avait déjà englouti votre mère.

- Alors, qu'est-il arrivé ? demanda la jeune fille avec une sorte d'impatience.

- Voyant qu'il ne rentrait pas à l'heure habituelle, son valet de chambre se rendit à la terrasse où il trouva votre père étendu sans connaissance ; malgré les soins empressés dont on l'entoura, on ne put sauver que sa vie.

- Alors, il ne va plus me reconnaître ! dit Marguerite en versant des larmes.

- On espère que votre présence suffira peut-être pour le remettre radicalement, car on avait jugé prudent de vous tenir depuis ce jour complètement éloignée de lui.

- Alors il ne sait pas que maintenant je suis guérie ?

- Je crois, ma chère enfant, qu'il ignore même que vous êtes encore de ce monde.

- Oh ! Mais s'il en est ainsi, reprit Marguerite en pressant le pas, partons, partons vite, je veux le guérir ce cher père, c'est moi qui dois opérer ce miracle.

- Je le crois, aussi attendions-nous avec impatience le bon effet des soins qui vous ont été donnés ici.

- Ah, chère bonne, à ce propos, dites-moi quel est le remède que l'on a employé pour obtenir ma guérison ?

- D'abord le changement d'air et puis...., Mme Servet s'aperçut qu'elle avait trop parlé.

- Et puis ? demanda Marguerite, à qui cette réticence n'avait point échappé.

- Et puis le dévouement et l'amour.

- Le dévouement et l'amour ? répéta la jeune fille.

- Oui, le dévouement de votre frère. Il y eut encore une pose.

- Et l'amour de qui ? demanda Marguerite.

- Ah tenez, mademoiselle, dit Mme Servet, vous me poussez à bout avec toutes vos questions et, puisque j'ai tant fait que d'être indiscrete, je vais tout vous dire.

Chapitre XXVI

Nos promeneuses venaient d'arriver au vallon des Auffes, et ce point de suspension dans leur causerie leur fit sentir la fatigue de leur longue marche. Elles s'assirent donc sur des rochers près desquels se trouvaient quelques cabanes de pêcheurs. De là Marguerite pouvait voir ses chères îles tout en prêtant une oreille attentive aux nouvelles confidences qu'allait lui faire la bonne madame Servet.

- Je vous disais donc, mademoiselle, que le plus grand remède apporté à votre mal avait été le dévouement et l'amour. Eh bien ! Cet amour est celui que M. Maurice vous porte toujours au même degré ou plutôt à un degré bien supérieur. Il a mêlé son amitié à la science, et avec cette science il vous a guérie.

- Vraiment dit Marguerite, mais comment cela se peut-il, puisqu'il est à Genève ?

- Il n'est pas à Genève, il est ici même.

- Mais alors, il y est venu depuis que nous y sommes ?

- Oui, sans doute.

- Et vous l'avez vu ?

- Oh, je le vois tous les jours.

- Mais, est-ce qu'il est toujours ici ? demanda la jeune fille avec vivacité.

- Marguerite, dit madame Servet en lui prenant les mains, me promettez-vous d'être raisonnable, et êtes-vous assez sûre de vous afin de vous contenir devant n'importe quelle surprise ?

- Oui, ma bonne, mais vous m'effrayez, qu'allez-vous donc m'apprendre ?

Eh bien, mon enfant, je me sens poussée à tout vous raconter, car je n'ai nullement provoqué cette conversation, et cependant j'avais promis à M. Henri la plus grande discrétion.

- Enfin, achevez, je vous en prie.

- Eh bien oui, mademoiselle ; M. Maurice est toujours ici.

- Où est-il ? s'écria Marguerite en se levant.

- Voyons, calmez-vous ma chère, et ne me faites pas regretter d'avoir trop parlé.

- Oui, je vous ai promis d'être calme, dit la jeune fille en reprenant sa place, mais où est-il donc ?

- A notre hôtel.

- A notre hôtel, sous le même toit qui m'abrite, et mon cœur ne s'en est pas aperçu.

- Ma chère demoiselle, n'adressez point de reproches à votre cœur, car il l'a bien reconnu.

- Comment cela ?

- Chaque jour vous causez avec M. Maurice, et vous lui dites que vous l'aimez toujours.

- Oh ! Ma bonne, je vous en conjure, ne plaisantez pas ainsi ; cette conversation qui m'a si vivement touchée ne serait donc qu'une amère dérision ?

- Mon enfant, vous m'affligez, reprit la gouvernante avec tristesse ; m'est-il déjà arrivé d'employer la plaisanterie d'une manière aussi peu digne ?

- Pardon, si je vous ai causé de la peine, mais ce que vous venez de me dire me paraît si étrange, que je me suis laissée aller sans m'en apercevoir à une réplique un peu trop vive, et peu en rapport avec le respect que je vous porte. Je vous en prie, excusez-moi, et continuez votre récit.

- Ce qui me reste à vous dire, mon enfant, est bien plus surprenant encore. Non seulement vous parlez à M. Maurice, mais vous faites ensemble des promenades en compagnie de votre frère.

- Avec Maurice et Henri ! Cela me surpasse, et où allons-nous ainsi ?

- Sur la mer.

- Sur la mer ?

- Oui, et cela pendant les nuits de cette dernière lune.
- Mais qui ordonnait ces excursions nocturnes ?
- Vous-même.
- Et on accédait à ce caprice d'une folle ?
- Vous n'étiez déjà plus folle à cette époque.
- Je vous avoue, ma bonne, que je ne comprends rien à tout cela.
- Je le crois bien, et vous ne comprendrez jamais, si je ne vous explique tout. Ne vous ai-je pas dit que M. Maurice, pour arriver à votre guérison, avait concilié son amour avec la science ?
- Oui, eh bien ?
- Eh bien, c'est en vue de cette science qu'il a acquise, que vous ne gardez aucun souvenir de vos rencontres avec votre fiancé, et c'est vous qui le lui avez ordonné, car vous-même avez donné toutes les indications propres à opérer votre guérison.
- Mais, je me perds en conjectures.
- Eh bien, dit madame Servet, voilà qui va vous éclaircir. Vous êtes somnambule et M. Maurice est magnétiseur, comprenez-vous maintenant ?
- Oh ! Alors je ne m'étonne plus si mon cœur était instruit de sa présence avant que mon esprit eût repris l'empire de toutes ses facultés.
- En effet, mon enfant, vos sentiments ne vous ont point trompée, ils ont même fait naître une sorte d'intuition qui fait que vous vous sentez toujours attirée dans les endroits où vous avez passé d'heureux moments avec votre fiancé. Ainsi ces îles que vous aimez tant, eh bien, c'est là le lieu ordinaire de vos rendez-vous ; c'est de leur cime qu'il vous endort, tandis que vous êtes dans une barque avec votre frère, auquel vous racontez les choses intéressantes que vous avez vues durant le cours de votre maladie. Pendant ces conversations, votre mémoire vous montre un instant tous les souvenirs de votre état spirituel, et elle les ferme aussitôt comme un vase contenant des parfums précieux qu'elle craint de laisser s'évaporer, car vous auriez été trop vivement impressionnée en conservant de tels souvenirs.
- Oh ! Dès à présent, je puis les supporter, je sens que mon âme grandit et se fortifie, je puis désormais maîtriser mes sentiments et diriger ma volonté. La présence de Maurice ne me causera donc pas la moindre apparence de trouble.
- Je le désire, ma chère enfant, car avec votre nature sensitive, nous n'étions pas sans inquiétude sur votre première entrevue.
- Soyez sans crainte, ma bonne, je comprends maintenant d'où me vient la force que je possède et toutes les idées nouvelles qui germent dans mon intelligence. Ainsi, je n'avais entendu parler magnétisme que d'une manière très vague ; dans ce moment il se présente à mon esprit toute une série de révélations sur cette science naturelle ; je comprends que le fluide dont Maurice nourrissait mon corps devait attirer mon esprit près de lui afin qu'il y reprît sa place ; je comprends aussi pourquoi je me sens poussée de préférence vers les endroits où il dirigeait sur moi les effluves magnétiques ; le fluide doit former sur son passage une ligne qui peut être suivie par la personne à l'intention de laquelle il a été dépensé.
- Mais, mon enfant, dit la gouvernante d'un air surpris, c'est vous qui m'instruisez maintenant, car je vous avoue que je ne m'expliquais pas comment pouvait se manifester une telle puissance, et je m'en rends compte d'après le peu d'explications que vous venez de me donner, mais ce qui me surprend davantage encore, c'est de vous entendre parler d'une chose que vous ignoriez complètement.
- Ma chère bonne, j'en serais étonnée moi-même, si je ne sentais en moi quelque chose qui exalte mon âme et qui la rend attentive au réveil de mon intelligence ; il me semble qu'une main en même temps douce et puissante orne ma mémoire de tout ce que j'ai appris pendant mon état de

démence, une vie nouvelle circule dans tout mon être, je sens que je n'oublierai plus....
Et Marguerite vivement émue se recueillit un instant pour mieux goûter un bonheur qu'elle savait apprécier. Mme Servet comprit ce travail moral, et resta silencieuse à côté de la jeune fille.

Chapitre XXVII

Henri réveillé à son heure habituelle ne s'était pas aperçu du départ matinal de sa sœur ; cependant il s'étonna de ne pas avoir reçu la visite de la gouvernante qui venait ordinairement chaque matin s'informer auprès de son jeune maître du résultat des expériences opérées sur Marguerite.

Ennuyé d'attendre, il descendit avec l'intention d'aller prendre l'air sur le quai. En longeant un des corridors de l'hôtel, il s'informa auprès d'une femme de chambre si elle n'avait pas aperçu madame Servet.

- Monsieur, lui répondit-elle, ces dames sont sorties depuis déjà longtemps, depuis cinq heures.
- Etes-vous bien sûre de ce que vous dites ? demanda le jeune homme stupéfait.
- Monsieur peut en être certain.
- Avez-vous vu de quel côté elles se sont dirigées
- Non, monsieur.

Henri remonta précipitamment et alla frapper à la porte de madame Servet ; naturellement, il n'obtint aucune réponse ; alors il entra dans la chambre de sa sœur, et aperçut sur un petit guéridon un billet ainsi conçu :

« Mon bon frère, ayant très peu reposé cette nuit, je pense qu'une promenade me fera du bien. J'ai donc prié madame Servet de m'accompagner. Sois sans inquiétude, nous serons bien vite de retour. »

Henri alla de suite prévenir son ami qu'il trouva prêt à sortir.

- Lis, lui dit-il en lui tendant le billet de Marguerite.

Maurice le parcourut à la hâte en fronçant le sourcil.

- Quelle imprudence a commise madame Servet ; allons promptement à leur recherche, car il pourrait survenir des choses très graves si Marguerite éprouvait quelque émotion pendant la route. Mais de quel côté sont-elles ?

- Je n'en sais rien ; voilà trois heures qu'elles sont parties, et il n'est pas naturel qu'elles s'absentent si longtemps, je crains bien qu'il leur soit arrivé quelque accident.

- Voyons, ne nous troublons point, dit Henri et raisonnons. Madame Servet n'aime guère les promenades dans la ville, et ma sœur, par un sentiment instinctif que fait naître l'habitude, n'aura pas cherché d'autre chemin que celui que nous prenions pour nos excursions nocturnes.

- Je crois, en effet, dit Maurice, que le plus sûr est de suivre le bord de la mer.

Nos deux jeunes gens se mirent en chemin ; arrivés sur la route de la Corniche, ils la sondèrent du regard afin de découvrir Marguerite et madame Servet. Mais ils n'aperçurent personne. Ils allèrent ainsi jusqu'au vallon des Auffes pour s'informer auprès du père Piton s'il avait vu passer ces dames ; ils le virent assis sur le parapet de la route, tout occupé de regarder du côté de la mer ; mais lorsqu'il entendit des pas rapprochés, il tressaillit, se leva brusquement et d'un air tout ahuri, il s'avança pour offrir ses services aux passants.

- Merci, mon brave homme, lui dit Henri ; aujourd'hui, je n'ai pas besoin de votre bateau ; je venais près de vous pour demander un renseignement.

- A votre service, mon bon monsieur ; que puis-je faire pour vous être agréable ?

- Dites-moi, je vous prie, si vous avez vu Passer la jeune fille qui venait avec moi se promener sur la mer dans votre bateau.

Au lieu de répondre, le vieux marin attira Maurice et Henri vers l'endroit où il était assis, et il leur désigna du doigt Marguerite se reposant sur la cime d'un rocher ; elle était là immobile, la

tête appuyée sur une de ses mains, et le regard fixé sur les îles.

Les deux jeunes gens étaient arrivés juste au moment où nous avons laissé Marguerite livrée à de profondes réflexions. Elle semblait être seule, à cause d'une pointe de roc qui dissimulait complètement madame Servet. L'air stupéfait des deux amis en la voyant ainsi ne fit qu'accroître la frayeur du batelier, qui voyait dans cette apparition l'ombre de la jeune fille noyée ; il l'avait reconnue à son costume blanc et bleu ; mais, pour la première fois, il la voyait débarrassée de son chapeau et de son voile ; ses cheveux noirs, un peu dérangés par la brise matinale qu'apportait la mer, flottaient négligemment sur ses épaules. L'illusion était complète.

- Allez, messieurs, dit le père Piton, d'un air sentencieux, moi je m'y connais dans ces choses-là ; elle revient sans doute comme une âme en peine qui réclame des prières, ça doit vous donner à réfléchir ; pour moi, je m'en lave les mains.

Et le brave batelier s'éloigna terrifié de ce qu'il venait de voir.

Les deux amis ne purent s'empêcher de sourire de la frayeur du bonhomme, mais leur attention revint vite sur Marguerite.

- Qu'allons-nous faire demanda Henri.

- Il faut que tu ailles seul près de ta sœur ; si tu la trouves fatiguée, tu me feras signe d'approcher ; si au contraire je vois que tu lui parles, je me cacherai jusqu'au moment où vous aurez disparu sur la route.

Henri s'avança donc avec prudence, mais la jeune fille fut dérangée dans sa méditation par le bruit de ses pas, elle se retourna vivement.

- Ah ! Mon frère, dit-elle en allant au devant de lui, tu es bien surpris, n'est-ce pas ?

- Certainement, Marguerite.... et Mme Servet ?

- Je suis là, monsieur, dit la gouvernante, en s'approchant à son tour. Mon Dieu ! Je suis sûre qu'il est bien tard, et que notre absence vous a causé une grande inquiétude.

- Je ne vous cacherai pas, répondit Henri, d'un ton un peu sévère, que je me suis étonné de n'avoir pas été consulté pour cette promenade.

- Oh ! Je t'en prie, dit la jeune fille en prenant le bras de son frère, ne gronde que moi, je suis seule coupable.

Mais, tout heureux d'avoir retrouvé sa sœur, Henri oublia vite les craintes que lui avait fait éprouver son absence, il l'embrassa tendrement et ils se remirent tous trois en marche pour rentrer à l'hôtel.

Arrivée sur la route, Marguerite s'arrêta tout-à-coup et se plaçant devant son frère, elle lui dit en le regardant fixement :

- Tu n'es pas venu seul ici ?

Henri effrayé, ne comprenait plus ce qui se passait dans le cerveau de sa sœur.

- Et pourquoi me fais-tu cette question, Marguerite ?

- Pour que tu y répondes catégoriquement, répondit la jeune fille, d'un ton résolu.

- Eh bien ! Non, je ne suis pas venu seul.

- Oh ! Dis-moi alors où est celui qui t'a accompagné ? reprit Marguerite avec plus de douceur.

- Je ne puis te le dire, il n'est pas ici.

- Oh ! je sens bien moi, qu'il n'est pas éloigné, mon cœur saura bien le trouver.

Et Marguerite se mit à parcourir le chemin dans tous les sens comme pour y trouver une piste fluide qui devait la conduire vers la cachette où s'était réfugié son fiancé ; mais, pour cela, son agitation était trop grande. Enfin, voyant son impuissance, elle se mit à l'appeler à haute voix.

Maurice, Maurice, ne te cache pas ainsi, viens, je te reconnais, je me souviens de toi...

Et elle recommençait ses recherches sans plus de résultat. Henri effrayé de son exaltation s'approcha de sa sœur pour tâcher de l'emmener.

-Laisse-moi, Henri, lui disait-elle en se dégageant, je ne puis m'éloigner de ces lieux avant d'avoir trouvé celui que j'aime.

- Rassurez-vous, monsieur, dit Mme Servet tout bas, je crois qu'il n'y a plus rien à redouter pour leur rencontre. Laissons-la donc agir librement.

- En effet, reprit Henri, je crois que ce serait la fatiguer davantage que de la contraindre.

Marguerite allait et venait dans tous les sens, fouillant toutes les cavités de rochers, tous les massifs d'arbustes, puis elle revenait sur ses pas, et retournait encore, comme si cette fois elle eût trouvé la trace du passage de Maurice ; mais le trouble de son esprit l'effaçait aussitôt. La jeune fille comprit elle-même qu'elle avait besoin de calme, elle s'arrêta donc un instant en pressant son front d'une main et en comprimant de l'autre les battements de son cœur. Puis, comme si la réaction qu'elle désirait se fût accomplie spontanément, elle gravit avec assurance le rocher qui bordait la route. Elle s'arrêta sans hésiter à quelques pas d'une petite grotte naturelle dont l'entrée était dissimulée par quelques grosses pierres détachées des hauteurs, et par une végétation sauvage. L'anxiété qui avait agité un instant Marguerite, avait disparu complètement pour faire place à un grand calme plein de noblesse. Elle vint s'asseoir tranquillement à cet endroit comme pour empêcher la fuite de celui qu'elle cherchait.

Maurice était là prisonnier, il se servit donc du seul moyen à sa disposition qui pût lui rendre la liberté : il essaya d'endormir la jeune fille sans sortir de sa cachette. C'est alors qu'il se livra une lutte acharnée entre ces deux volontés qui voulaient triompher l'une de l'autre. Marguerite prévenue de l'influence des effets magnétiques voulut résister, elle sentait peser sur sa tête le fluide que son fiancé dirigeait sur elle, mais aussitôt elle s'en dégageait de la main par un geste énergique.

Maurice fatigué et troublé tout à la fois des efforts de cette lutte impuissante comprit que le moment était enfin venu de se montrer à elle. Puis s'y sentant poussé par une force invisible, il s'avança au bord de la grotte et, d'une voix altérée par une douce émotion, il parla à sa fiancée.

- Ma bien-aimée, lui dit-il, c'est Dieu qui t'a conduite près de moi ; comme une seconde Eve, tu as été animée d'une partie de ma vie et de mon amour, et tu attends que le Créateur nous unisse comme il a uni le premier couple humain....

Et Marguerite, toute saisie d'entendre ces paroles mystérieuses, se sentit envahie d'une sainte pudeur et n'osa se retourner pour voir celui qui lui tenait ce langage presque divin....

Elle resta quelques instants silencieuse sous le charme des pensées sublimes que cette voix avait fait naître dans son cœur, puis, après un instant de silence solennel pendant lequel le nouvel Adam semblait attendre son arrêt, elle répondit à son tour d'une voix tremblante et timide que lui seul pouvait entendre :

- Je sens que j'ai de ta vie en moi.... et que je suis la chair de ta chair..... j'attends de ta main l'alliance éternelle d'amour et de félicité....

Alors Maurice écarta les obstacles qui le cachaient aux yeux de sa bien-aimée, et la jeune fille entendant le bruit des branches qui s'agitaient se leva, et son regard calme et pur se reposa dans les yeux de celui que Dieu lui avait destiné....

Conclusion

C'était par une belle nuit de septembre ; la lune semblait monter les cimes du Mont-Blanc pour continuer ensuite sa course au milieu d'un ciel pur et tout parsemé d'étoiles ; ses rayons donnaient au lac l'aspect d'une matière phosphorescente qui reflétait par un merveilleux mirage les collines boisées et les nombreux chalets qui bordent ses rives enchantées ; les feuilles frémissantes des arbres faisaient entendre par moments un petit bruit sec à mesure qu'elles se détachaient de leurs branches pour tomber en tournoyant sur le sol ; les oiseaux tout fatigués de leur course journalière se disputaient à moitié endormis la meilleure place de leurs nids ; puis le silence se fit peu à peu dans la nature, que troublait seul par intervalles le clapotement des rames qu'agitaient quelques amateurs des belles nuits. Cependant ces promeneurs s'approchaient avec un sentiment de curiosité de la terrasse d'une jolie villa toute tapissée de vigne vierge rougie par le soleil d'automne ; ils voyaient se dessiner des silhouettes qui circulaient sans bruit et par petits groupes sur une fine pelouse blanchie par l'astre mystérieux.

Une grande animation régnait aussi dans l'intérieur de la maison qui montrait des lumières à toutes ses fenêtres ; les domestiques allaient, venaient, et, malgré l'heure avancée de la nuit, à chaque instant on entendait sonner à la grille, et ces tardifs visiteurs remettaient à la porte des paquets, des commissions qui paraissaient être impatientement attendus.

Deux de ces ombres qui s'étaient tenues un peu isolées se rapprochèrent en se donnant le bras, d'un groupe qui s'était formé près du parapet de la terrasse. A leur approche, les personnes qui le composaient se retirèrent pour leur livrer passage ; une jeune fille vint déposer un baiser sur le front pâli d'un vieillard assis sur un fauteuil.

- Oh ! Venez donc, mes chers enfants, dit-il en attirant à lui le jeune couple ; j'éprouve une si grande joie à votre vue, et ce bonheur m'a été retiré si longtemps !

- Tu ne souffres donc plus, père bien-aimé ? dit-elle en le comblant de caresses.

- Non, Marguerite, ta présence a produit ce miracle ; ma raison, cette maîtresse du logis, a repris sa place, elle a rétabli dans ses fonctions la mémoire, cette économe qui met l'ordre dans les souvenirs ; j'éprouve le calme de l'intelligence qui règle toutes les pensées, et dans mon cœur je sens renaître avec une nouvelle vigueur les sentiments qui y étaient depuis si longtemps éteints ; il me semble que je vous aime plus que jamais je ne vous ai aimés, comme si l'amour ne devait rien perdre des intermittences que subissent parfois les fonctions de l'esprit qui dirige avec sa sagesse toutes les sensations du cœur.

Mais vous, mes chers enfants, continua le vieillard en souriant, êtes-vous bien sûrs d'avoir ce calme dont je parle ? Votre esprit est-il bien maître de votre cœur ?

- Oh ! non, répondit le jeune homme, en regardant sa fiancée avec amour, non, je sens que le bonheur m'égarait au point de me faire perdre la mémoire d'un passé si douloureux.

- Et toi, ma fille, oublies-tu aussi tes souffrances ?

- Non, mon père, bien au contraire ; cette pensée ajoute un charme de plus à ma félicité ; car nos malheurs nous unissent encore plus étroitement, par la part que chacun de nous y a prise, que par les serments que nous allons prononcer demain. La fidélité et le dévouement pendant les épreuves ne sont-ils pas le plus sûr garant du bonheur de deux époux ?

- Permettez-moi, ajouta la voix timide d'une jeune femme qui venait de déposer sur les épaules de Marguerite un algérien blanc, permettez-moi de vous dire que ma reconnaissance vous suivra partout, et qu'elle sera un talisman pour vous préserver de nouveaux malheurs.

- Oui, chère Adèle, car vos prévenances continuelles et vos minutieuses attentions mettent à

découvert vos bons sentiments.

Et puis, ajouta Henri, n'êtes-vous pas un souvenir vivant des manifestations spirituelles que nous avons reçues et qui ont contribué dans une si grande mesure au bonheur dont nous jouissons maintenant ?

- Mes enfants, dit M. Valéry, Dieu nous envoie souvent d'immenses douleurs pour stimuler notre intelligence, et nous porter à soulager de nos semblables avec son aide, et les faits qui s'accomplissent pendant ce laborieux travail nous prouvent que Dieu est bien près de nous lorsque nous sommes dans la peine. Oui, mes enfants, ce souvenir doit nous être cher à tous, et l'esprit de ma bonne Emma, votre mère, doit revivre dans nos cœurs en ce moment sacré où j'appelle sur vos têtes toutes les bénédictions du ciel.

Et, par un mouvement spontané, tous les assistants s'inclinèrent respectueusement pendant que le bon vieillard posait ses mains sur la tête de Marguerite et de Maurice.

- Mon Dieu ! dit-il d'une voix émue, je remets entre les mains d'un nouveau fils que tu m'envoies la destinée de ma fille chérie. En leur donnant le bonheur d'être unis, ne leur retire pas les dons précieux qu'ils ont reçus pendant les jours du malheur. Qu'ils se vouent au soulagement des infortunés ; ils ont avec cela l'avantage de pouvoir les secourir moralement et physiquement puisqu'ils possèdent la fortune ; c'est bien la plus grande jouissance qu'il soit donné aux âmes charitables sur cette pauvre terre.

Et M. Valéry acheva sa courte prière, qu'il continua dans son cœur, car sa voix était remplie de larmes ; il retira sa main du front glacé de Marguerite.

Elle était endormie

Maurice, sans se troubler, prit la main de sa fiancée

- Marguerite, dit-il sans chercher à contenir une légitime émotion, ma bien-aimée ! Dans ce moment pendant lequel ton esprit est dégagé des liens charnels, tu peux voir tout mon amour, et j'en profite pour te donner l'anneau, signe de l'alliance éternelle que nous contractons en présence de Dieu et de ceux qui nous aiment... »

- Oui, reprit Marguerite d'une voix tremblante, je comprends en effet que nos cœurs devaient se rencontrer sur la terre pour s'unir, après s'être déjà fiancés dans le monde des esprits, et j'assiste en ce moment à une double cérémonie qui n'est visible que pour moi.

Je vois beaucoup d'esprits, tous beaux et resplendissants, notre mère est au milieu d'eux ; elle bénit nos mains unies, Maurice ; elle bénit mon père, Eva, Henri, celle qui nous a servi de mère depuis qu'elle nous a été ravie ; elle bénit cette bonne gouvernante qui nous a été si dévouée, et cette pauvre Adèle ; enfin elle bénit ce toit que nous allons tous habiter et où toutes nos peines et nos joies seront communes.

Puis Marguerite, encore sous le charme de sa vision, reçut les baisers de tous les assistants émus de cette scène touchante.

Ah ! Si j'avais mes crayons ! dit Eva d'un air de dépit.

Appendice

En terminant ce livre, je me sens poussée à m'entretenir un instant avec mes lecteurs, c'est dire avec mes amis, car je ne pense pas que mes ouvrages sortent du cercle intime des spirites sincères et dévoués ; aussi suis-je sûre d'avance de leur indulgence pour la simplicité du style et la naïveté du récit qu'ils ont sous les yeux..

J'ai cherché avant tout à être vraie, en faisant part des observations que j'ai faites auprès des obsédés que j'ai été appelée à soulager ; toutes les citations contenues dans ce livre sont donc authentiques ; c'est un enchaînement de faits que j'ai cru de mon devoir de mettre sous les yeux des personnes animées du désir de s'instruire sur un point si important, pour lequel la science médicale demeure si souvent muette et impuissante, parce qu'elle ne plonge pas assez ses regards sur les plaies invisibles de l'âme où il existe aussi des souffrances et des douleurs dont le remède appartient au domaine spirituel.

Je regrette vivement que le court espace qui m'a été tracé pour cet ouvrage ne m'ait pas permis de compléter cette étude par de plus nombreux exemples ; mais peut-être me sera-t-il donné d'y revenir plus tard, car la guérison des obsédés est un des moyens puissants pour la propagation de notre chère doctrine, et le plus grand argument à opposer à ceux des incrédules comme une preuve éclatante de l'immortalité de l'âme.

En effet, pour obtenir des guérisons de ce genre, il faut, pour ainsi dire, tenir une âme dans ses mains pour la replacer délicatement dans ses organes et leur rendre ainsi peu à peu toutes les facultés intellectuelles.

Cette sorte de gymnastique que l'esprit peut subir est des plus intéressantes, car chacun a besoin d'être fixé d'abord sur cette question si importante de l'existence de l'âme, et sur la certitude que cette âme survit au corps et qu'elle peut se manifester en dehors de ses organes par l'effet de la puissance magnétique ; il sera aisé de comprendre ensuite qu'il lui est bien plus facile encore de se communiquer lorsqu'elle a acquis toute l'ampleur de sa liberté.

Il est vrai qu'il existe d'autres moyens bien frappants et bien concluants produits par les esprits, soit par la typtologie ou par tant d'autres effets physiques puissants lorsqu'ils seront étudiés sérieusement ; mais, en attendant que la science en fasse son profit, que ne dit-on pas sur ces genres de manifestations ? A quels dangers ne sont pas exposés ceux qui s'y livrent avec toute l'ardeur qu'inspire la vérité ? Combien ces correspondances spirituelles excitent la malveillance des gens qui sont intéressés à ne pas se rendre à l'évidence, et qui trouvent plus facile de taxer de supercherie ce qu'ils veulent ne pas comprendre ! Mais, guérir des malades, mais, rendre la raison au malheureux auquel elle a été enlevée souvent par une cause occulte, est tout à la fois l'accomplissement d'une bonne action et un démenti formel jeté à la face du matérialisme.

Ce serait, pour nous spirites, un bonheur bien grand que de voir arriver franchement dans nos convictions ces hommes courageux qui sont déjà entrés dans la voie de la science et du progrès ; je veux parler des magnétiseurs qui emploient du magnétisme purement humain. Ils font, il est vrai, beaucoup de bien, mais ils ont toujours échoué devant l'obsession ; parce que dans ce cas, ainsi qu'il a été prouvé dans les récits que vous venez de lire, il ne suffit pas de donner du bon fluide, il faut encore trouver la cause du mal qui, comme vous le savez, provient d'un être invisible et malfaisant, lequel il faut raisonner, convaincre et convertir. C'est un travail plein de difficultés, je dirai même de périls, mais il peut se faire avec la foi, la volonté et l'assistance des bons esprits.

Il ne faut donc jamais se laisser abattre par les obstacles que nous pouvons rencontrer dans notre

mission, car les renseignements que nous recevons de nos guides invisibles et le bienveillant concours qu'ils nous donnent n'ont pas pour but, ainsi que beaucoup le croient, de détourner de notre route les épreuves que nous devons subir après les avoir demandées nous-mêmes pour notre avancement spirituel, mais bien de ranimer notre courage et, de nous donner l'espérance.

Hélas ! Il semblerait, au contraire, que, plus nous voulons accomplir de bien, plus nous rencontrons d'entraves à vaincre, plus il s'attache de boulets à nos pieds pour les meurtrir et nous empêcher d'avancer. Ah ! Mais vous en comprenez bien la cause ? C'est que nous ne pouvons pas anéantir tout d'un coup l'esprit du mal dont l'empire est encore si vaste sur notre pauvre globe, nous ne pouvons que le combattre et préserver, dans la mesure de nos forces, ceux qui en reçoivent les plus vives atteintes. Car rien ne s'opère brusquement, pas plus dans l'ordre moral que dans l'ordre des lois matérielles ; c'est ainsi que nous sommes tous solidaires les uns des autres et par conséquent intéressés en égale part dans le bien que nous pouvons faire, parce que, en accomplissant de bonnes actions, nous usons d'autant, nous neutralisons le principe vicieux qui accable l'esprit et qui comprime les élans généreux du cœur.

Nous sommes donc forcés de frayer une large voie au bien-être physique et moral de la société, de faciliter aussi le chemin à la jeune génération qui va bientôt faire son entrée dans le monde, car elle doit accomplir de belles choses avec le progrès qui s'avance à grands pas pour seconder les efforts des hommes de bonne volonté ; puis, à son tour, cette nouvelle génération, animée des mêmes sentiments qui nous ont poussés en avant, travaillera courageusement pour les hommes de l'avenir dont la plupart d'entre nous feront partie.

C'est ainsi, vous le savez déjà, que nous atteindrons le but que nous nous proposons par la marche des incarnations successives qui nous attirent sur la terre jusqu'au moment où nous serons parvenus à un degré de perfection assez avancée pour prendre place dans des sphères plus pures, où nous ne trouverons pas le repos parce qu'il n'est pas dans la nature de l'esprit supérieur, mais un autre centre d'activité qui nous permettra d'opérer de plus grandes choses.

Mais, puisque nous sommes sur la terre, cherchons d'abord par tous les moyens possibles à nous rendre ce séjour agréable et utile, en accomplissant le devoir du dévouement envers la société ; faisons-lui part des relations que nous pouvons établir avec le monde des esprits, avec les habitants de ces sphères que nous avons quittées nous-mêmes pour venir habiter ici-bas, et dont nous n'avons gardé aucun souvenir ; avec cette patrie que l'on nous a montrée dès notre enfance si éloignée de la terre que les liens qui nous y attachaient à notre entrée dans la vie se sont rompus.

Ces liens, nous pouvons les renouer en communiquant notre foi aux incrédules, nos espérances et nos consolations à ceux qui souffrent ; nous le pouvons en tendant la main à ces âmes faibles qui voient des abîmes partout et qui s'arrêtent devant le moindre obstacle parce qu'elles n'ont pour les guider qu'une foi aveugle et mal dirigée ; nous le pouvons en guérissant les malades et en calmant les tortures morales de tant d'esprits égarés par le trouble de l'obsession.

Mais il faudrait, pour arriver à de tels résultats et à de plus grands encore, que les spirites de toutes les nations, de tous les pays eussent entre eux des relations plus fréquentes et plus étendues qui leur permettraient de se rallier, de se connaître davantage et de se faire part mutuellement de leurs observations et de leurs découvertes. La propagande deviendrait alors beaucoup plus facile, et il serait ainsi permis à chacun de contribuer suivant ses moyens matériels ou ses capacités intellectuelles à former un rempart inébranlable contre l'envahissement de l'erreur et du matérialisme.

Cette lutte toute pacifique attirerait chaque jour à notre chère doctrine de nouveaux défenseurs qui comme nous auraient pour mot d'ordre ces deux mots gravés dans leur cœur, « amour et dévouement. » Cette devise souderait plus étroitement encore la vaste chaîne qui doit nous réunir

tous dans une même atmosphère de pensées nobles et de sentiments généreux, mille fois plus efficaces que cet isolement si commun chez des spirites cependant bien sincères, mais timides et peu soucieux du bien qu'ils pourraient faire s'ils se groupaient. Ils se plaisent, pour la plupart, dans la solitude de leurs pensées, et ils se trouvent satisfaits des consolations que leur procurent les lumières qu'ils reçoivent et la foi qui les anime. Beaucoup gardent le silence parce qu'ils craignent la moquerie et la malveillance des sots. Il est certain qu'il ne faut pas prodiguer sans raison ces perles spirituelles pour nous exposer à les voir fouler aux pieds des personnes dont l'intelligence n'est pas assez préparée pour les recevoir et les apprécier ; mais il y a un milieu entre ces deux extrêmes et c'est dans ce centre de prudence qu'il faut agir.

Souvenons-nous donc que l'isolement n'a jamais rien produit, si ce n'est l'affaiblissement progressif de la foi et du courage, parce qu'on ne trouve plus assez d'ardeur pour se maintenir au niveau de l'inspiration ; la lumière spirituelle se diminue et s'éteint lorsqu'elle n'est pas alimentée par le désir d'éclairer un peu autour de soi.

Il faudra donc que tous les spirites isolés se décident à se faire une famille dans leur entourage, nous les engageons pour cela à choisir les personnes qui gémissent sous le poids des épreuves physiques et morales ; là, ils seront sûrs d'être bien reçus ; ils verront combien il est doux de consoler et de voir reparaître l'espérance sur des visages assombris par le désespoir. Et puis, lorsqu'ils seront un petit nombre, ils pourront, en gagnant une âme d'un village à l'autre, arriver en se tendant la main jusqu'au centre où viennent converger toutes les correspondances, toutes les relations des spirites qui ont le courage de leur foi. Ces communications sérieuses et intimes seraient un pont jeté par-dessus le torrent impétueux de la vie et un moyen d'amener à nous les êtres qui viennent se purifier par la réincarnation ; car, ne l'oublions pas, il nous est impossible d'espérer une amélioration morale, si nous ne consacrons la moitié de nos efforts à la conversion des esprits qui reviennent parmi nous avec leurs vices et leur passions et qui, si nous n'y prenons garde, augmenteraient chaque jour le nombre de nos adversaires.

Ne perdons pas non plus courage lorsque nous verrons fondre sur nous les calomnies et même les persécutions ; ranimons, dans ces moments surtout, notre confiance, parce que nous serons assurés alors que la sévère vérité que nous enseignons a touché des plaies bien vives sur lesquelles elle a fait éprouver le froid de l'acier qui tranche les chairs ; mais ces enseignements, malgré toute la répugnance qu'éprouveront les incrédules à les recevoir, régleront leurs passions en en arrachant le principe qui les rend mauvaises.

Mais, je m'arrête, je ne puis en dire davantage sur ce sujet ; des spirites plus autorisés que moi sauront mieux faire comprendre la nécessité de cette grande fédération ; ils montreront la marche à suivre pour que cette vaste association produise de bons résultats, aussi bien pour satisfaire aux devoirs de la charité dans le sens matériel que pour distribuer en abondance les consolations du cœur, deux choses qui ne peuvent être séparées.

A l'œuvre donc ! Que des hommes influents prennent l'initiative pour grouper autour d'un grand centre toutes nos bonnes volontés, et utiliser les moyens qui sont à notre disposition. Beaucoup de gens attendent avec impatience le moment d'offrir leur concours bienveillant à cette œuvre de progrès et de régénération.

Que les personnes qui voient dans cet appel une sorte de provocation ou de commencement de lutte ouverte, se tranquillisent : nous serons prudents et réservés ; nous ne ferons que parer avec la force d'ensemble les attaques dirigées contre nous ; nous ferons aussi plus de bien parce que nous pourrons unir nos ressources, tandis que les efforts de quelques personnes isolées deviennent souvent impuissants pour obtenir le résultat espéré.

Si nous cherchons à nous unir, c'est pour que chacun contribue avec sa faible obole à relever bien des misères, à donner un abri sûr à ceux dont la vieillesse ou les infirmités enlèvent tous moyens

de suffire aux besoins de la vie ; c'est pour procurer à l'enfant pauvre et sans soutien une famille qui l'aime et lui donne les directions nécessaires pour marcher avec confiance dans le chemin de l'honneur et de la solidarité ; c'est aussi pour nous aider à soigner les malades que la science abandonne et vis-à-vis desquels la longueur des soins à donner ne permet pas d'agir suivant les bonnes intentions qui nous animent.

Enfin chacun peut compléter ma pensée et les désirs que j'exprime tels qu'ils me sont inspirés. Tous mes lecteurs comprendront qu'il ne suffit pas de recevoir des communications édifiantes qui nous donnent l'espoir d'un avenir meilleur, ni d'écouter seulement sans les suivre, les conseils de nos chers invisibles qui nous disent sans cesse de faire le bien, d'exercer la charité, de propager nos enseignements, de ne pas cacher la lumière sous le boisseau, mais de la faire luire partout où nous entrevoyons l'obscurité. Il ne faut pas non plus nous contenter de recevoir leurs avertissements sur les défauts et les passions qui nous dominent, mais il faut sérieusement agir de façon à les anéantir ; il faut être sévères envers nous-mêmes, comme nous sommes généralement portés à l'être envers nos semblables ; il ne faut pas que nous oublions nos propres devoirs si nous voulons indiquer aux autres le moyen de les remplir ; nous ne devons pas nous borner à lire ces pages si belles, si pleines de bienveillance qui nous viennent de l'autre monde, de cette patrie absente, mais nous devons faire les œuvres qu'elles nous commandent, et nous serons soutenus et assistés dans leur accomplissement par ceux qui nous dirigent.

Que notre foi soit plus grande, plus forte que les difficultés qui se présentent à notre esprit, lesquelles ne sont souvent que des fantômes, que des chimères que notre imagination timide forme lorsqu'elle est envahie par la crainte ou par une lâcheté indigne.

Agissons, puisqu'on nous donne le moyen de le faire. Je répète encore aux timides de ne pas s'alarmer sur l'issue des moyens qui seront alors en notre pouvoir ; qu'ils sachent d'abord que les spirites sont très nombreux, et que parmi eux se trouvent des hommes illustres par leur sagesse et leur science ; des personnes qui sont à même par leur position matérielle de faire beaucoup de bien ; des écrivains distingués qui se tiennent encore dans l'ombre, parce qu'ils ne voient pas assez d'unité pour former cet ensemble qui sert de garantie à toutes les sociétés. Faute d'avoir un point d'appui solide pour entrer ouvertement dans notre camp ; ils ne font qu'effleurer d'une plume timide nos croyances et donner à mots couverts quelques aperçus des principes fondamentaux de notre doctrine ; ils tâtonnent pour montrer discrètement à leurs lecteurs quelques points de vue du domaine spirituel ; puis tout à coup, comme s'ils regrettaient d'avoir trop parlé, d'avoir trop laissé voir les inspirations qui leur étaient venues, ils retombent de plus belle dans leur matérialisme insensé, dans les phrases à grand effet, comme pour faire oublier l'espoir, les consolations et la douce poésie émis comme à regret dans quelques rares alinéas.

Il en serait de même pour s'assurer le concours des conférenciers : il y a des hommes qui seraient capables, par le moyen de quelques conférences publiques, de corriger l'opinion peu favorable qu'on a généralement de notre chère doctrine ; on viendrait plus facilement et plus volontiers entendre un bon orateur, qu'on ne se déciderait à ouvrir un livre sérieux et encore moins à l'acheter. Chacun a entendu parler spiritisme, n'importe dans quel sens, et souvent on a lieu de déplorer la mauvaise foi des contradicteurs, en voyant les indignes moyens qu'ils emploient pour perdre notre philosophie.

J'ai été parfois témoin de discussions s'élevant entre deux hommes dont l'un se disait autorisé à enseigner la vérité, et l'autre un simple artisan, instruit à fond sur tous les points de nos croyances, et j'ai vu celui-ci répondre avec tant de sagesse et d'à-propos qu'il embarrassait tout à fait son adversaire nullement habitué à ces sortes de luttes auxquelles du reste il n'était pas préparé. Ceci nous donne une idée du bien qui résulterait de ces conférences publiques, et l'orateur n'aurait qu'à se féliciter s'il lui était offert loyalement le défi d'une polémique sérieuse.

Au reste, quoi d'étonnant à ce que nous usions d'un droit commun à tout le monde ? Pourquoi n'oserions-nous pas essayer de tous ces moyens faciles pour propager nos principes ? Ne voit-on pas tous les systèmes, toutes les doctrines prendre leur place au soleil ? N'est-il pas aisé de comprendre que pour les répandre, il est utile d'abord de s'unir en société, puis de recourir à la grande voix de la presse ? Ne sommes-nous pas littéralement inondés de brochures qui exposent telle ou telle idée, et de conférences qui les développent ? Ne voyons-nous pas cette nécessité que chacun éprouve de se faire recevoir membre actif ou honoraire d'une société scientifique ou philanthropique souvent peu en rapport avec ses opinions personnelles, tant le besoin de se rendre utile est inhérent à tous les cœurs ?

Ainsi nous voyons de pauvres ouvriers, n'importe de quelle profession, faire aujourd'hui partie d'une société, d'un cercle, ils se font par ce moyen une famille des amis qui en composent le corps, et ils se forment des ressources contre des éventualités qui pourraient les vouer sans retour à une extrême misère, ils s'encouragent et se rendent mutuellement des services, ils cherchent à s'instruire, ils ont leur bibliothèque et un local vaste et commode où leur famille peut être reçue. Combien l'esprit s'améliore, et comme l'intelligence se développe dans cette atmosphère sympathique où l'homme reste fidèle à ses devoirs.

Et bien ! comme eux, nous spirites, nous devrions non seulement nous réunir, pour nous entretenir des chose qui intéressent notre foi, mais encore trouver le moyen de préserver la jeunesse du contact des mauvaises compagnies en leur procurant des distractions honnêtes et instructives. Je demande qui empêcherait la réalisation de ce projet ? Ce ne serait certes pas le nombre des spirites qui feraient défaut. Notre doctrine n'est-elle pas grandie, ne s'est-elle pas propagée dans toutes les parties du monde avec une rapidité surprenante ? Cet arbre a étendu ses rameaux et ses racines dans toutes les directions sans redouter ni la hache du scepticisme, ni les tempêtes de la jalousie et de la haine, et si quelques feuilles tombent par la sécheresse de l'indifférence, il en repousse aussitôt de nouvelles plus fraîches et plus vivaces, alimentées par une sève invisible, par une loi qui dérouté toutes attaques et toutes surprises, parce que cette loi et cette sève ne sont pas matérielles.

Le spiritisme, en effet, n'a pas été envoyé sur la terre avec une constitution faible et débile qui ne peut se faire aux mœurs, au sol de tous les pays, ni avec les tempéraments exaltés ou froids des habitants de telle ou telle contrée ; le spiritisme n'est ni absolu, ni tranchant comme tant de doctrines qui s'imposent, et qui dessèchent le cœur au lieu de l'alimenter de bons sentiments ; notre idéal peut avoir son entrée libre partout lorsqu'il est bien compris ; nos principes peuvent pénétrer sans efforts tout à la fois le cœur, la conscience et l'intelligence et les développer admirablement.

Si le spiritisme a été bien accueilli dès son apparition sur la terre, c'est qu'il a trouvé partout à soulager des souffrances et à tarir des larmes ; c'est qu'il a connu le moyen de calmer les consciences, c'est qu'il a montré l'espérance, et qu'il a parlé à tous un langage plein de douceur et de vérité. Il dit à celui qui est favorisé des biens matériels que sa mission est grande et facile, qu'elle se borne seulement à découvrir les infortunes et à les soulager ; il dit au pauvre de supporter ses épreuves avec courage, et de travailler sans relâche afin de ne pas se laisser aller à la dégradation morale que le manque d'énergie suggère souvent aux âmes faibles ; enfin le spiritisme parle à chacun suivant le besoin de son âme, il console toutes ses douleurs, il efface toutes les haines et cherche à réunir par-dessus toutes les frontières les hommes et les esprits dans une fraternelle étreinte afin de concourir dans un mutuel intérêt au perfectionnement de l'humanité.

Table des matières

Chapitre I.....	2
Chapitre II	3
Chapitre III.....	4
Chapitre IV	6
Chapitre V	7
Chapitre VI.....	10
Chapitre VII.....	11
Chapitre VII.....	15
Chapitre IX.....	18
Chapitre X	19
Chapitre XI.....	23
Chapitre XII.....	24
Chapitre XIII	31
Chapitre XIV	33
Chapitre XV	44
Chapitre XVI.....	53
Chapitre XVII.....	55
Chapitre XIX	60
Chapitre XX	62
Chapitre XXI.....	66
Chapitre XXII.....	68
Chapitre XXIII	74
Chapitre XXIV	80
Chapitre XXVI.....	85
Chapitre XXVII.....	88
Conclusion.....	91
Appendice.....	93